

Le Poids de l'Honneur

Morgan Rice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LE
POIDS
DE
L'HONNEUR

ROIS ET SORCIERS — LIVRE 3

MORGAN RICE

LE POIDS DE L'HONNEUR

(ROIS ET SORCIERS — LIVRE 3)

MORGAN RICE

Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteure de best-sellers #1 de USA Today et l'auteure de la série d'épopée fantastique L'ANNEAU DU SORCIER , comprenant dix-sept livres; de la série à succès MÉMOIRES D'UNE VAMPIRE, comprenant onze livres (jusqu'à maintenant); de la série à succès LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, un thriller post-apocalyptique comprenant deux livres (jusqu'à maintenant); et de la nouvelle série épique de fantaisie, ROIS ET SORCIERS, comprenant deux livres (jusqu'à maintenant). Les livres de Morgan sont disponibles en format audio et papier et ont été traduits dans plus de 25 langues. .

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), **ARÈNE UN** (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et **LA QUÊTE DE HÉROS** (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et **LE RÉVEIL DES DRAGONS** (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit sur Amazon!

Morgan sera ravie que vous la contactiez, n'hésitez donc pas à visiter www.morganricebooks.com et à joindre à la liste de diffusion pour recevoir un livre gratuit, des cadeaux, télécharger l'application gratuite, obtenir les dernières nouvelles exclusives, connectez avec nous sur Facebook et Twitter, et restez en contact!

Critiques pour Morgan Rice

« Si vous pensiez qu'il n'y avait plus aucune raison de vivre après la fin de la série de L'ANNEAU DU SORCIER, vous aviez tort. Dans LE RÉVEIL DES DRAGONS, Morgan Rice a imaginé ce qui promet d'être une autre brillante série, nous plongeant dans une histoire du genre fantastique de trolls et dragons, de bravoure, d'honneur, de courage, de magie et de foi dans votre destinée. Morgan Rice a de nouveau réussi à produire un solide ensemble de personnages qui nous font les acclamer à chaque page.... Recommandé pour la bibliothèque permanente de tous les lecteurs qui aiment une histoire du genre fantastique bien écrite ».

— *Critiques de films et livres*

Roberto Mattos

« RÉVEIL DES DRAGONS est un succès — dès le début une histoire supérieure continue facilement dans un cercle plus large de chevaliers, de dragons, de magie et de monstres et du destin.... Tous les signes extérieurs du « high fantasy » sont ici, des soldats et des batailles à des affrontements avec soi-même Une histoire gagnante recommandée pour tous ceux qui aiment la fantasy épique alimentée par de puissants, crédibles jeunes protagonistes adultes. »

—*Midwest Book Review*

D. Donovan, critique de livres électroniques

« [LE RÉVEIL DES DRAGONS] est un roman fondé sur l'intrigue qui est facile à lire en un week-end ... Un bon début pour une série prometteuse. »

—San Francisco Book Review

« Une fantasy pleine d'action qui saura plaire aux amateurs des romans précédents de Morgan Rice et aux fans de livres tels que le cycle L'héritage par Christopher Paolini Les fans de fiction pour jeune adulte dévoreront ce dernier ouvrage de Rice et en demanderont plus. »

--*The Wanderer, A Literary Journal* (au sujet de *Réveil des dragons*)

« Une histoire du genre fantastique entraînant qui entremêle des éléments de mystère et d'intrigue dans son histoire. *Une Quête de héros* est au sujet de la création du courage et la réalisation d'une raison d'être qui mène à la croissance, la maturité et l'excellence.... Pour ceux qui recherchent des aventures fantastiques substantielles, les

protagonistes, les dispositifs et l'action constituent un ensemble vigoureux de rencontres qui se concentrent bien sur l'évolution de Thor, d'un enfant rêveur à un jeune adulte face à des défis insurmontables pour la survie Seulement le début de ce qui promet d'être une série pour jeune adulte épique. »

— *Midwest Book Review* (D. Donovan, critique de livre électronique)

« L'ANNEAU DU SORCIER a tous les ingrédients pour un succès instantané: intrigues, contre-intrigues, mystères, vaillants chevaliers et des relations en plein épanouissement pleines de cœurs brisés, de tromperie et de trahison. Il retiendra votre attention pendant des heures, et saura satisfaire tous les âges. Recommandé pour la bibliothèque permanente de tous les lecteurs de fantasy. »

— *Critique de films et livres*, Roberto Mattos

« La fantasy épique divertissante de Rice [L'ANNEAU DU SORCIER] inclut les caractéristiques classiques du genre — un cadre fort, très inspiré par l'ancienne Écosse et son histoire, et un bon sens de l'intrigue de la cour. »

— *Kirkus Reviews*

« J'ai aimé la façon dont Morgan Rice a construit le personnage de Thor et le monde dans lequel il vivait. Le paysage et les créatures qui le parcouraient étaient très bien décrits ... J'ai aimé [l'intrigue]. C'était bref et concis.... Il y avait juste la bonne quantité de personnages secondaires, donc je ne suis pas devenu confus. Il y avait des aventures et des moments pénibles, mais l'action représentée n'était pas trop grotesque. Le livre serait parfait pour un lecteur adolescent ... Les débuts de quelque chose de remarquable sont là ... »

— *San Francisco Book Review*

« Dans ce premier livre bourré d'action de la série de fantasy épique L'anneau du sorcier (qui est présentement forte de 14 livres), Rice présente aux lecteurs Thorgrin « Thor » McLéod, 14 ans, dont le rêve est de joindre la Légion d'argent, des chevaliers d'élite qui servent le roi L'écriture de Rice est solide et la prémisse intrigante. »

— *Publishers Weekly*

« [UNE QUÊTE DE HÉROS] est une lecture rapide et facile. La fin des chapitres fait en sorte que vous devez lire ce qui arrive ensuite et vous ne voulez pas poser le livre... Il y a quelques fautes de frappe dans le livre et quelques erreurs dans les noms, mais cela ne distrait pas de l'histoire. La fin du livre m'a donné envie de lire le prochain livre immédiatement et c'est ce que j'ai fait. Les neuf livres de la série

L'anneau du sorcier peuvent actuellement être achetés à la boutique Kindle et le tome « Une quête de héros » est actuellement gratuit pour vous aider à démarrer! Si vous cherchez quelque chose de rapide et d'amusant à lire pendant les vacances, ce livre fera l'affaire. »

— *FantasyOnline.net*

Livres de Morgan Rice

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Livre n 1)
LE RÉVEIL DU VAILLANT (Livre n 2)
LE POIDS DE L'HONNEUR (Livre n 3)
UNE FORGE DE VALEUR (Livre n 4)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HEROS (Livre n 1)
LA MARCHÉ DES ROIS (Livre n 2)
LE DESTIN DES DRAGONS (Livre n 3)
UN CRI D'HONNEUR (Livre n 4)
UNE PROMESSE DE GLOIRE (Livre n 5)
UN PRIX DE COURAGE (Livre n 6)
UN RITE D'ÉPÉES (Livre n 7)
UNE CONCESSION D'ARMES (Livre n 8)
UN CIEL DE CHARMES (Livre n 9)
UNE MER DE BOUCLERS (Livre n 10)
LE RÈGNE DE L'ACIER (Livre n 11)
UNE TERRE DE FEU (Livre n 12)
LE RÈGNE DES REINES (Livre n 13)
LE SERMENT DES FRÈRES (Livre n 14)
UN RÊVE DE MORTELS (Livre n 15)
UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Livre n 16)
LE DON DU COMBAT (Livre n 17)

TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÉNA UN : LA CHASSE AUX ESCLAVES (Livre n 1)
DEUXIÈME ARÈNE (Livre n 2)

MÉMOIRES D'UNE VAMPIRE

TRANSFORMÉE (Livre n 1)
AIMÉE (Livre n 2)
TRAHIE (Livre n 3)
PRÉDESTINÉE (Livre n 4)
DÉSIRÉE (Livre n 5)
FIANCÉE (Livre n 6)
VOUÉE (Livre n 7)
TROUVÉE (Livre n 8)
RENÉE (Livre n 9)
ARDEMENT DÉSIRÉE (Livre n 10)

Télécharger les livres de Morgan Rice sur Amazon maintenant!

KINGS AND SORCERERS



THE SORCERER'S RING

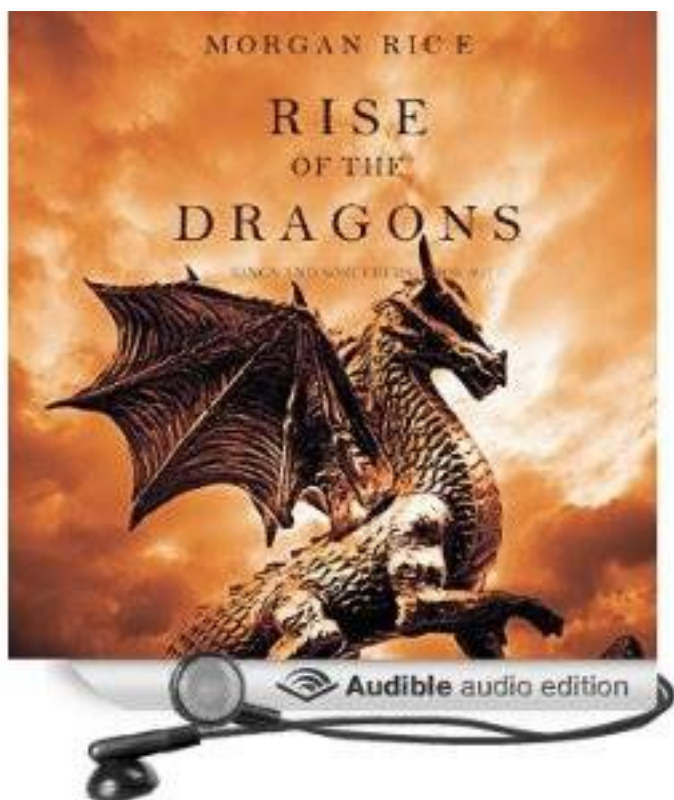


THE SURVIVAL TRILOGY



the vampire journals





Écoutez ROIS ET SORCIERS en édition audio !

[Amazon](#)
[Audible](#)
[iTunes](#)

Vous voulez des livres gratuits ?

Abonnez-vous à la liste de diffusion de Morgan Rice et recevez 4 livres gratuits, 2 cartes gratuites, 1 application gratuite et des cadeaux exclusifs ! Pour vous abonner, allez sur : www.morganricebooks.com

Tous droits réservés. Sauf dérogations autorisées par la Loi états-unienne sur le droit d'auteur de 1976, aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit, ou stockée dans une base de données ou système de récupération, sans l'autorisation préalable de l'auteur.

Ce livre électronique est réservé sous licence à votre seule jouissance personnelle. Ce livre électronique ne saurait être revendu ou offert à d'autres gens. Si vous voulez partager ce livre avec une autre personne, veuillez en acheter un exemplaire supplémentaire par destinataire. Si vous lisez ce livre sans l'avoir acheté, ou s'il n'a pas été acheté pour votre seule utilisation personnelle, alors, veuillez le renvoyer et acheter votre exemplaire personnel. Merci de respecter le difficile travail de cet auteur.

Il s'agit d'une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les entreprises, les organisations, les lieux, les événements et les incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés dans un but fictionnel. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, n'est que pure coïncidence.

Image de couverture : Copyright breakermaximus, utilisée en vertu d'une licence accordée par Shutterstock.com.



“Si je perds mon honneur, je me perds moi-même.”

--William Shakespeare
Antoine et Cléopâtre

SOMMAIRE

CHAPITRE PREMIER
CHAPITRE DEUX
CHAPITRE TROIS
CHAPITRE QUATRE
CHAPITRE CINQ
CHAPITRE SIX
CHAPITRE SEPT
CHAPITRE HUIT
CHAPITRE NEUF
CHAPITRE DIX
CHAPITRE ONZE
CHAPITRE DOUZE
CHAPITRE TREIZE
CHAPITRE QUATORZE
CHAPITRE QUINZE
CHAPITRE SEIZE
CHAPITRE DIX-SEPT
CHAPITRE DIX-HUIT
CHAPITRE DIX-NEUF
CHAPITRE VINGT
CHAPITRE VINGT-ET-UN
CHAPITRE VINGT-DEUX
CHAPITRE VINGT-TROIS
CHAPITRE VINGT-QUATRE
CHAPITRE VINGT-CINQ
CHAPITRE VINGT-SIX
CHAPITRE VINGT-SEPT
CHAPITRE VINGT-HUIT
CHAPITRE VINGT-NEUF
CHAPITRE TRENTE
CHAPITRE TRENTE-ET-UN
CHAPITRE TRENTE-DEUX
CHAPITRE TRENTE-TROIS
CHAPITRE TRENTE-QUATRE
CHAPITRE TRENTE-CINQ
CHAPITRE TRENTE-SIX
CHAPITRE TRENTE-SEPT
CHAPITRE TRENTE-HUIT
CHAPITRE TRENTE-NEUF

CHAPITRE PREMIER

Theos plongea vers la campagne, plein d'une furie qu'il ne pouvait plus retenir. Il ne se souciait plus de savoir ce qu'était sa cible : il ferait payer toute la race humaine, tout le pays d'Escalon, il les ferait tous payer pour la perte de son œuf. Il détruirait le monde entier jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il recherchait.

Theos était déchiré par l'ironie de la situation. Il avait fui sa patrie pour protéger son œuf, pour épargner à son enfant la colère de tous les autres dragons, tous menacés par sa descendance, par la prophétie selon laquelle son fils deviendrait Maître de Tous les Dragons. Ils avaient tous voulu le détruire et, ça, Theos ne pourrait jamais le permettre. Il avait repoussé les autres dragons, avait reçu une blessure grave en se battant et s'était enfui, blessé. Il avait traversé de nombreux et vastes océans, parcouru des milliers de kilomètres pour arriver jusqu'ici, sur cette île d'humains, à cet endroit où les autres dragons ne viendraient jamais le chercher, tout ça pour trouver un endroit où abriter son œuf.

Pourtant, quand Theos avait atterri et avait placé son œuf sur le sol d'une forêt lointaine, cela l'avait laissé sans défense. Il l'avait chèrement payé en se faisant blesser par les soldats pandésiens et, quand il s'était enfui en hâte, il avait perdu toute trace de son œuf. Il ne devait d'avoir survécu qu'à cette humaine, Kyra. Par cette nuit de confusion, au sein de la tempête de neige et des vents déchaînés, il n'avait pas réussi à retrouver son œuf, que la neige avait recouvert, bien qu'il ait décrit des quantités de cercles en l'air et cherché sans relâche. C'était une erreur pour laquelle il se détestait, une erreur dont il tenait responsable la race humaine et qu'il ne leur pardonnerait jamais.

Theos plongea encore plus vite, ouvrit grand les mâchoires, rugit de rage en faisant trembler les arbres eux-mêmes et cracha un torrent de flammes si chaud qu'il eut lui-même un mouvement de recul. C'était un énorme torrent, assez puissant pour rayer toute une cité de la carte, et il s'abattit sur sa cible fortuite : un petit village de campagne qui avait la malchance de se trouver sur sa route. En dessous, plusieurs centaines d'humains, répartis dans des fermes et des vignes, étaient inconscients de la mort qui allait les faucher.

Le visage figé par l'horreur, ils levèrent les yeux alors que les flammes descendaient mais il était trop tard. Ils hurlèrent et s'enfuirent pour survivre mais le nuage de flammes les rattrapa. Les flammes n'épargnèrent personne, ni les hommes ni les femmes ni les enfants, ni les fermiers ni les guerriers, aucun de ceux qui couraient ni de ceux qui restèrent figés sur place. Theos fit claquer ses grandes ailes et fit tout brûler, leurs maisons, leurs armes, leur bétail, leurs

possessions. Ils allaient tous payer, chacun d'entre eux.

Quand Theos finit par remonter, il ne restait plus rien. Le village avait été remplacé par un grand incendie, des feux qui ne tarderaient pas à le réduire en cendres. Theos se dit que c'était approprié : les humains étaient poussière et redevenaient poussière.

Theos ne ralentit pas. Il continua à voler. Il resta près du sol, taillada des arbres, trancha des branches d'un seul coup de griffe, réduisit les feuilles en lambeaux en rugissant. Il suivait la canopée et se frayait un chemin à coup de flammes. En avançant, il laissait une grande traînée de flammes, une balafre sur la terre, une route de feu pour qu'Escalon se souvienne toujours de lui. Il mit feu à de grandes portions du Bois des Épines. Il savait qu'il faudrait au Bois des milliers d'années pour repousser, savait qu'il allait laisser cette cicatrice à la terre et s'en réjouissait quelque peu. Alors même qu'il crachait le feu, il était conscient du fait que ses flammes risquaient d'atteindre et de brûler son propre œuf. Pourtant, sa rage et sa frustration étaient telles qu'il ne pouvait se retenir.

Alors qu'il volait, le paysage changea peu à peu en dessous de lui. Les bois et les champs furent remplacés par des bâtiments en pierre. Theos jeta un coup d'œil vers le bas et vit qu'il survolait une immense garnison remplie de milliers de soldats en armure bleue et jaune. Des Pandésiens. Saisis par la panique et l'étonnement, les soldats à l'armure scintillante scrutèrent les cieux. Les plus intelligents d'entre eux s'enfuirent; les plus courageux tinrent bon et, quand Theos approcha, ils lui jetèrent leur lance ou leur javelot.

Theos cracha le feu et brûla toutes les armes à mi-course. Elles retombèrent sur la terre sous forme de tas de cendres. Ses flammes continuèrent leur course vers le bas jusqu'à atteindre les soldats qui, maintenant, fuyaient. Piégés dans leurs costumes métalliques brillants, ils furent brûlés vifs. Theos savait que, bientôt, tous ces costumes métalliques seraient des coquilles vides qui rouilleraient au sol, souvenirs de son passage en ces lieux. Il ne s'arrêta que quand il eut brûlé le dernier soldat et que la garnison ne fut plus qu'un immense chaudron enflammé.

Theos poursuivit sa route vers le nord, incapable de se retenir. Le paysage changea à plusieurs reprises et il ne ralentit pas, même quand il vit une chose étrange : là-bas, loin au-dessous, venait d'apparaître une créature massive, un géant qui émergeait d'un tunnel souterrain. C'était une créature qui ne ressemblait à rien de ce que Theos avait déjà vu, une créature puissante. Pourtant, Theos n'avait pas peur; au contraire, il était en colère. Il en voulait à cette créature de se trouver sur son chemin.

La bête leva les yeux et son visage grotesque fut ravagé par la peur quand Theos plongea. Elle se retourna et s'enfuit elle aussi vers son

trou mais Theos ne voulait pas la laisser fuir aussi facilement. S'il ne pouvait trouver son enfant, alors, il les détruirait tous, les hommes comme les bêtes, et il ne s'arrêterait que lorsque tous les habitants et toutes les choses d'Escalon auraient cessé d'exister.

CHAPITRE DEUX

Vesuvius se tenait dans le tunnel. Il leva les yeux vers les rayons de lumière qui lui tombaient dessus. C'était la lumière d'Escalon et il la savoura comme la chose la plus douce qu'il ait connue de toute sa vie. Ce trou loin au-dessus de sa tête, ces rayons qui l'illuminaient représentaient une victoire plus grande qu'il avait pu le rêver, l'achèvement du tunnel qu'il avait imaginé toute sa vie. D'autres personnes avaient dit qu'il était impossible à construire et Vesuvius savait qu'il avait accompli ce que ni son père ni le père de son père n'avaient réussi à faire, savait qu'il avait créé une route pour que toute la nation de Marda envahisse Escalon.

Des grains de poussière tourbillonnaient encore dans la lumière et des débris remplissaient encore l'air là où le géant avait troué la voûte d'un coup de poing. Vesuvius regardait par le trou et savait que ce trou, loin au-dessus de sa tête, représentait sa destinée. Sa nation toute entière le suivrait; bientôt, tout Escalon serait à lui. Il fit un grand sourire en imaginant déjà les viols, les tortures et la destruction qui l'attendaient. Ce serait un bain de sang. Cela donnerait naissance à une nation d'esclaves et la nation de Marda verrait doubler sa taille et son territoire.

“NATION DE MARDÀ, EN AVANT !” cria-t-il.

Un grand cri s'éleva derrière lui quand les centaines de trolls coincés dans le tunnel levèrent leur hallebarde et chargèrent avec lui. Il ouvrit la marche, escalada le tunnel au pas de charge en glissant et en dérapant sur la terre et sur le roc et se fraya un chemin vers l'ouverture, vers la conquête. La vue d'Escalon le faisait trembler d'excitation. En dessous de lui, le sol tremblait, secoué par les cris du géant du dessus. Il était clair que la bête était heureuse d'être libre, elle aussi. Vesuvius imagina les dommages que le géant allait provoquer là-haut. Libre, il saccagerait et terroriserait la campagne. Vesuvius sourit encore plus. Le géant pourrait s'amuser puis, quand Vesuvius s'en laisserait, il le tuerait. Entre temps, il constituait un atout précieux en matière de saccage et de terreur.

Vesuvius leva le regard et cligna des yeux, confus, quand il vit le ciel s'assombrir soudain au-dessus de lui et sentit une grande vague de chaleur se diriger vers lui. Perplexe, il vit descendre un mur de flammes qui couvrit soudain la campagne. Il n'arrivait pas à comprendre ce qui se passait. Une horrible vague de chaleur s'abattit sur lui, lui ébouillanta le visage, puis il entendit le rugissement du géant suivi par un énorme hurlement d'agonie. Le géant piétina. Visiblement, quelque chose lui faisait mal et, terrifié, Vesuvius le vit faire demi-tour pour une raison inexplicable. Le visage à moitié brûlé, le géant revint précipitamment dans le tunnel, sous terre, directement

vers Vesuvius.

Le regard figé, Vesuvius ne pouvait comprendre le cauchemar qui se déroulait en face de lui. Pourquoi donc le géant avait-il fait demi-tour ? Quelle était la source de cette chaleur ? Qu'est-ce qui lui avait brûlé le visage ?

Ensuite, Vesuvius entendit un battement d'ailes, un cri encore plus horrible que celui du géant et il comprit. Il se sentit frissonner quand il se rendit compte que, là-haut, une chose encore plus terrifiante qu'un géant passait dans le ciel. C'était une chose que Vesuvius n'avait jamais cru qu'il rencontrerait de toute sa vie : un dragon.

Vesuvius resta sur place, figé par la peur pour la première fois de sa vie, toute son armée de trolls figée derrière lui, tous piégés. L'impensable s'était produit : effrayé, le géant fuyait une chose encore plus grande que lui-même. Brûlé, souffrant, paniqué, le géant balançait ses immenses poings en descendant, donnait des coups avec ses violentes griffes et Vesuvius vit avec terreur ses trolls se faire écraser tout autour de lui. Tout ce qui se trouvait sur le chemin de sa colère se faisait écraser par ses pieds, couper en deux par ses griffes, écraser par ses poings.

Puis, avant qu'il n'ait pu se sortir de son chemin, Vesuvius sentit ses propres côtes craquer quand le géant le cueillit et le jeta en l'air.

Il se sentit voler, tourner sur lui-même, le monde tournoyait et la chose suivante dont il se rendit compte fut la rencontre entre sa tête et le roc, et l'horrible douleur qui se propagea partout dans son corps quand il heurta un mur de pierre. Quand il commença à tomber vers le sol, à perdre conscience, la dernière chose qu'il vit fut le géant qui détruisait tout, mettait à mal tous ses plans, tout ce pour quoi il avait œuvré, et il se rendit compte qu'il allait mourir ici, loin en dessous de la terre mais seulement à quelques mètres du rêve qu'il avait frôlé.

CHAPITRE TROIS

Duncan sentit l'air le fouetter quand, au coucher de soleil, il descendit à la corde les pics majestueux de Kos en se retenant pour ne pas tomber, car il glissait plus vite qu'il avait cru possible. Tout autour de lui, les hommes glissaient, eux aussi, Anvin et Arthfael, Seavig, Kavos, Bramthos et des milliers d'autres, les hommes de Duncan, ceux de Seavig et ceux de Kavos qui ne formaient plus qu'une seule armée et dévalaient tous la glace en rangées. C'était une armée bien disciplinée dont les soldats se sautaient les uns par-dessus les autres, car ils voulaient tous désespérément atteindre la vallée avant d'être détectés. Quand les pieds de Duncan touchèrent la glace, il donna immédiatement une poussée vers le bas et ce ne fut que grâce aux gants épais que Kavos lui avait donnés qu'il n'eut pas les mains déchirées en lambeaux.

Duncan s'étonna de voir à quelle vitesse son armée dévalait la falaise, quasiment en chute libre. Quand il avait été au sommet de Kos, il n'avait pas eu la moindre idée de la façon dont Kavos comptait s'y prendre pour faire descendre une armée d'une telle taille si rapidement et sans perdre d'hommes; il ne s'était pas rendu compte qu'ils avaient une gamme de cordes et de piolets tellement complexe qu'elle leur permettrait de descendre avec énormément de souplesse. Ces hommes étaient faits pour la glace et, pour eux, cette descente à la vitesse de l'éclair était une promenade de santé. Il comprit finalement ce qu'on voulait dire quand on disait que les hommes de Kos n'étaient pas piégés sur leur sommet mais que c'était plutôt les Pandésiens qui étaient piégés en dessous.

Soudain, Kavos s'arrêta brusquement, atterri des deux pieds sur un vaste et large plateau qui dépassait de la montagne et Duncan s'arrêta à côté de lui, imité par tous les hommes, qui firent une pause temporaire à mi-hauteur du versant de la montagne. Kavos marcha vers le bord. Duncan le rejoignit, se pencha et vit les cordes pendre loin en dessous; loin au-dessous, au travers du brouillard et des derniers rayons du soleil, à la base de la montagne, Duncan voyait les bâtiments en pierre d'une garnison pandésienne qui grouillait de soldats par milliers.

Duncan jeta un coup d'œil à Kavos et Kavos le lui rendit, l'air ravi. C'était une joie que Duncan reconnaissait, une joie qu'il avait vue de nombreuses fois dans sa vie : l'extase d'un vrai guerrier sur le point de livrer bataille. C'était ce pour quoi vivaient les hommes comme Kavos. Duncan était bien forcé d'admettre qu'il ressentait lui-même ce picotement dans les veines et cette contraction des boyaux. La vue de ces Pandésiens lui donnait autant envie de se battre qu'à n'importe qui d'autre.

“Tu aurais pu descendre n'importe où”, dit Duncan en examinant le paysage d'en dessous. “C'est vide presque partout. On aurait pu éviter la confrontation et se diriger vers la capitale. Pourtant, tu as choisi l'endroit où il y a le plus de Pandésiens.”

Kavos fit un grand sourire.

“En effet”, répondit-il. “Les hommes de Kavos n'essaient pas d'éviter la confrontation. Au contraire, nous la recherchons.” Il sourit encore plus. “De plus”, ajouta-t-il, “si on se bat dès maintenant, ça nous servira d'échauffement pour notre marche vers la capitale et je veux que ces Pandésiens y réfléchissent à deux fois la prochaine fois qu'ils décideront d'encercler notre montagne.”

Kavos se tourna et fit un signe de tête à son commandant, Bramthos, qui rassembla leurs hommes et rejoignit Kavos. Ils se précipitèrent tous vers un énorme bloc de glace perché au bord de la falaise. Comme un seul homme, ils le poussèrent tous de l'épaule.

Comprenant ce qu'ils faisaient, Duncan fit un signe de tête à Anvin et Arthfael, qui rassemblèrent leurs hommes aux aussi. Seavig et ses hommes les rejoignirent et, comme un seul homme, ils poussèrent tous.

Duncan planta les pieds dans la glace et poussa, s'efforça de faire bouger la masse du bloc de glace, glissa, poussa de toutes ses forces. Les soldats gémirent tous et, lentement, l'énorme bloc commença à rouler.

“Cadeau de bienvenue ?” demanda Duncan en souriant et en grognant à côté de Kavos.

Kavos lui rendit son sourire.

“Juste un petit quelque chose pour annoncer notre arrivée.”

Un moment plus tard, Duncan sentit le bloc céder brusquement, entendit craquer la glace, se pencha et regarda avec un respect mêlé d'admiration le bloc rouler par-dessus le bord du plateau. Il se recula rapidement avec les autres et regarda le bloc descendre à toute vitesse, rouler, rebondir sur la paroi de glace, prendre de la vitesse. Le bloc massif, qui faisait au moins neuf mètres de diamètre, tomba directement vers le bas en se précipitant vers la forteresse pandésienne d'en-dessous comme un ange de la mort. Duncan se prépara à l'explosion qui allait suivre. Tous les soldats d'en-dessous étaient des cibles inconscientes qui allaient subir leur propre destruction.

Le bloc frappa le centre de la garnison en pierre en produisant un fracas plus puissant que tout ce que Duncan avait entendu dans toute sa vie. C'était comme si une comète avait frappé Escalon. Le grondement résonna si fort que Duncan fut obligé de se couvrir les oreilles. Le sol trembla sous ses pieds et le fit trébucher. Un énorme nuage de pierre et glace s'éleva à des dizaines de mètres de hauteur et l'air, même de là où se tenait Duncan, se remplit des cris et des

hurlements terrifiés des hommes. Une moitié de la garnison en pierre fut détruite par l'impact et le bloc continua à rouler en écrasant des hommes, en aplatissant des bâtiments et en semant destruction et chaos dans son sillage.

“HOMMES DE KOS !” cria Kavos. “Qui a osé approcher de notre montagne ?”

Avec un grand cri, ses milliers de guerriers se lancèrent soudain en avant et sautèrent du bord de la falaise. Il suivirent tous Kavos en saisissant une corde et en descendant si vite en rappel qu'ils dévalaient quasiment la montagne en chute libre. Duncan les suivit, accompagné par ses hommes qui, eux aussi, bondirent tous en saisissant les cordes et en descendant si vite qu'il avait peine à respirer; il était certain qu'il allait se rompre le cou en touchant le sol.

Quelques secondes plus tard, il atterrit rudement au pied de la montagne, des centaines de mètres au-dessous, au milieu d'un immense nuage de glace et de poussière alors que le grondement produit par l'effondrement du bloc résonnait encore. Tous les hommes se tournèrent vers la garnison, poussèrent tous un grand cri de guerre en tirant l'épée et chargèrent, se précipitant tête baissée dans le chaos du camp pandésien.

Les soldats pandésiens, encore sous le choc de l'explosion, se retournèrent, choqués, et virent l'armée charger; il était clair qu'ils ne s'attendaient pas à une telle attaque. Médusés, pris à l'improviste, privés de plusieurs de leurs commandants qui étaient morts écrasés par le bloc, ils avaient l'air trop désorientés pour pouvoir penser clairement. Quand Duncan, Kavos et leurs hommes se ruèrent sur eux, certains se mirent à se retourner et à fuir. D'autres tentèrent de saisir une épée mais Duncan et ses hommes s'abattirent sur eux comme une nuée de sauterelles et les poignardèrent avant qu'ils aient même pu tirer l'épée.

Duncan et les hommes traversèrent rapidement le camp sans jamais hésiter. Ils savaient que le temps pressait et, en suivant le sillage de la destruction provoquée par le bloc, ils tuèrent de tous côtés les soldats qui se remettaient. Duncan tailladait de tous côtés. Il poignarda un soldat à la poitrine, en frappa un autre au visage avec le pommeau de son épée, donna un coup de pied à un soldat qui le chargeait, puis se baissa rapidement et donna un coup d'épaule à un autre homme qui balançait une hache vers sa tête. Sans s'arrêter, Duncan abattit tous les ennemis qui se trouvaient sur sa route, respirant avec difficulté, sachant qu'ils étaient encore en infériorité numérique et qu'il fallait qu'il en tue le plus possible aussi rapidement que possible.

A côté de lui, Anvin, Arthfael et ses hommes le rejoignirent. Se protégeant l'un l'autre, ils se ruèrent tous en avant, tailladèrent leurs

ennemis et défendirent leurs amis de tous côtés pendant que le vacarme de la guerre remplissait la garnison. Pris dans une bataille totale, Duncan savait qu'il aurait été plus sage d'économiser l'énergie de ses hommes, d'éviter cette confrontation et de marcher sur Andros. Cependant, il savait aussi que, pour des raisons d'honneur, il fallait que les hommes de Kos mènent cette bataille et il comprenait ce qu'ils ressentaient; ce n'étaient pas toujours les mesures les plus sages qui touchaient le cœur des hommes.

Ils traversèrent le camp rapidement et avec discipline. Les Pandésiens étaient dans une telle confusion que c'était à peine s'ils pouvaient se défendre de façon organisée. A chaque fois qu'un commandant se manifestait ou qu'une compagnie se formait, Duncan et ses hommes les taillaient en pièces.

Duncan et ses hommes se ruèrent dans la garnison comme un ouragan et, finalement, à peine une heure plus tard, au bout du fort, Duncan se retourna de tous les côtés, maculé de sang, et se rendit compte qu'il ne restait personne à tuer. Il resta où il était, respirant avec difficulté. Un crépuscule brumeux tomba sur les montagnes, qui étaient toutes étrangement silencieuses.

Le fort était à eux.

Quand les hommes s'en rendirent compte, ils poussèrent un cri de joie spontané et Duncan resta sur place. Alors que Anvin, Arthfael, Seavig, Kavos et Bramthos venaient à côté de lui, Duncan essuya le sang de son épée et de son armure puis contempla ce qui l'entourait. Sur le bras de Kavos, il remarqua une blessure d'où coulait du sang.

“Tu es blessé”, signala-t-il à Kavos, qui ne semblait pas le remarquer.

Kavos regarda la blessure, haussa les épaules puis sourit.

“Simple égratignure”, répondit-il.

Duncan examina le champ de bataille, où gisaient tant de morts. La plupart d'entre eux étaient des Pandésiens et il y avait peu de ses propres hommes. Il leva alors les yeux et vit les pics gelés de Kos qui les surplombaient puis disparaissaient dans les nuages, et il ressentit un respect mêlé d'admiration quand il comprit toute la hauteur qu'ils avaient escaladée et la vitesse à laquelle ils étaient descendus. Cela avait été une attaque éclair, comme si la mort s'était abattue du ciel, et cela avait fonctionné. La garnison pandésienne, qui avait eu l'air si indomptable seulement quelques heures auparavant, était maintenant à eux, réduite à une ruine dont ne subsistait plus aucun mur et dont tous les hommes gisaient dans des mares de sang, morts sous le ciel crépusculaire. C'était surréaliste. Les guerriers de Kos n'épargnaient personne, n'accordaient aucune pitié et avaient constitué une force irrésistible. Duncan avait un nouveau respect pour eux. Ce seraient des alliés essentiels dans le cadre de la libération d'Escalon.

Kavos examinait les cadavres, respirant avec difficulté lui aussi.

“Voilà ce que j'appelle un plan de sortie”, dit-il.

Duncan le vit sourire en examinant les cadavres ennemis et en regardant leurs hommes dépouiller les morts de leurs armes.

Duncan fit oui de la tête.

“Et c'était une belle sortie”, répondit-il.

Duncan se tourna et regarda vers l'ouest, au-delà du fort, où il aperçut du mouvement dans le soleil couchant. Il plissa les yeux et ce qu'il vit lui donna chaud au cœur, même s'il s'y était attendu d'une façon ou d'une autre. Là-bas, à l'horizon, son destrier se tenait fièrement devant le troupeau, suivi par des centaines de destriers. Comme d'habitude, il avait senti où Duncan se trouverait et il était là, en train de l'attendre avec loyauté. Duncan eut chaud au cœur, car il savait que son vieil ami emmènerait son armée jusqu'à la capitale.

Duncan siffla et, quand il le fit, son cheval se tourna et courut vers lui. Les autres chevaux le suivirent et on entendit un grand grondement dans le crépuscule quand le troupeau traversa la plaine enneigée au galop en se dirigeant droit sur eux.

A côté de Duncan, Kavos signifia son approbation d'un hochement de tête.

“Des chevaux”, remarqua Kavos en les regardant approcher. “Je serais allé à Andros à pied, moi.”

Duncan sourit.

“J'en suis sûr, mon ami.”

Quand son cheval approcha, Duncan s'avança et caressa la crinière à son vieil ami. Il le monta et, quand il le fit, tous ses hommes montèrent en même temps que lui. Les milliers qu'ils étaient formaient une armée à cheval. Ils restèrent là, entièrement armés, et regardèrent le crépuscule. Maintenant, devant eux, il ne restait que les plaines enneigées qui menaient à la capitale.

Duncan eut une poussée d'excitation en sentant qu'ils étaient finalement sur le point de réussir. Il le sentait, sentait l'odeur de la victoire dans l'air. Kavos leur avait permis de descendre de la montagne; maintenant, c'était à son tour de faire ses preuves.

Duncan leva son épée et sentit que tous les hommes, toutes les armées, le regardaient.

“SOLDATS !” cria-t-il. “Direction Andros !”

Ils poussèrent tous un grand cri de guerre et chargèrent avec lui dans la nuit, traversant les plaines enneigées. Rien ne les empêcherait d'atteindre la capitale et de mener la guerre la plus importante de leur vie.

CHAPITRE QUATRE

Kyra leva les yeux vers le jour naissant et vit une silhouette se tenir au-dessus d'elle sur fond de soleil levant. C'était un homme et elle savait que ce ne pouvait être que son oncle. Elle cligna des yeux, incrédule, en le voyant approcher. Elle voyait finalement l'homme pour lequel elle avait traversé Escalon, l'homme qui lui révélerait sa destinée, l'homme qui l'entraînerait. C'était le frère de sa mère, son unique lien avec la mère qu'elle n'avait jamais connue.

Le cœur de Kyra battait fort et impatiemment. L'homme s'avança en dehors de la lumière et elle vit son visage.

Kyra fut étonnée : il lui ressemblait étrangement. Elle n'avait jamais rencontré personne qui lui ressemble, même pas son père, malgré tous ses espoirs. Elle s'était toujours sentie étrangère à ce monde, déconnectée de toute véritable lignée mais, maintenant, en voyant le visage de cet homme, ses pommettes hautes et ciselées, ses yeux gris étincelants, cet homme grand et fier aux larges épaules, musclé, vêtu d'une armure en cotte de mailles d'or étincelant, avec des cheveux marrons clair qui lui tombaient jusqu'au menton, barbu, peut-être âgé d'une quarantaine d'années, elle se rendit compte qu'il était spécial et que, par extension, cela la rendait spéciale. Pour la première fois de sa vie, elle en avait vraiment l'impression. Pour la première fois, elle se sentait liée à quelqu'un, à une lignée puissante, à quelque chose de plus grand qu'elle-même. Elle avait la sensation d'appartenir au monde.

Cet homme était visiblement différent. C'était visiblement un guerrier fier et noble, et pourtant, il ne portait pas d'épée, de bouclier, d'arme de quelque sorte que ce soit. A sa grande surprise et à son grand ravissement, il ne portait qu'un seul objet : un bâton doré. Un *bâton*. Il était exactement comme elle.

“Kyra”, dit-il.

Sa voix résonna en elle. C'était une voix très familière, très semblable à la sienne. En l'entendant parler, elle se sentit liée non seulement à lui mais aussi, ce qui la troublait encore plus, à sa mère. C'était le frère de sa mère. C'était l'homme qui savait qui était sa mère. Finalement, elle allait connaître la vérité et il n'y aurait plus de secrets dans sa vie. Bientôt, elle allait tout savoir sur la femme qu'elle avait toujours ardemment voulu connaître.

Il baissa une main. Elle leva le bras et la prit, debout, les jambes raidies par la longue nuit qu'elle avait passée à attendre devant la tour. C'était une main forte, musclée, et pourtant étonnamment lisse, et il l'aida à se relever. Leo et Andor s'approchèrent de lui et Kyra fut surprise qu'ils ne grognent pas comme d'habitude. Au lieu de ça, ils avancèrent et léchèrent la main à l'homme comme s'ils le

connaissaient depuis toujours.

Puis, à la grande surprise de Kyra, Leo et Andor se mirent au garde-à-vous comme si l'homme le leur avait silencieusement ordonné. Kyra n'avait jamais rien vu de semblable. Quels pouvoirs cet homme avait-il ?

Kyra n'avait même pas besoin de demander s'il était son oncle : elle le sentait de tout son être. Il était puissant, fier, tout ce qu'elle avait espéré qu'il serait. Il avait aussi autre chose, une chose qui lui échappait. C'était une énergie mystique qui émanait de lui, une aura de calme mais aussi de force.

“Mon oncle”, dit-elle. Elle aimait le son de ce mot.

“Tu peux m'appeler Kolva”, répondit-il.

Kolva. D'une façon ou d'une autre, c'était un nom qui avait l'air familier.

“J'ai traversé Escalon pour te voir”, dit-elle, mal à l'aise, ne sachant pas quoi dire d'autre. Le silence matinal engloutit ses paroles alors que, dans les plaines désolées, on n'entendait que le bruit du ressac. “Mon père m'a envoyée.”

Il lui rendit son sourire. C'était un sourire chaleureux et les rides de son visage se regroupèrent comme s'il vivait depuis mille ans.

“Ce n'est pas ton père qui t'a envoyée”, répondit-il, “mais quelque chose de bien plus grand.”

Soudain, sans avertissement, il se tourna et commença à s'éloigner de la tour à l'aide de son bâton.

Kyra le regarda partir, sidérée. Elle ne comprenait pas : l'avait elle offensé ?

Elle se dépêcha de le rattraper, suivie par Leo et Andor.

“La tour”, dit-elle, perplexe. “On n'y entre pas ?”

Il sourit.

“Une autre fois, peut-être”, répondit-il.

“Mais je croyais qu'il fallait que j'arrive jusqu'à la tour.”

“Tu l'as fait”, répondit-il. “Mais ta mission n'était pas d'y entrer.”

Elle se creusa la cervelle pour comprendre mais il marchait rapidement, entra dans la forêt et elle se dépêcha de le rattraper. Son bâton claquait sur la terre et les feuilles, comme le sien.

“Dans ce cas, où allons-nous nous entraîner ?” demanda-t-elle.

“Tu t'entraîneras là où s'entraînent tous les grands guerriers”, répondit-il. Il regarda vers l'avant. “Dans les bois qui se trouvent au-delà de la tour.”

Il entra dans les bois. Bien qu'il ait l'air de marcher lentement, il se déplaçait si rapidement que Kyra avait presque besoin de courir pour ne pas se laisser distancer. Le mystère qui entourait cet homme s'épaississait et mille questions lui passaient par la tête.

“Est-ce que ma mère est en vie ?” demanda-t-elle précipitamment,

incapable de retenir sa curiosité. “Est-ce qu'elle est ici ? L'avez-vous rencontrée ?”

L'homme se contenta de sourire et secoua la tête en continuant à marcher.

“Tant de questions”, répondit-il. Il marcha longtemps. La forêt bruissait du son de créatures étranges. Finalement, il ajouta : “Tu finiras par comprendre que les questions ont peu de sens ici. Quant aux réponses, elles en ont encore moins. Tu dois apprendre à trouver tes propres réponses, la *source* de tes réponses et, encore mieux, la source de tes questions.”

Kyra en resta perplexe. Ils marchèrent dans la forêt. Dans cet endroit mystérieux, les arbres étaient d'un vert vif et semblaient luire tout autour d'elle. Bientôt, elle ne vit plus la tour et le bruit du ressac s'apaisa. Elle fit de son mieux pour ne pas se laisser distancer sur cette piste qui serpentait dans tous les sens.

Elle brûlait d'envie de poser des questions et, finalement, elle ne put plus rester silencieuse.

“Où m'emmenez-vous ?” demanda-t-elle. “Là où vous allez m'entraîner ?”

L'homme continua à marcher, passa au-dessus d'un ruisseau qui coulait et serpentait entre de vieux arbres dont l'écorce dégageait un éclat vert luminescent, et Kyra continua à le suivre.

“Je ne t'entraînerai pas”, dit-il. “C'est ton oncle qui le fera.”

Kyra était abasourdie.

“Mon *oncle* ?” demanda-t-elle. “Je croyais que c'était vous, mon oncle.”

“Je le suis”, répondit-il, “et tu en as un autre.”

“Un autre ?” demanda-t-elle.

Finalement, il entra brusquement dans une clairière dans les bois, s'arrêta à son bord et Kyra, essoufflée, s'arrêta à côté de lui. Elle regarda devant elle et fut sidérée par ce qu'elle vit.

De l'autre côté de la clairière se dressait un arbre immense. C'était le plus grand arbre qu'elle ait jamais vu. Il était ancien, avait des branches qui s'étendaient partout avec des feuilles violettes qui chatoyaient. Son tronc faisait neuf mètres de circonférence. Les branches tordues se croisaient les unes les autres en formant, à peut-être trois mètres du sol, une petite cabane qui semblait avoir toujours été là. Une petite lumière venait de l'intérieur des branches et, quand Kyra leva les yeux, elle vit une silhouette solitaire assise au bord des branches et qui, apparemment en pleine méditation, les regardait d'en haut.

“Lui aussi, c'est ton oncle”, dit Kolva.

Le cœur de Kyra battait la chamade dans sa poitrine. Elle n'y comprenait rien. Elle leva les yeux vers l'homme qui, selon Kolva, était

son oncle et se demanda s'il était en train de lui jouer un tour. Son deuxième oncle avait l'air d'être un garçon de peut-être dix ans. Il était assis parfaitement droit, comme s'il était en pleine méditation. Il regardait droit devant sans vraiment la regarder. Il avait les yeux bleu brillant. Son visage de garçon était ridé comme s'il avait mille ans. Il avait la peau marron foncé et couverte de taches de vieillissement. Il semblait mesurer à peine plus d'un mètre vingt. On aurait dit un garçon avec une maladie du vieillissement.

Kyra ne comprenait pas ce qu'elle voyait.

“Kyra”, dit Kolva, “je te présente Alva.”

CHAPITRE CINQ

Merk entra dans la Tour de Ur par les grandes portes dorées qu'il avait cru ne jamais passer. A l'intérieur, la lumière brillait avec un tel éclat qu'elle l'aveuglait presque. Il leva une main pour se protéger les yeux et, quand il le fit, ce qu'il vit devant lui lui inspira un respect mêlé d'admiration.

Là, debout en face de lui, se tenait un authentique Gardien qui fixait Merk du regard jaune perçant de ses yeux. C'étaient les mêmes yeux qui avaient hanté Merk de derrière la fente qui s'était ouverte dans la porte. Il portait une robe jaune et ample qui lui cachait les bras et les jambes, et le peu de chair qu'il montrait était pâle. Il était étonnamment petit, avait la mâchoire allongée, les joues creuses et, alors qu'il fixait Merk, ce dernier se sentait mal à l'aise. Le bâton court et doré qu'il tenait devant lui diffusait de la lumière.

Le Gardien examina Merk en silence. Merk sentit un courant d'air souffler derrière lui et les portes se refermèrent soudain avec un claquement, le piégeant dans la tour. Le son résonna sur les murs et Merk tressaillit involontairement. Il se rendit compte que, comme il ne dormait plus depuis de nombreux jours, avait des rêves troublés et ne pensait qu'à entrer ici, il était sur les nerfs. Maintenant qu'il se tenait à l'intérieur, il avait une étrange sensation d'appartenance, comme s'il avait finalement pénétré dans sa nouvelle maison.

Merk s'attendait à ce que le Gardien l'accueille, lui explique où il était. Cependant, au lieu de ça, le Gardien se tourna sans dire mot et partit, laissant Merk à ses questions, tout seul en ce lieu. Merk ne savait pas s'il fallait qu'il le suive.

Le Gardien alla jusqu'à un escalier en colimaçon en ivoire de l'autre côté de la salle et, à la grande surprise de Merk, il descendit au lieu de monter. Il descendit rapidement et disparut.

Merk resta là, dans le silence, déconcerté, sans savoir ce qu'on attendait de lui.

“Dois-je vous suivre ?” cria-t-il finalement.

La voix de Merk résonna et lui fut renvoyée par les murs, comme pour se moquer de lui.

Merk regarda autour de lui et examina l'intérieur de la tour. Il vit que les murs brillants étaient en or massif et que le sol était en vieux marbre noir veiné d'or. L'endroit était sombre et uniquement éclairé par la lueur mystérieuse qui émanait de ses murs. Il leva les yeux et vit le vieil escalier sculpté en ivoire; il s'avança, tordit le cou et, tout en haut, à au moins trente mètres de haut, repéra un dôme doré par lequel filtrait la lumière du soleil. Il vit tous les niveaux qui se trouvaient au-dessus, tous les paliers et étages différents, et se demanda ce qui se trouvait là-haut.

Il regarda vers le bas et, encore plus étrange, vit que les marches continuaient au-dessous, vers des étages souterrains, vers l'endroit où était parti le Gardien, et il s'interrogea. Pareil à une œuvre d'art, le bel escalier en ivoire serpentait mystérieusement dans les deux directions, comme s'il montait jusqu'au ciel et descendait jusqu'aux tréfonds de l'enfer. Merk se demandait surtout si la légendaire Épée de Flammes, l'épée qui gardait tout Escalon, reposait en ces murs. Il se sentit excité rien qu'en y pensant. Où pouvait-elle être ? En haut ou en bas ? Quelles autres reliques et quels autres trésors étaient conservés ici ?

Soudain, une porte secrète s'ouvrit dans le mur latéral. Merk se retourna et vit un guerrier à l'air sévère. C'était un homme d'à peu près la même taille que Merk. Il portait une cotte de mailles et avait la peau pâle car cela faisait trop d'années qu'il n'avait pas vu la lumière du soleil. Il marcha vers Merk. C'était un humain. Il portait à la taille une épée avec un insigne proéminent. C'était le même symbole que celui que Merk avait vu gravé sur les murs extérieurs de la tour : un escalier en ivoire qui montait jusqu'au ciel.

“Seuls les Gardiens peuvent descendre”, dit l'homme d'une voix sombre et rude. “Et toi, mon ami, tu n'es pas Gardien. Ou du moins pas encore.”

L'homme s'arrêta devant Merk et le toisa, les mains sur les hanches.

“Bon”, poursuivit-il, “je suppose que s'ils t'ont laissé entrer, c'est qu'il y a une raison.”

Il soupira.

“Suis-moi.”

Sur ces mots, le guerrier abrupt se détourna et monta l'escalier. Le cœur de Merk battait la chamade. Il se dépêcha de le rattraper, la tête pleine de questions. Le mystère de cet endroit s'approfondissait à chaque pas.

“Si tu fais bien ton travail”, dit l'homme d'une voix grave qui résonnait sur les murs, le dos tourné vers Merk, “on te permettra de servir ici. Garder la tour est la vocation la plus élevée qu'Escalon ait à offrir. Il faut que tu sois plus qu'un simple guerrier.”

Ils s'arrêtèrent au niveau suivant. L'homme s'arrêta et regarda Merk dans les yeux, comme s'il lisait une vérité profonde en lui. Cela mit Merk mal à l'aise.

“Nous avons tous un passé obscur”, dit l'homme. “C'est ce qui nous amène ici. Quelle vertu réside dans ton obscurité ? Es-tu prêt à renaître ?”

Il attendit la réponse de Merk, qui resta figé en essayant de comprendre les paroles du guerrier, sans savoir comment y répondre.

“Le respect est dur à gagner, ici”, continua-t-il. “Nous sommes tous ici ce qu'Escalon a de mieux à offrir. Gagne ce respect et, un jour, nous

t'accepterons peut-être dans notre confrérie. Sinon, nous te demanderons de partir. Souviens-toi : ces portes qui se sont ouvertes pour te laisser entrer peuvent tout aussi facilement se refermer pour t'empêcher de revenir.”

Merk eut le cœur serré à une telle idée.

“Comment puis-je servir ?” demanda Merk en ressentant la motivation qu'il avait toujours ardemment souhaité ressentir.

Le guerrier resta longtemps muet, puis, finalement, il se retourna et commença à monter vers l'étage suivant. Quand Merk le regarda s'en aller, il comprit qu'ici, dans cette tour, il y avait beaucoup de choses interdites, beaucoup de secrets qu'il ne connaîtrait peut-être jamais.

Merk allait suivre le guerrier mais, soudain, une grande main musclée vint se plaquer sur sa poitrine et l'arrêta. Il vit apparaître un autre guerrier qui venait d'une autre porte secrète, pendant que le premier guerrier poursuivait sa route et disparaissait dans les niveaux supérieurs. Le nouveau guerrier était bien plus grand que Merk et portait la même cotte de mailles en or.

“Tu serviras avec les autres à ce niveau”, dit-il d'un ton bourru. “Je suis ton commandant. Vicor.”

Son nouveau commandant, un homme mince au visage dur comme la pierre, était du style qu'il valait mieux ne pas contrarier. Vicor se tourna et désigna une porte ouverte dans le mur. Merk y entra avec précaution. Il serpenta dans d'étroits halls de pierre et se demanda ce qu'était cet endroit. Marchant en silence, ils passèrent par des arches ouvertes sculptées dans la pierre. Le hall les mena dans une salle de grande taille avec un haut plafond conique, au sol et aux murs en pierre et éclairée par la lumière du soleil qui filtrait par des fenêtres étroites et effilées. Merk eut la surprise de voir des dizaines de visages le regarder fixement, des visages de guerrier, certains minces, d'autres musclés, tous avec des yeux durs et inébranlables, tous éclairés par le sens du devoir, de la motivation. Ils étaient répandus dans toute la salle, chacun posté à une fenêtre, et ils portaient tous la cotte de mailles en or. Quand l'étranger entra dans leur salle, ils se tournèrent tous pour le regarder.

Merk se sentit mal à l'aise et fixa lui aussi les hommes dans le silence gênant.

A côté de lui, Vicor se racla la gorge.

“Les frères ne te font pas confiance”, dit-il à Merk. “Ils ne te feront peut-être jamais confiance et tu ne leur feras peut-être jamais confiance. Ici, le respect se gagne et il n'y a pas de deuxième chance.”

“Que suis-je supposé faire ?” demanda Merk, abasourdi.

“La même chose que ces hommes”, répondit Vicor d'un ton bourru. “Tu vas monter la garde.”

Merk examina la salle de pierre arrondie et, à l'autre bout, à peut-être quinze mètres, il vit une fenêtre ouverte sans guerrier devant. Vicor marcha lentement vers elle et Merk le suivit en passant près des guerriers, qui le regardèrent chacun passer avant de se retourner vers leur fenêtre. C'était étrange de se retrouver parmi ces hommes sans en faire encore partie. Merk avait toujours combattu tout seul et ne savait pas ce que c'était que d'appartenir à un groupe.

Quand il passa près d'eux, il les examina et sentit que, comme lui, ils étaient tous des hommes brisés, des hommes sans autre but dans la vie et qui n'avaient aucun autre endroit où aller, des hommes qui avaient fait de cette tour en pierre leur maison. Des hommes comme lui.

Quand il s'approcha de son poste, Merk remarqua que le dernier homme près duquel il était passé avait l'air différent des autres. Il avait l'air d'être un garçon de peut-être dix-huit ans, avec la peau la plus douce et la plus claire que Merk ait jamais vue et avec des cheveux longs, fins et blonds qui lui tombaient jusqu'à la taille. Il était plus mince que les autres, était peu musclé et on aurait dit qu'il n'était jamais allé à la guerre. Pourtant, malgré ça, il avait l'air fier et Merk eut la surprise de le voir le fixer avec des yeux jaunes et féroces qui rappelaient ceux du Gardien. Ce garçon avait l'air presque trop fragile pour être ici, trop sensible, et pourtant, en même temps, il avait dans le regard quelque chose qui inquiétait Merk.

“Ne sous-estime pas Kyle”, dit Vicor en regardant Kyle se retourner vers sa fenêtre. “C'est le plus fort de nous tous et le seul vrai Gardien ici. Ils l'ont envoyé ici pour nous protéger.”

Merk avait du mal à le croire.

Merk atteint son poste, s'assit à côté de la grande fenêtre et regarda à l'extérieur. Il y avait un rebord en pierre sur lequel s'asseoir et, quand il se pencha en avant et regarda par la fenêtre, il jouit d'une vue étendue du paysage qui se situait au-dessous. Il vit la péninsule désolée de Ur, la canopée de la forêt lointaine et, au-delà de ça, l'océan et le ciel. Il avait l'impression de voir tout Escalon depuis ce point d'observation.

“C'est tout ?” demanda Merk, surpris. “Je reste assis ici et je regarde ?”

Vicor sourit.

“Ton service n'a même pas encore commencé.”

Merk fronça les sourcils, déçu.

“Je n'ai pas fait tout ce chemin pour rester assis dans une tour”, dit Merk en s'attirant les regards de quelques autres. “Comment pourrais-je défendre la tour d'ici ? Ne puis-je pas patrouiller au niveau du sol ?”

Vicor sourit d'un air suffisant.

“Tu vois beaucoup plus loin ici que tu ne le peux en bas”,

répondit-il.

“Et si je vois quelque chose ?” demanda Merk.

“Sonne la cloche”, dit-il.

Il hocha la tête et Merk vit une cloche perchée à côté de la fenêtre.

“Au cours des siècles, il y a eu beaucoup d'attaques contre notre tour”, poursuivit Vicor. “Elles ont toutes échoué à cause de nous. Nous sommes les Gardiens, la dernière ligne de défense. Tout Escalon a besoin de nous et il y a beaucoup de moyens de défendre une tour.”

Merk le regarda partir et, en s'installant à son poste dans le silence ambiant, il se demanda dans quoi il s'était engagé.

CHAPITRE SIX

Par cette nuit de pleine lune, Duncan menait ses hommes lors de leur traversée au galop des plaines enneigées d'Escalon. Les heures passaient et ils fonçaient vers Andros, qui se trouvait quelque part à l'horizon. Cette chevauchée nocturne réveillait des souvenirs de batailles passées, du temps qu'il avait passé à Andros, où il avait servi l'ancien Roi; il se rendit compte qu'il se perdait dans ses pensées, que ses souvenirs se mélangeaient avec le présent et avec des rêves d'avenir jusqu'à ce qu'il ne distingue plus les rêves de la réalité. Comme d'habitude, il se mit à penser à sa fille.

Kyra. Où es-tu ? se demanda-t-il.

Duncan pria pour qu'elle soit en sécurité, pour qu'elle progresse dans son entraînement et pour qu'ils soient bientôt réunis pour de bon. Parviendrait-elle à faire venir Theos une fois de plus ? se demanda-t-il. Sinon, il ne savait pas s'ils pourraient gagner cette guerre qu'elle avait commencée.

Le son que produisaient incessamment les chevaux et les armures remplissait la nuit. C'était à peine si Duncan ressentait le froid. Leur victoire, leur élan, l'armée qui grandissait derrière lui et l'anticipation lui réchauffaient le cœur. Finalement, après toutes ces années, il sentait que la chance lui souriait à nouveau. Il savait qu'Andros serait lourdement gardée par une armée permanente et professionnelle, qu'ils seraient en grande infériorité numérique, que la capitale serait fortifiée et qu'ils n'avaient pas assez d'hommes pour assiéger la ville. Il savait que la bataille de sa vie l'attendait et qu'elle scellerait la destinée d'Escalon. C'était là le poids de l'honneur.

Duncan savait aussi que lui et ses hommes avaient pour eux leur cause, leur désir, leur motivation et, surtout, la vitesse et l'effet de surprise. Les Pandésiens ne s'attendraient jamais à une attaque sur la capitale, pas par une population sous le joug et certainement pas la nuit.

Finalement, quand les premiers signes de l'aube commencèrent se manifester dans un ciel encore couvert par une brume bleuâtre, Duncan vit les contours familiers de la capitale juste commencer à apparaître au loin. C'était une vue qu'il s'était attendu à ne jamais revoir de toute sa vie et qui fit battre son cœur plus vite. Les souvenirs revinrent en masse. Il se souvint de toutes les années qu'il avait passées là-bas, où il avait servi le Roi et la terre avec loyauté. Il se souvint d'Escalon au sommet de sa gloire. A cette époque, c'était une nation fière et libre qui avait l'air invincible.

Pourtant, revoir Andros réveillait aussi d'amers souvenirs : la trahison du peuple par le Roi faible, son abandon de la capitale, d'Escalon. Il se souvint que lui et tous les grands seigneurs de guerre

avaient dû se disperser, partir dans la honte, tous s'exiler dans leur forteresse, partout dans Escalon. Voir les contours majestueux de la cité lui fit à nouveau ressentir désir, nostalgie, peur et espoir, tous en même temps. C'étaient les contours qui avaient façonné son existence, la silhouette de la cité la plus belle d'Escalon, gouvernée par des rois pendant des siècles, et elle s'étendait si loin qu'il était difficile de voir jusqu'où elle s'étendait. Duncan inspira profondément quand il vit les parapets, les dômes et les flèches qu'il connaissait si bien et qui étaient gravés au plus profond de son âme. D'une certaine façon, c'était comme rentrer chez soi, sauf que Duncan n'était pas le commandant vaincu et loyal qu'il avait été il fut un temps. Maintenant, il était plus fort, ne devait rien à personne et emmenait une armée dans son sillage.

Dans le jour naissant, la cité était encore éclairée par les torches des dernières patrouilles nocturnes et commençait juste à émerger de la longue nuit dans les brumes matinales. A mesure que Duncan s'approchait, il vit apparaître une autre chose qui lui déchira le cœur : les bannières bleues et jaunes de Pandésia qui flottaient fièrement au-dessus des remparts d'Andros. Ça le rendait malade et il ressentit une nouvelle vague de détermination.

Duncan examina immédiatement les portes et fut ravi de voir qu'elles n'étaient gardées que par un minimum de soldats. Il poussa un soupir de soulagement. Si les Pandésiens avaient su qu'ils arrivaient, des milliers de soldats auraient été en train de garder les portes et Duncan et ses hommes n'auraient eu aucune chance. Cependant, ce qu'il voyait lui indiquait qu'ils n'étaient pas au courant. Les milliers de soldats pandésiens qui étaient stationnés là devaient être encore endormis. Heureusement, Duncan et ses hommes avaient progressé assez rapidement pour juste avoir leur chance.

Duncan savait que cet élément de surprise serait leur unique avantage, la seule chose qui leur donnerait une chance de prendre l'immense capitale qui, avec ses couches de remparts, était conçue pour résister à une armée. En plus de cet avantage, Duncan avait aussi sa connaissance intérieure de ses fortifications et de ses points faibles. Il savait qu'on avait gagné des batailles avec moins que ça. Duncan examina l'entrée de la cité. Il savait à quel endroit il faudrait qu'ils attaquent en premier pour avoir une chance de gagner.

“Celui qui contrôle ces portes contrôle la capitale !” cria Duncan à Kavos et à ses autres commandants. “Il ne faut pas qu'elles se referment. Quel qu'en soit le coût, nous ne pouvons pas nous le permettre. S'ils les referment, nous serons bloqués dehors pour de bon. J'emmènerai une petite force avec moi et nous nous précipiterons vers les portes à toute vitesse. Quant à vous”, dit-il en faisant un signe à Kavos, Bramthos et Seavig, “vous mènerez le reste de nos hommes aux

garnisons et protégez notre flanc contre les soldats qui émergeront.”

Kavos secoua la tête.

“Charger ces portes avec une petite force, c'est de la folie”, cria-t-il. “Tu vas te faire encercler et, si je me bas contre les garnisons, je ne pourrai pas assurer tes arrières. C'est du suicide.”

Duncan sourit.

“Et c'est pour ça que j'ai choisi d'exécuter cette tâche moi-même.”

Duncan éperonna son cheval et chevaucha en direction des portes devant les autres pendant qu'Anvin, Arthfael et une dizaine de ses commandants les plus proches, des hommes qui connaissaient Andros aussi bien que lui, des hommes avec lesquels il avait combattu toute sa vie, le suivaient comme il avait prévu. Ils virèrent tous vers les portes de la cité à toute vitesse pendant que, derrière eux, Duncan vit du coin de l'œil Kavos, Bramthos, Seavig et le gros de leur armée se diriger vers les garnisons pandésiennes.

Le cœur battant la chamade, sachant qu'il fallait qu'il atteigne la porte avant qu'il ne soit trop tard, Duncan baissa la tête et força son cheval à courir plus vite. Ils galopèrent au milieu de la route et par-dessus le Pont du Roi. Les sabots des chevaux résonnèrent sur le bois et Duncan sentit se rapprocher le frisson de la bataille. Dans la levée de l'aube, Duncan vit le visage effrayé du premier Pandésien qui les repéra. C'était un jeune soldat qui montait la garde d'un air endormi sur le pont. Il cligna des yeux en les regardant et la terreur gagna son visage. Duncan combla l'écart, l'atteignit, abattit son épée et, d'un unique mouvement rapide, le tua avant qu'il ne puisse lever son bouclier.

Le bataille avait commencé.

Anvin, Arthfael et les autres jetèrent des lances et tuèrent une demi-douzaine de soldats pandésiens qui se tournaient vers eux. Ils continuèrent tous à galoper. Aucun d'entre eux ne ralentit, car ils savaient tous qu'ils jouaient leur vie. Ils passèrent le pont à toute vitesse, sans cérémonie, et chargèrent tous vers les portes grandes ouvertes d'Andros.

A encore une bonne centaine de mètres, Duncan leva les yeux vers les légendaires portes d'Andros. D'une trentaine de mètres de haut, elles étaient en or sculpté, faisaient trois mètres d'épaisseur et Duncan savait que, si on les fermait, la cité serait imprenable. Il faudrait un équipement de siège professionnel, qu'il n'avait pas, et beaucoup de mois et beaucoup d'hommes pour les abattre, choses qu'il n'avait pas non plus. Ces portes n'avaient jamais cédé malgré des siècles d'assaut. S'il ne les atteignait pas à temps, tout serait perdu.

Duncan examina la simple dizaine de soldats pandésiens qui gardaient les portes. Peu d'hommes étaient de garde, ils avaient envie de dormir car c'était l'aube et aucun d'entre eux ne s'attendait à une

attaque. Duncan fit courir son cheval plus vite, car il savait qu'il n'avait que peu de temps. Il fallait qu'il les atteigne avant qu'ils ne le repèrent; il ne lui fallait qu'une minute de plus pour assurer sa survie.

Cependant, un grand cor résonna soudain et Duncan se sentit découragé quand il leva les yeux et vit, au sommet des hauts parapets, un garde pandésien regarder fixement vers le bas et faire résonner un cor à plusieurs reprises pour avertir de l'approche de l'ennemi. Le son résonna partout dans les murs de la cité et Duncan eut le cœur serré en comprenant qu'il venait de perdre tous les avantages qu'il avait pu avoir. Il avait sous-estimé l'ennemi.

Les soldats pandésiens stationnés à la porte passèrent brusquement à l'action. Ils se précipitèrent en avant et poussèrent les portes de l'épaule. A six de chaque côté, ils poussèrent de toutes leurs forces pour les fermer. Au même moment, quatre soldats de plus tournèrent d'immenses manivelles de chaque côté pendant que quatre autres tiraient sur des chaînes, deux de chaque côté. Avec un grand craquement, les portes commencèrent à se refermer. Duncan les regarda avec désespoir. Il avait l'impression qu'on lui refermait un cercueil sur le cœur.

“PLUS VITE !” ordonna-t-il à son cheval.

Ils accélérèrent tous, firent une dernière course folle. Alors qu'ils s'approchaient, en un effort désespéré, quelques-uns de ses hommes jetèrent des lances aux hommes qui gardaient la porte mais ils étaient encore trop loin et les lances tombèrent sans atteindre leur cible.

Duncan força son cheval à courir plus vite que jamais, chevauchant comme un fou devant les autres et, alors qu'il s'approchait des portes qui se refermaient, il sentit soudain quelque chose passer tout près de lui en sifflant. Il se rendit compte que c'était un javelot. Il leva les yeux et vit des soldats qui, du sommet des parapets, en jetaient. Duncan entendit un cri et vit un de ses hommes, un guerrier courageux aux côtés duquel il avait combattu pendant des années, se faire transpercer et tomber de son cheval en volant vers l'arrière, mort.

Duncan accéléra et renonça à toute prudence en fonçant vers les portes qui se refermaient. Il était à peut-être vingt mètres de distance et les portes étaient à quelques mètres de se refermer pour toujours. Quoi qu'il arrive, même s'il fallait qu'il y laisse la vie, il ne pouvait pas les laisser se refermer.

Dans une dernière charge suicidaire, Duncan sauta de son cheval et plongea vers la fente qui se réduisait juste au moment où les portes se fermaient. Ce faisant, il tendit son épée, la lança en avant et réussit à la coincer dans la fente juste avant qu'elle ne se referme. Son épée se plia mais ne cassa pas. Duncan savait que cette tranche d'acier était la seule chose qui empêchait ces portes de se refermer pour de bon, la

seule chose qui gardait la capitale accessible, la seule chose qui empêchait la perte de tout Escalon.

Les soldats pandésiens, choqués quand ils comprirent que leur porte ne se fermait pas, regardèrent vers le bas et virent avec étonnement l'épée de Duncan. Ils se précipitèrent tous vers cette épée et Duncan sut que, même si cela devait lui coûter la vie, il ne pouvait permettre qu'ils l'enlèvent.

Encore essoufflé par sa chute de cheval, Duncan, qui avait mal aux côtes, essaya de se sortir du chemin du premier soldat qui se ruait sur lui, mais il ne réussit pas à bouger assez vite. Il vit l'épée levée derrière lui et se prépara à recevoir le coup mortel quand, soudain, le soldat poussa un cri. Perplexe, Duncan se retourna en entendant un hennissement et vit son destrier se pencher en arrière et donner un coup de sabots dans la poitrine de son ennemi juste avant qu'il ne puisse poignarder Duncan. Le soldat partit en l'air et en arrière, les côtes brisées, et atterrit sur le dos, inconscient. Avec gratitude, Duncan leva les yeux vers son cheval en comprenant que ce dernier lui avait sauvé la vie une fois de plus.

Comme il avait maintenant le temps qu'il lui fallait, Duncan se releva en roulant, tira son épée de rechange et se prépara à affronter le groupe de soldats qui se ruait sur lui. Le premier soldat lui envoya un coup d'épée du dessus et Duncan le bloqua au-dessus de sa tête, se retourna, le taillada sur toute la largeur de l'épaule et l'envoya au sol. Duncan s'avança et poignarda au ventre le soldat suivant avant qu'il ne puisse l'atteindre, puis bondit par-dessus son corps qui tombait et fit tomber le suivant sur le dos en lui frappant la poitrine des deux pieds. Il se baissa rapidement quand un autre soldat lui envoya un coup, puis se retourna et lui taillada le dos.

Distrain par ses attaquants et sentant du mouvement derrière lui, Duncan se retourna puis vit un Pandésien saisir l'épée calée entre les portes et la tirer fortement par le pommeau. Comprendant qu'il fallait réagir sans attendre, Duncan se tourna, visa et lança son épée, qui virevolta sur elle-même avant de se loger dans la gorge de l'homme juste avant qu'il ne puisse extraire sa longue épée. Duncan avait sauvé la porte, mais cela l'avait laissé sans défense.

Duncan fonça vers la porte en espérant élargir la fente mais, alors qu'il le faisait, un soldat le tacla par derrière et le fit tomber à terre. Le dos exposé, Duncan savait qu'il était en danger. Derrière lui, le Pandésien leva haut une lance pour lui transpercer le dos sans que Duncan puisse faire grand chose pour l'en empêcher.

Un cri remplit l'air et, du coin de l'œil, Duncan vit Anvin se précipiter en avant, agiter sa massue et frapper le soldat au poignet, faisant tomber la lance de sa main juste avant qu'il n'empale Duncan. Ensuite, Anvin sauta de son cheval et plaqua l'homme au sol. En

même temps, Arthfael et les autres arrivèrent et attaquèrent l'autre groupe de soldats qui se dirigeait vers Duncan.

Dégagé, Duncan regarda autour de lui et vit que les soldats qui gardaient la porte étaient morts, que la porte était tout juste maintenue ouverte par son épée et, du coin de l'œil, il aperçut des centaines de soldats pandésiens commencer à émerger de la caserne dans l'aube et à aller précipitamment se battre contre Kavos, Bramthos, Seavig et leurs hommes. Il savait qu'il n'avait pas beaucoup de temps. Même si Kavos et ses hommes les combattaient, un nombre suffisant de Pandésiens les éviterait, irait vers les portes et, si Duncan ne contrôlait pas bientôt ces portes, tous ses hommes seraient perdus.

Duncan évita une autre lance qu'on lui jetait depuis les parapets. Il se précipita, prit un arc et une flèche à un soldat mort, se pencha en arrière, visa et tira sur un Pandésien qui, tout en haut, se penchait et regardait vers le bas en tenant une lance. Le garçon hurla et tomba, empalé par la flèche, ne s'attendant visiblement pas à ça. Il tomba jusqu'au sol et atterrit avec fracas à côté de Duncan, qui se sortit pour ne pas être tué par le corps. Duncan fut très satisfait de constater que ce garçon était le sonneur de cor.

“LES PORTES !” cria Duncan à ses hommes pendant qu'ils finissaient de tuer les soldats qui restaient.

Ses hommes se rassemblèrent, descendirent de cheval, se précipitèrent à côté de lui et l'aidèrent à ouvrir les énormes portes. Ils tirèrent de toutes leurs forces mais les portes bougèrent à peine. D'autres de ses hommes se joignirent à eux et, quand ils tirèrent tous ensemble, une porte commença à bouger lentement. Centimètre par centimètre, elle s'ouvrit et, bientôt, il y eut assez d'espace pour que Duncan puisse mettre le pied dans l'ouverture.

Duncan introduit ses épaules dans l'ouverture et poussa de toutes ses forces en grognant, les bras tremblants. La sueur coula sur son visage malgré la fraîcheur de la matinée. Quand il regarda par l'ouverture, il vit les soldats déferler de la garnison. La plupart d'entre eux affrontèrent Kavos, Bramthos et leurs hommes, mais un nombre non négligeable d'entre eux les contourna et se dirigea vers lui. Un cri résonna soudain dans l'aube et, à côté de lui, Duncan vit un de ses hommes, un bon commandant, un homme loyal, tomber par terre. Il vit une lance dans son dos, leva les yeux et vit que les Pandésiens étaient à portée de tir.

D'autres Pandésiens levèrent des lances pour les leur jeter dessus et Duncan se prépara en comprenant qu'ils n'allaient pas passer la porte à temps quand, soudain, à sa grande surprise, les soldats trébuchèrent et tombèrent face contre terre. Duncan leva les yeux, vit qu'ils avaient des flèches et des épées dans le dos et il sentit une poussée de gratitude quand il vit Bramthos et Seavig mener une centaine

d'hommes, se détacher de Kavos, qui affrontait la garnison, et faire demi-tour pour l'aider.

Duncan redoubla d'efforts et poussa de toutes ses forces. Anvin et Arthfael se glissèrent à côté de lui, sachant qu'il fallait agrandir suffisamment l'ouverture pour que ses hommes puissent s'y introduire. Finalement, quand d'autres de ses hommes se joignirent à eux, ils plantèrent les pieds dans le sol enneigé et commencèrent à marcher. Duncan avança pas à pas jusqu'à ce que, finalement, avec un gémissement, les portes s'ouvrent à moitié.

On entendit un cri de victoire derrière Duncan, qui se retourna et vit Bramthos et Seavig mener la centaine d'hommes à cheval vers l'avant. Ils se ruèrent tous vers la porte ouverte. Duncan récupéra son épée, la leva haut et chargea. Il mena les hommes par les portes ouvertes et entra dans la capitale, renonçant à toute prudence.

Des lances et des flèches leur pleuvaient encore dessus et Duncan savait qu'il fallait qu'ils prennent tout de suite le contrôle des parapets, qui étaient aussi équipés de catapultes susceptibles de causer des dommages sans fin à ses hommes d'en dessous. Il leva les yeux vers les remparts en se demandant quelle serait la meilleure façon d'y monter quand, soudain, il entendit un autre cri. Il regarda vers l'avant et vit une grande force de soldats pandésiens se rassembler depuis l'intérieur de la cité et leur foncer dessus.

Duncan leur fit face avec assurance.

“HOMMES D'ESCALON ! QUI A VÉCU DANS NOTRE PRÉCIEUSE CAPITALE !?” cria-t-il.

Les hommes de Duncan crièrent tous et chargèrent derrière lui quand il remonta à cheval et les emmena affronter les soldats.

Il s'ensuivit un grand affrontement, soldat contre soldat, cheval contre cheval, et Duncan et sa centaine d'hommes attaquèrent la centaine de soldats pandésiens. Duncan sentait que les Pandésiens avaient été pris à l'improviste à l'aube, s'étaient attendus à devoir se battre quand ils avaient repéré Duncan et ses quelques hommes mais ne s'étaient pas attendus à ce qu'il y ait tant de renforts derrière Duncan. Il les voyait écarquiller les yeux à la vue de Bramthos, de Seavig et de tous leurs hommes qui déferlaient par les portes de la cité.

Duncan leva son épée, bloqua un coup d'épée, poignarda un soldat au ventre, se retourna, frappa un autre soldat à la tête avec son bouclier puis saisit la lance qui pendait de son harnais et la jeta vers un autre. A coups d'épée, il se fraya sans crainte un chemin à travers la foule, tua des hommes de tous côtés pendant que, tout autour de lui, Anvin, Arthfael, Bramthos, Seavig et leurs hommes en faisaient autant. C'est agréable d'être à nouveau dans la capitale, dans ces rues qu'il avait si bien connues auparavant, et c'était encore plus agréable

de l'en débarrasser des Pandésiens.

Bientôt, des dizaines de corps de Pandésiens s'amoncelèrent à leurs pieds, car aucun d'eux ne pouvait arrêter le déferlement de Duncan et de ses hommes, comme si une vague avait inondé la capitale à l'aube. Duncan et ses hommes avaient trop de choses en jeu, étaient venus de trop loin et ces hommes qui gardaient ces rues étaient loin de chez eux, démoralisés, sans cause forte, loin de leurs commandants et non préparés. Après tout, ils n'avaient jamais rencontré de vrais guerriers d'Escalon sur le champ de bataille. Le vent tournait. Les soldats pandésiens qui restaient firent demi-tour et s'enfuirent, abandonnant le combat. Duncan et ses hommes chevauchèrent plus vite, les traquèrent, les tuèrent avec des flèches et des lances jusqu'à ce qu'il n'en reste plus aucun de vivant.

Le chemin vers la capitale était maintenant dégagé mais des flèches et des lances pleuvaient encore sur Duncan et ses hommes. Duncan se retourna et se concentra à nouveau sur les parapets. Un autre de ses hommes tomba de son cheval, l'épaule transpercée d'une flèche. Il fallait qu'ils conquièrent les parapets, les hauteurs, pas seulement pour arrêter les flèches mais aussi pour aider Kavos; après tout, sur le champ de bataille au-delà des murs, Kavos était encore en infériorité numérique et aurait besoin que Duncan conquière les parapets, avec les catapultes, pour avoir une chance de survivre.

“LES HAUTEURS !” cria Duncan.

Les hommes de Duncan poussèrent des cris d'encouragement et le suivirent quand il leur fit signe et bifurqua. Une moitié des hommes le suivit et l'autre moitié suivit Bramthos et Seavig vers l'autre côté de la cour pour faire l'ascension de l'autre côté. Duncan se dirigea vers les marches en pierre qui longeaient les murs latéraux et menaient vers les parapets d'en haut. La dizaine de soldats qui les gardait leva et écarquilla les yeux en voyant venir l'assaut. Duncan se rua sur eux et lui et ses hommes jetèrent des lances, les tuant tous avant qu'ils puissent même lever leur bouclier. Il n'y avait plus de temps à perdre.

Ils atteignirent les marches. Duncan descendit de cheval et mena la charge vers le haut des marches en file indienne. Il leva les yeux et sursauta en voyant des soldats pandésiens descendre au pas de course pour l'accueillir, la lance levée haut, prêts à tirer; il savait qu'ils auraient l'avantage parce qu'ils couraient vers le bas et, ne voulant pas perdre de temps à se battre en combat rapproché sous une pluie de lances, il réfléchit rapidement.

“FLECHES !” ordonna Duncan aux hommes qui se trouvaient derrière lui.

Duncan se baissa rapidement et se plaqua au sol. Un moment plus tard, ses hommes obéirent à son ordre, s'avancèrent et tirèrent. Duncan sentit les flèches lui filer au-dessus de la tête, leva les yeux et

regarda avec satisfaction le groupe de soldats qui dévalaient l'étroit escalier en pierre trébucher et tomber du côté des marches, criant alors qu'ils chutaient et atterrissaient dans la cour en pierre loin au-dessous.

Duncan continua à monter les marches quatre à quatre. Alors que d'autres soldats chargeaient, il en tacla un et le fit passer par dessus le bord. Il se retourna et en frappa un autre avec son bouclier, l'envoyant en l'air lui aussi, puis arriva tout droit avec son épée et en poignarda un autre au menton.

Cependant, cela laissait Duncan en position de faiblesse sur l'escalier étroit. Un Pandésien lui sauta dessus par derrière et le traîna vers le bord. Duncan se cramponna pour sauver sa vie en s'accrochant à la pierre. Il n'arrivait pas à trouver de prise et allait tomber quand, soudain, l'homme qui était sur lui se ramollit, s'écroula sur son épaule et tomba par-dessus le bord, mort. Duncan vit une épée plantée dans son dos. Il se tourna et vit Arthfael l'aider à se relever.

Duncan continua à charger, reconnaissant d'avoir ses hommes derrière lui. Il monta niveau après niveau en évitant lances et flèches, en bloquant certaines avec son bouclier, jusqu'au moment où ils atteignirent finalement les parapets. Au sommet se trouvait un large plateau de pierre de peut-être dix mètres de large qui couvrait le dessus des portes et était plein de soldats pandésiens qui, épaule à épaule, étaient tous armés de flèches, de lances, de javelots, et tous occupés à envoyer une pluie d'armes sur les hommes de Kavos qui se trouvaient au-dessous. Quand Duncan arriva avec ses hommes, ils s'arrêtèrent d'attaquer Kavos et se tournèrent pour l'attaquer à lui. Au même moment, Seavig et l'autre contingent d'hommes finirent de monter les marches de l'autre côté de la cour et attaquèrent les soldats depuis l'autre côté. Pris en tenaille, les Pandésiens n'avaient nulle part où se replier.

Le combat était rapproché, d'homme à homme. De tous côtés, les soldats se battaient ardemment pour chaque centimètre. Les bruits métalliques remplissaient l'air et le combat était sanglant. Duncan leva son bouclier et son épée puis trancha un homme en deux d'un seul coup. Duncan esquivait et évitait des coups. Baissant l'épaule, il poussa par-dessus bord de nombreux hommes, qui firent une chute mortelle en hurlant et s'écrasèrent loin au-dessous. Duncan savait que, parfois, les mains étaient les meilleures armes.

Il poussa un cri de douleur en recevant un coup au ventre mais, heureusement, il se tortilla et le coup ne fit que l'effleurer. Quand le soldat s'approcha pour l'achever, Duncan, qui n'avait pas de place pour manœuvrer, lui donna un coup de tête qui lui fit lâcher son épée. Ensuite, il lui donna un coup de coude, tendit le bras, le saisit et le lança par-dessus bord.

Duncan se battait sans relâche. Chaque mètre qu'il gagnait l'était au prix de grands efforts. Le soleil s'élevait plus haut et la sueur lui piquait les yeux. Ses hommes grognaient et poussaient des cris de douleur de tous les côtés. A force de tuer, Duncan sentait s'affaiblir ses épaules.

Alors qu'il reprenait son souffle, recouvert du sang de ses ennemis, Duncan fit un dernier pas en avant, leva son épée et eut la surprise de voir Bramthos, Seavig et leurs hommes en face de lui. Il se tourna, examina tous les cadavres et se rendit compte avec étonnement qu'ils avaient réussi à vider les parapets.

Il y eut un cri de victoire quand tous leurs hommes se rencontrèrent au milieu.

Pourtant, Duncan savait que la situation était encore urgente.

“FLECHES !” cria-t-il.

Il regarda immédiatement les hommes de Kavos en bas et vit qu'une grande bataille se déroulait en dessous, dans la cour, où des milliers d'autres soldats pandésiens sortaient précipitamment des garnisons pour les affronter. Kavos se faisait lentement encercler de tous les côtés.

Les hommes de Duncan prirent les arcs des morts, visèrent au-dessus des murs et tirèrent sur les Pandésiens, imités par Duncan. Les Pandésiens ne s'étaient pas attendus à ce qu'on leur tire dessus depuis la capitale et ils tombèrent au sol par dizaines pendant que les hommes de Kavos échappaient à des coups mortels. Les Pandésiens commencèrent à tomber tout autour de Kavos et, bientôt, une grande panique s'ensuivit quand ils se rendirent compte que Duncan contrôlait les hauteurs. Pris en tenaille entre Duncan et Kavos, ils n'avaient plus de point de repli.

Duncan n'avait pas l'intention de leur donner le temps de se ressaisir.

“LANCES !” ordonna-t-il.

Duncan en saisit une lui-même et la jeta vers le bas, puis une autre et encore une autre, puisant dans l'immense réserve d'armes qui avait été abandonnée ici, en haut des parapets, pour repousser les envahisseurs d'Andros.

Alors que les Pandésiens commençaient à faiblir, Duncan savait qu'il fallait qu'il fasse quelque chose de définitif pour les achever.

“CATAPULTES !” hurla-t-il.

Ses hommes se précipitèrent vers les catapultes qui restaient au sommet de ces remparts puis tirèrent les grandes cordes et tournèrent les manivelles pour les mettre en position de tir. Ils y placèrent les boulets et attendirent l'ordre de tir de Duncan. Duncan fit le va-et-vient d'un bout à l'autre de la ligne des catapultes et ajusta les positions de façon à ce que les boulets manquent les hommes de Kavos

et trouvant la cible qu'il fallait.

“FEU !” cria-t-il.

Des dizaines de boulets fendirent l'air et, satisfait, Duncan les regarda chuter, frapper les garnisons de pierre, tuer des dizaines de Pandésiens à la fois alors que ces derniers sortaient comme des fourmis se battre contre les hommes de Kavos. Les sons résonnaient partout dans la cour, étourdisaient les Pandésiens et accroissaient leur panique. Alors que s'élevaient les nuages de poussière et de débris, ils se tournaient dans tous les sens sans savoir de quel côté se battre.

Kavos, comme le vétéran qu'il était, profita de leur hésitation. Il rassembla ses hommes, chargea en avant avec un nouvel élan et, pendant que les Pandésiens faiblissaient, il se fraya un chemin dans leurs rangs à coups d'épée.

Des corps tombaient de tous côtés. Le camp pandésien était en déroute et, bientôt, les Pandésiens se retournèrent et fuirent de tous côtés. Kavos les traqua jusqu'au dernier. Ce fut un massacre.

Quand le soleil fut entièrement levé, tous les Pandésiens étaient par terre, morts.

Le silence tomba. Duncan regarda autour de lui, sidéré, comprenant peu à peu qu'ils avaient gagné, se rendant progressivement compte qu'ils avaient réussi. Ils avaient pris la capitale.

Alors que ses hommes criaient tout autour de lui, lui serraient les épaules, poussaient des cris de joie et se serraient les uns contre les autres, Duncan s'essuya la sueur des yeux, respirant encore avec difficulté, et commença à se faire à l'idée qu'Andros était libérée.

La capitale était à eux.

CHAPITRE SEPT

Alec tendit le cou et leva les yeux, ébloui, quand ils passèrent par les immenses portes cintrées de Ur, bousculés par la foule de tous les côtés. Accompagné de Marco, il entra dans la cité. Ils avaient tous deux le visage encore sali par leur interminable traversée de la Plaine des Épines. Alec leva les yeux et regarda fixement l'immense arche de marbre qui avait l'air de faire une trentaine de mètres de haut. Il regarda les anciens murs de granite du temple qui s'élevaient de chaque côté de lui et, surpris, constata qu'il était en train de passer par une ouverture dans un temple qui servait aussi d'entrée à la cité. Alec vit beaucoup de fidèles agenouillés devant ses murs. Ils formaient un étrange assortiment avec toute l'agitation produite par le commerce local et cela le poussa à s'interroger. Autrefois, il avait prié les dieux d'Escalon mais, maintenant, il ne priait plus personne. Quel dieu vivant, se demandait-il, avait bien pu permettre que sa famille meure ? Maintenant, le seul dieu qu'il pourrait servir était le dieu de la vengeance et c'était un dieu qu'il était résolu à servir de tout son cœur.

Bouleversé par les stimuli qui l'entouraient, Alec vit tout de suite que cette cité ne ressemblait à aucun des endroits qu'il avait déjà visités, et certainement pas au minuscule village où il avait été élevé. Pour la première fois depuis la mort de sa famille, il se sentit brusquement ramené à la vie. Cet endroit était si surprenant, si vivant qu'il était difficile d'y entrer sans être distrait. Il sentit une motivation s'éveiller en lui en se rendant compte que, derrière ces portes, il y avait d'autres personnes comme lui, des amis de Marco de même opinion, déterminés à se venger contre Pandésia. Éberlué, il leva les yeux vers tout ce qu'il voyait, vers tous ces gens habillés différemment, aux manières et à la race différentes, qui se précipitaient de tous les côtés. C'était une cité vraiment cosmopolite.

“Baisse la tête”, lui siffla Marco alors qu'ils passaient par la porte orientale et se mêlaient à la foule.

Marco lui donna un coup de coude.

“Voilà.” Marco fit un signe de tête à un groupe de soldats pandésiens. “Ils regardent le visage des passants. Je suis sûr qu'ils recherchent le tien et le mien.”

Par réflexe, Alec serra son poignard plus fort. Marco tendit le bras et lui saisit fermement le poignet.

“Pas ici, mon ami”, avertit Marco. “Ce n'est pas un village de campagne mais une cité en guerre. Si tu tues deux Pandésiens à la porte, une armée suivra.”

Marco le regarda avec intensité.

“Préférerais-tu en tuer deux ?” insista-t-il. “Ou deux mille ?”

Alec comprit la sagesse de ce que disait son ami et relâcha son

étrainte sur son poignard. Il en appela à toute sa volonté pour apaiser son désir passionné de vengeance.

“Il y aura beaucoup d'occasions, mon ami”, dit Marco pendant qu'ils poursuivaient leur route dans la foule, tête baissée. “Mes amis sont ici et la résistance est forte.”

Ils se mêlèrent à la foule qui passait par la porte et Alec baissa les yeux pour que les Pandésiens ne les voient pas.

“Hé, toi !” aboya un Pandésien. Alec sentit son cœur battre la chamade et il garda la tête baissée.

Les Pandésiens se précipitèrent dans sa direction et il serra son poignard plus fort pour se préparer. Cependant, au lieu de l'arrêter, ils arrêtaient un garçon à côté de lui, lui saisirent brutalement l'épaule et lui regardèrent le visage. Alec prit une profonde inspiration, soulagé que ce ne soit pas lui, et passa rapidement par la porte sans avoir été détecté.

Ils entrèrent finalement dans la place publique et, quand Alec retira son capuchon et regarda à l'intérieur de la cité, ce qu'il vit lui inspira un respect mêlé d'admiration. Là, devant lui, s'étendait toute la magnificence architecturale et toute l'agitation de Ur. La cité avait l'air d'être vivante, de battre comme un cœur. Elle brillait au soleil et semblait en fait étinceler. D'abord, Alec ne put comprendre pourquoi, puis il se rendit compte que c'était à cause de l'eau. Il y avait de l'eau partout. La cité était pleine de canaux. L'eau bleue étincelait dans le soleil matinal et on aurait dit que la cité ne faisait qu'un avec la mer. Les canaux étaient remplis de toutes sortes de vaisseaux, de barques à rames, de canoës, de voiliers, même de brillants vaisseaux de guerre noirs qui arboraient les bannières jaunes et bleues de Pandésia. Les canaux étaient bordés de rues pavées de pierres anciennes usées par les milliers de gens vêtus de toutes sortes de vêtements qui marchaient dessus. Alec vit des chevaliers, des soldats, des civils, des commerçants, des paysans, des mendiants, des jongleurs, des marchands, des fermiers et beaucoup d'autres personnes, toutes mélangées les unes aux autres. Beaucoup d'entre elles portaient des couleurs que Marco n'avait jamais vues, car c'étaient visiblement des visiteurs qui venaient de l'autre côté de la mer, des visiteurs du monde entier qui venaient visiter Ur, le port international d'Escalon. En vérité, tous les navires qui remplissaient le canal arboraient des couleurs et des insignes brillants et exotiques comme si le monde entier était venu se rassembler un un lieu unique.

“Les falaises qui entourent Escalon sont très hautes et c'est grâce à elles que notre terre est imprenable”, expliqua Marco pendant qu'ils marchaient. “Ur a la seule plage, le seul port pour les grands vaisseaux qui veulent accoster. Escalon a d'autres ports mais aucun d'eux n'est aussi facile d'accès. Donc, quand ils veulent nous rendre visite, ils

viennent tous ici”, ajouta-t-il avec un signe de la main en regardant tous les gens et tous les navires.

“C'est à la fois une bonne chose et une mauvaise chose”, continua-t-il. “Cela nous apporte du commerce des quatre coins du royaume.”

“Et le côté négatif ?” demanda Alec alors qu'ils se frayaient un chemin dans la foule et que Marco s'arrêtait pour acheter une baguette de viande.

“Cela laisse Ur vulnérable aux attaques par la mer”, répondit-il. “C'est un point d'invasion naturel.”

Alec examinait la silhouette des bâtiments de la cité avec un respect mêlé d'admiration. Il observait tous les clochers, la gamme infinie des bâtiments élevés. Il n'avait jamais rien vu de semblable.

“Et les tours ?” demanda-t-il en levant le regard vers une série de hautes tours carrées couronnées de parapets qui s'élevaient au-dessus de la cité et faisaient face à la mer.

“On les a construites pour surveiller la mer”, répondit Marco. “Contre les invasions, même si elles n'ont guère servi à cause de la reddition du Roi faible.”

Alec s'interrogea.

“Et s'il ne s'était pas rendu?” demanda Alec. “Est-ce que Ur pourrait repousser une attaque venant de la mer ?”

Alec haussa les épaules.

“Je ne suis pas commandant”, dit-il, “mais je sais que nous avons des moyens de nous défendre. Nous pourrions certainement repousser les pirates et les malfaiteurs. Une flotte ... c'est une autre histoire. Cependant, depuis les mille ans qu'elle existe, Ur n'est jamais tombée et ça en dit long.”

Alors qu'ils continuaient à marcher, des cloches lointaines résonnèrent dans l'air, se mêlant au son des mouettes qui volaient au-dessus en décrivant des cercles et en criant. Alors qu'ils traversaient la foule, Alec se rendit compte qu'il avait le ventre qui gargouillait à force de sentir toutes sortes de nourritures. Il écarquilla les yeux quand ils passèrent devant des rangées de stands de marchands, tous pleins de marchandises. Il vit des objets et des mets délicats et exotiques qu'il n'avait jamais vus et fut émerveillé par la vie dans cette cité cosmopolite. Tout allait plus vite, ici, tout le monde était vraiment pressé, les gens s'affairaient à une telle vitesse qu'il avait peine à voir les choses avant qu'elles lui passent sous le nez. Cela lui faisait comprendre qu'il venait vraiment d'une petite ville.

Alec regarda fixement un marchand qui vendait les fruits rouges les plus gros qu'ils ait jamais vus. Il mit la main dans sa poche pour en acheter un quand, soudain, il sentit qu'on lui donnait un coup violent au côté de l'épaule.

Il se retourna et vit un grand homme plus âgé et plus grand que

lui. L'homme avait une barbe noire mal taillée et regardait Alec d'un air renfrogné. Il avait un visage étranger qu'Alec ne reconnaissait pas et il jurait dans une langue qu'Alec ne comprenait pas. Ensuite, l'homme bouscula Alec et, à sa grande surprise, l'envoya voler en arrière dans un stand et s'écrouler dans la rue.

“Inutile d'en arriver là”, dit Marco en s'avancant et en tendant une main pour arrêter l'homme.

Cependant, Alec, habituellement passif, sentit une nouvelle rage l'envahir. C'était un sentiment inhabituel, une rage qui couvait en lui depuis la mort de sa famille, une rage qui avait besoin d'exutoire. Il ne pouvait plus se contrôler. Il se releva d'un bond, fit brusquement un bond en avant et, avec une force qu'il ne se connaissait pas, frappa l'homme au visage, ce qui le renversa et l'envoya s'écrouler sur un autre stand.

Alec resta là, étonné d'avoir renversé cet homme, qui était bien plus grand que lui, pendant que Marco se tenait à côté de lui en écarquillant les yeux lui aussi.

Il y eut de l'agitation dans le marché quand les amis lourdauds de l'homme commencèrent à le rejoindre pendant qu'un groupe de soldats pandésiens arrivait à toute vitesse de l'autre côté de la place publique. Marco avait l'air de paniquer et Alec savait qu'ils étaient en position précaire.

“Par ici !” recommanda Marco avec insistance en saisissant Alec et en le tirant brutalement.

Alors que le lourdaud se remettait sur ses pieds et que les Pandésiens se rapprochaient, Alec et Marco s'enfuirent dans les rues. Alec suivit son ami qui, connaissant fort bien la cité, s'y orientait en prenant des raccourcis, passait entre les stands et tournait brusquement dans des ruelles. Alec avait peine à le suivre avec tous ces zigzags abrupts. Pourtant, quand il se retourna et regarda par-dessus son épaule, il vit le grand groupe se rapprocher et sut qu'ils allaient devoir mener une bagarre perdue d'avance.

“Ici !” hurla Marco.

Alec regarda Marco bondir du bord du canal et, sans réfléchir, il le suivit en s'attendant à se retrouver à l'eau.

Pourtant, il eut la surprise de ne pas entendre de plouf mais de se retrouver à atterrir sur un petit rebord en pierre situé au fond et qu'il n'avait pas repéré d'en haut. En respirant avec difficulté, Marco frappa quatre fois sur une porte en bois d'apparence impersonnelle construite dans la pierre en dessous de la rue. Une seconde plus tard, la porte s'ouvrit, Alec et Marco furent tirés dans l'obscurité et la porte claqua derrière eux. Avant qu'elle le fasse, Alec vit des hommes courir vers le bord du canal et poser des questions, incapables de voir la porte se refermer au-dessous.

Alec se retrouva sous terre, dans un sombre canal souterrain, et il courut, abasourdi, ébloussé par l'eau qui lui montait jusqu'aux chevilles. Ils serpentèrent et, bientôt, la lumière du soleil réapparut.

Alec vit qu'ils étaient dans une grande salle en pierre sous les rues de la cité. La lumière du soleil rentrait par des grilles situées loin au-dessus de sa tête. Il jeta un coup d'œil autour de lui et eut la surprise de se voir entouré par plusieurs garçons de leur âge qui avaient tous le visage couvert de crasse et lui souriaient avec gentillesse. Alec et Marco s'arrêtèrent tous les deux en respirant avec difficulté et Marco sourit en saluant ses amis.

“Marco”, dirent-ils en le serrant contre eux.

“Jun, Saro, Bagi”, répondit Marco.

Ils s'avancèrent tous et il les serra tous contre lui en souriant. Pour lui, ces hommes étaient visiblement comme des frères. Ils avaient tous à peu près leur âge, étaient de la taille de Marco, avaient les épaules larges et le visage et l'apparence de garçons qui avaient réussi à survivre dans la rue toute leur vie. C'étaient des garçons qui, visiblement, avaient dû se débrouiller tous seuls.

Marco tira Alec en avant.

“Voici Alec”, annonça-t-il. “Il est des nôtres, maintenant.”

Des nôtres. Alec entendit ces mots avec plaisir. C'était agréable d'avoir ses racines quelque part.

Les garçons lui serrèrent tous l'avant-bras et l'un d'eux, le plus grand de tous, Bagi, secoua la tête et sourit.

“Donc, c'est toi qui as commencé tout ce désordre ?” demanda-t-il avec un sourire.

Alec lui rendit son sourire d'un air penaud.

“Le mec m'a poussé”, dit Alec.

Les autres rirent tous.

“C'est une assez bonne raison pour mettre notre vie en danger aujourd'hui”, répondit Saro avec sincérité.

“Tu es dans une cité, maintenant, le campagnard”, dit Jun avec sévérité et sans sourire, à la différence des autres. “Tu aurais pu tous nous faire tuer. C'était idiot. Ici, les gens n'en ont rien à faire : ils vont te pousser et bien pire encore. Garde la tête baissée et regarde où tu vas. Si quelqu'un te rentre dedans, change de direction ou tu pourrais te retrouver avec un poignard dans le dos. Tu as eu de la chance cette fois-ci. On est à Ur, ici. Tu ne sais jamais qui traverse la rue et, ici, les gens ici s'attaquent à toi pour n'importe quelle raison, et certains sans raison.”

Ses nouveaux amis se détournèrent soudain et s'enfoncèrent dans les tunnels caverneux. Comme Marco les rejoignait, Alec se dépêcha de les rattraper. Ils avaient tous l'air de connaître cet endroit par cœur, même dans la pénombre, et serpentaient avec aisance d'une

salle souterraine à une autre pendant que l'eau gouttait et résonnait tout autour d'eux. Ils avaient tous visiblement grandi ici. Quand Alec, qui avait grandi à Soli, voyait cet endroit qui était si terre-à-terre, ces garçons qui étaient si adaptés à la jungle urbaine, cela lui donnait la sensation d'être inapproprié. Ils avaient tout visiblement subi des épreuves et des adversités qu'Alec ne pourrait jamais imaginer. Ils étaient durs à cuire, avaient visiblement pris part à plus que quelques altercations et, au-dessus tout, ils avaient l'air d'être des battants.

Après avoir tourné dans une série de ruelles, les garçons escaladèrent une échelle en métal abrupte et, bientôt, Alec se retrouva au-dessus du niveau du sol, dans les rues, dans une partie différente de Ur, et il émergea dans une autre foule débordante d'activité. Alec se retourna et regarda autour de lui. Il vit une grande place publique avec une fontaine en cuivre au milieu. Il ne la reconnut pas. Il aurait eu bien du mal à reconnaître tous les quartiers de cette cité tentaculaire.

Les garçons s'arrêtèrent devant un bâtiment en pierre bas, ramassé et d'apparence impersonnelle, semblable à tous les autres avec son toit bas en pente aux tuiles rouges. Bagi frappa deux fois et, un moment plus tard, la porte rouillée d'apparence impersonnelle s'ouvrit. Ils entrèrent tous rapidement en file indienne puis la porte se referma derrière eux avec un claquement.

Alec se retrouva dans une salle sombre, seulement éclairée par la lumière du soleil qui rentrait par des fenêtres situées loin au-dessus de sa tête. Il se tourna quand il reconnut le son du marteau sur l'enclume et examina la salle avec intérêt. Il entendit le sifflement d'une forge, vit des nuages de vapeur familiers et se sentit immédiatement chez lui. Il n'avait nullement besoin de regarder autour de lui pour savoir qu'il était dans une forge remplie de forgerons qui travaillaient à la fabrication d'armes. L'excitation lui réchauffa le cœur.

Un homme grand et mince avec une barbe courte, qui avait peut-être dans les quarante ans et dont le visage était noir de suie, s'essuya les mains sur son tablier et approcha. Il fit un signe respectueux de la tête aux amis de Marco et ils en firent autant avec lui.

“Fervil,” dit Marco.

Fervil se tourna, vit Marco et son visage s'éclaira. Il s'avança et le prit dans ses bras.

“Je croyais que tu étais parti aux Flammes”, dit-il.

Marco lui rendit son sourire.

“Plus maintenant”, répondit-il.

“Vous êtes prêts à travailler, les garçons ?” ajouta-il. Il jeta alors un coup d'œil à Alec. “Et qui avons-nous ici ?”

“Mon ami”, répondit Marco. “Alec, un bon forgeron qui a très envie de rejoindre notre cause.”

“Ah bon ?” demanda Fervil d'un ton sceptique.

Il examina Alec avec un regard dur et le toisa comme s'il n'avait aucun intérêt.

“A première vue”, répondit-il, “j'ai des doutes. Il m'a l'air bien jeune. Cependant, on peut le charger de récolter notre ferraille. Prends ça”, dit-il en tendant le bras et en donnant à Alec un seau plein de ferraille. “Si j'ai besoin que tu m'en apportes d'autre, je te le dirai.”

Alec rougit, indigné. Il ne savait pas pourquoi cet homme l'avait pris en grippe à ce point; peut-être se sentait-il menacé. Il sentit que le silence se faisait dans la forge et que les autres garçons regardaient. De plus d'une façon, cet homme lui rappelait son père et cela ne faisait qu'accroître la colère d'Alec.

Il continua à fulminer intérieurement. Depuis la mort de sa famille, il ne voulait plus tolérer ce qu'il aurait toléré auparavant.

Alors que les autres se détournèrent pour s'éloigner, Alec laissa tomber le seau de métal, qui produisit un fort bruit métallique en heurtant le sol en pierre. Les autres se retournèrent tous, sidérés, et le silence se fit dans la forge. Les autres garçons s'arrêtèrent pour assister à la confrontation.

“Dégage de mon atelier !” dit Fervil d'une voix rageuse.

Au lieu de tenir compte de lui, Alec passa à côté de lui, se dirigea vers la table la plus proche, saisit une longue épée, la tint droit devant lui et l'examina.

“C'est ton travail ?” demanda Alec.

“Et qui es-tu pour me poser des questions ?” demanda Fervil d'un ton autoritaire.

“C'est ton travail ?” insista Marco en soutenant son ami.

“Oui”, répondit Fervil, sur la défensive.

Alec hocha la tête.

“Ça ne vaut rien”, conclut-il.

On entendit un hoquet de surprise dans la salle.

Fervil se dressa de toute sa hauteur et, livide, regarda Alec d'un air renfrogné.

“Vous pouvez partir maintenant, les garçons”, dit-il d'une voix rageuse. “Vous tous. J'ai assez de forgerons ici.”

Alec ne céda pas.

“Et aucune de ces épées n'a la moindre valeur”, répliqua-t-il.

Fervil rougit et s'avança d'un air menaçant. Marco mit une main entre eux.

“On part”, dit Marco.

Alec baissa soudain la pointe de l'épée contre le sol, leva le pied en l'air et, d'un coup de pied bien net, la brisa en deux.

Des éclats volèrent partout, ce qui stupéfia Fervil et les garçons.

“Est-ce qu'une bonne épée devrait faire ça ?” demanda Alec avec

un sourire narquois.

Fervil cria et fonça sur Alec mais, alors qu'il s'approchait, Alec tendit le bout déchiqueté de la lame brisée et Fervil s'arrêta sur place.

En voyant la confrontation, les autres garçons tirèrent l'épée et se précipitèrent en avant pour défendre Fervil pendant que Marco et ses amis tiraient aussi l'épée pour défendre Alec. Tous les garçons restèrent là, se faisant face dans une confrontation tendue.

“Qu'est-ce que tu fais ?” demanda Marco à Alec. “Nous avons tous la même cause. C'est de la folie.”

“Et c'est pour cela que je ne peux pas les laisser se battre avec n'importe quoi”, répondit Alec.

Alec jeta l'épée brisée, tendit le bras et retira lentement une longue épée de sa ceinture.

“Voici mon travail”, dit Alec d'une voix forte. “J'ai réalisé moi-même cette épée dans la forge de mon père. Vous ne trouverez jamais de meilleure épée.”

Alec tourna soudain l'épée, saisit la lame et tendit le pommeau à Fervil.

Dans le silence tendu, Fervil regarda vers le bas. Il ne s'était visiblement pas attendu à ça. Il saisit le pommeau, ce qui laissa Alec sans défense et, un moment, on aurait dit qu'il envisageait de transpercer Alec avec cette épée.

Pourtant, Alec resta fièrement sur place sans avoir peur.

Lentement, les traits de Fervil s'adoucirent. Il comprenait visiblement qu'Alec s'était lui-même mis dans une situation où il était sans défense et il le regarda avec plus de respect. Il regarda vers le bas et examina l'épée. Il la souleva dans sa main et la tint à la lumière. Finalement, au bout d'un long moment, il regarda Alec à nouveau, impressionné.

“C'est ton travail ?” demanda-t-il avec incrédulité.

Alec fit oui de la tête.

“Et je peux en forger beaucoup d'autres”, répondit-il.

Il s'avança et regarda Fervil avec intensité.

“Je veux tuer des Pandésiens”, ajouta-t-il. “Et je veux le faire avec de vraies armes.”

Un silence pesant et prolongé se fit dans la salle. Finalement, Fervil secoua lentement la tête et sourit.

Il baissa l'épée et tendit un bras. Alec le serra. Lentement, tous les garçons baissèrent les armes.

“J'imagine”, dit Fervil en souriant de plus en plus, “qu'on va pouvoir te trouver une place.”

CHAPITRE HUIT

Aidan voyageait seul sur la route de la forêt. Il n'était jamais parti aussi loin et il se sentait complètement seul au monde. Si ce n'était pour son Chien des Bois à côté de lui, il se serait senti abandonné, désespéré, mais Blanc lui donnait de la force quand Aidan passait la main dans sa courte fourrure blanche, malgré ses blessures graves. Ils boitaient tous les deux, tous les deux blessés par leur rencontre avec ce sauvage de charretier. A mesure que le ciel s'assombrissait, chacun de leurs pas leur faisait mal. A chaque boitement, Aidan se jurait que, s'il revoyait jamais cet homme, il le tuerait de ses propres mains.

Blanc gémit à côté de lui. Aidan tendit le bras et lui caressa la tête. Le chien était presque aussi grand que lui et c'était plus une bête sauvage qu'un chien. Aidan lui était reconnaissant non seulement pour sa compagnie mais aussi pour le fait qu'il lui avait sauvé la vie. Il avait sauvé Blanc parce que quelque chose en lui refusait de le laisser mourir et, en récompense, il avait survécu. Il le referait s'il le fallait, même s'il savait que cela reviendrait à être abandonné ici, au milieu de nulle part, certain de mourir de faim. Ça en valait quand même la peine.

Blanc gémit à nouveau et Aidan lui avoua qu'il avait faim lui aussi. "Je sais, Blanc", dit Aidan. "Moi aussi, j'ai faim."

Aidan regarda les blessures de Blanc, d'où suintait encore du sang, et secoua la tête. Il se sentait mal à l'aise et démuni.

"Je ferais n'importe quoi pour t'aider", dit Aidan. "Si seulement je savais comment !"

Aidan se pencha et l'embrassa sur la tête. Blanc avait la fourrure douce. Il posa la tête contre celle d'Aidan. C'était l'étreinte de deux personnes qui allaient ensemble vers la mort. Les sons produits par les créatures sauvages formaient une symphonie dans la forêt qui s'assombrissait et Aidan sentait brûler ses petites jambes, sentait qu'ils ne pourraient pas continuer bien plus longtemps, qu'ils allaient mourir ici. Ils étaient encore à plusieurs jours de n'importe où et, comme la nuit tombait, ils étaient vulnérables. Aussi puissant qu'il soit, Blanc n'avait plus la force de se repousser qui que ce soit, et Aidan, sans arme, blessé, ne valait pas mieux. Cela faisait des heures qu'aucun chariot n'était passé et Aidan soupçonnait qu'il n'en passerait aucun avant plusieurs jours.

Aidan pensa à son père, qui était à quelque endroit inconnu, et il sentit qu'il l'avait laissé tomber. S'il fallait qu'il meure, Aidan aurait au moins voulu mourir quelque part aux côtés de son père, en train de se battre pour une grande cause, ou chez lui, dans le confort de Volis. Pas ici, tout seul au milieu de nulle part. Chaque pas qu'il faisait semblait le rapprocher de la mort.

Aidan réfléchit à la courte vie qu'il avait vécue jusque-là, repensa à tous les gens qu'il avait connus et aimés, son père, ses frères et surtout Kyra, sa sœur. Il s'interrogea sur elle, se demanda où elle était à l'instant même, si elle avait traversé Escalon, si elle avait survécu au voyage à Ur. Il se demanda si elle pensait parfois à lui, si elle serait fière de lui maintenant qu'il essayait de l'imiter, de traverser Escalon lui aussi, à sa façon, pour aider leur père et la cause. Il se demanda s'il serait jamais devenu un grand guerrier et ressentit une profonde tristesse en se disant qu'il ne la reverrait jamais.

Aidan sentait qu'il s'affaiblissait à chaque pas qu'il faisait et, à présent, il ne pouvait pas faire grand chose d'autre que céder à ses blessures et à son épuisement. Il avançait de plus en plus lentement. Il jeta un coup d'œil à Blanc et le vit traîner les pattes, lui aussi. Bientôt, il faudrait qu'ils s'allongent et se reposent ici même, sur cette route, quoi qu'il arrive. C'était une pensée horrible.

Aidan crut entendre un bruit, faible au premier abord. Il s'arrêta et écouta attentivement. Blanc s'arrêta, lui aussi, et le regarda d'un air interrogateur. Aidan espéra, pria. S'était-il fait des idées ?

Soudain, le bruit se fit à nouveau entendre. Il en était sûr, cette fois-ci. Un grincement de roues. De bois. De fer. C'était un chariot.

Aidan se retourna. Son cœur s'emballa. Il plissa les yeux dans la lumière déclinante. D'abord, il ne vit rien puis, lentement, sûrement, il vit apparaître quelque chose. Un chariot. Plusieurs chariots.

Le cœur d'Aidan battait la chamade dans sa gorge. Tout juste capable de retenir son excitation, il sentait le grondement, entendait les chevaux et regardait la caravane se diriger vers lui. Cependant, à ce moment-là, son excitation se calma et il se demanda si ces gens pouvaient être hostiles. Après tout, qui d'autre pouvait bien voyager sur cette longue portion de route désolée, si loin de toute destination ? Il ne pouvait pas se battre, et Blanc, qui grognait sans conviction, n'avait plus vraiment la force de se battre, lui non plus. Ils étaient à la merci de tous ceux qui approchaient. C'était une pensée effrayante.

Le son devenait assourdissant à mesure que les chariots s'approchaient. Aidan se tenait avec assurance au centre de la route, comprenant qu'il ne pouvait pas se cacher. Il fallait qu'il prenne ce risque. Alors que les chariots s'approchaient, Aidan crut entendre de la musique et cela le rendit encore plus curieux. Les chariots gagnaient de la vitesse et, pendant un moment, Aidan se demanda s'ils allaient l'écraser.

Puis, soudain, comme il bloquait la route, toute la caravane ralentit et s'arrêta devant lui. Ses occupants le regardèrent fixement. La poussière se déposa tout autour d'eux. C'était un grand groupe de peut-être cinquante personnes et Aidan cligna des yeux, surpris de constater que ce n'étaient pas des soldats. Il poussa un soupir de

soulagement en se rendant compte qu'ils n'avaient pas non plus l'air hostile. Il remarqua que les chariots étaient remplis par toutes sortes de gens, d'hommes et de femmes de tous les âges. L'un d'eux avait l'air d'être rempli de musiciens qui tenaient divers instruments de musique; un autre était rempli d'hommes qui avaient l'air d'être des jongleurs ou des comédiens, car ils avaient le visage maquillé de couleurs brillantes et portaient des bas et des tuniques aux couleurs vives. Un autre chariot avait l'air d'être rempli d'acteurs, d'hommes qui tenaient des parchemins et étaient visiblement en train de répéter des rôles, vêtus de costumes de théâtre. Un autre chariot était rempli de femmes tout juste vêtues, le visage maquillé à l'excès.

Aidan rougit et détourna le regard, sachant qu'il était trop jeune pour rester bouche bée devant de telles choses.

“Hé, mon garçon !” appela une voix. C'était un homme qui avait une très longue barbe rousse flamboyante qui lui tombait jusqu'à la taille. Il avait l'air bizarre et souriait gentiment.

“C'est par là que tu vas ?” demanda-t-il pour rire.

Tout le monde se mit à rire dans tous les chariots et Aidan rougit.

“Qui êtes-vous ?” demanda Aidan, abasourdi.

“Je pense qu'il serait plus approprié de te demander qui tu es, toi”, répliqua-t-il. Ils regardèrent craintivement Blanc, qui grognait. “Et que fais-tu donc avec un Chien des Bois ? Ne sais-tu pas qu'ils peuvent te tuer ?” demandèrent-ils d'une voix apeurée.

“Pas celui-ci”, répondit Aidan. “Êtes-vous tous ... des saltimbanques ?” demanda-t-il, encore curieux, se demandant ce qu'ils faisaient tous ici.

“C'est une façon bien gentille de le dire !” cria quelqu'un depuis un chariot en provoquant le rire bruyant de l'assistance.

“Nous sommes acteurs, joueurs, jongleurs, joueurs d'argent, musiciens et clowns !” hurla un autre homme.

“Et aussi des menteurs, des canailles et des prostituées !” cria une femme, et ils rirent tous à nouveau.

Quelqu'un gratta une harpe pendant que le rire se faisait plus fort et Aidan rougit. Il se souvint soudain avoir déjà rencontré de telles personnes, quand il était plus jeune et qu'il vivait à Andros. Il se souvint avoir regardé tous les saltimbanques affluer dans la capitale et distraire le Roi; il se souvenait de leurs visages aux couleurs vives, des couteaux avec lesquels ils jonglaient, d'un homme qui mangeait de la fourrure, d'une femme qui chantait des chansons et d'un barde qui récitait des poèmes qu'il connaissait par cœur et qui avaient l'air de durer des heures. Il se souvenait s'être demandé avec perplexité comment on pouvait choisir de vivre comme ça au lieu de devenir guerrier.

Ses yeux s'éclairèrent quand il comprit soudain où ils allaient.

“Andros !” cria Aidan. “Vous allez à Andros !”

Un homme bondit d'un des chariots et se dirigea vers lui. C'était un grand homme qui avait peut-être la quarantaine. Il avait un gros ventre, une barbe brune non entretenue, une chevelure tout aussi hirsute que sa barbe et un sourire chaleureux et amical. Il se dirigea vers Aidan et lui passa un bras protecteur autour de l'épaule.

“Tu es trop jeune pour être tout seul ici”, dit l'homme. “Je dirais que tu es perdu mais, d'après tes blessures et celles de ton chien, je pense qu'il y a autre chose. On dirait que t'as eu des ennuis qui te dépassent et, à mon avis”, conclut-il en observant Blanc avec méfiance, “ça avait un rapport avec le fait que tu as aidé cette bête.”

Aidan resta muet, ne sachant combien en dire. Pendant ce temps, Blanc se rapprocha et lécha la main à l'homme, à la grande surprise d'Aidan.

“Je m'appelle Motley”, ajouta l'homme en tendant une main.

Aidan le regarda avec méfiance. Il ne lui serra pas la main mais lui répondit d'un hochement de tête.

“Je m'appelle Aidan”, répondit-il.

“Vous deux, vous pouvez rester ici et mourir de faim”, poursuivit Motley, “mais ce n'est pas une façon très drôle de mourir. Moi, personnellement, je voudrais au moins manger un bon repas d'abord et mourir autrement ensuite.”

Le groupe éclata de rire pendant que Motley continuait de tendre la main et de regarder Aidan avec gentillesse et compassion.

“J'imagine que, blessés comme vous l'êtes, vous avez tous deux besoin d'aide”, ajouta-t-il.

Aidan resta là fièrement. Conformément à ce que son père lui avait appris, il ne voulait pas faire preuve de faiblesse.

“On se débrouillait très bien comme ça”, dit Aidan.

Motley donna un nouvel éclat de rire au groupe.

“Bien sûr”, répondit-il.

Aidan regardait la main de l'homme d'un air soupçonneux.

“Je vais à Andros,” dit Aidan.

Motley sourit.

“Nous aussi”, répondit-il. “Et comme on a de la chance, la cité est assez grande pour contenir plus de gens que nous deux.”

Aidan hésita.

“Tu nous ferais une faveur”, ajouta Motley. “Il nous faut plus de poids.”

“Et une bouche de plus à nourrir !” cria un imbécile dans un autre groupe, provoquant un rire général.

Aidan le regarda avec méfiance. Il était trop fier pour accepter mais avait trouvé un moyen de sauver la face.

“Eh bien” dit Aidan. “Si je vous fais une faveur ...”

Aidan prit la main à Motley, qui le tira dans son chariot. Il était plus fort que Aidan ne s'y attendait, car, d'après sa façon de s'habiller, il avait l'air d'être le fou du roi; sa main, chaude et musclée, faisait deux fois la taille de celle d'Aidan.

Ensuite, Motley tendit le bras, souleva Blanc et le plaça doucement à l'arrière du chariot à côté d'Aidan. Blanc se blottit dans le foin à côté d'Aidan, la tête sur ses genoux, les yeux à moitié fermés par l'épuisement et la douleur. Aidan ne comprenait que trop bien ce qu'il ressentait.

Motley bondit à bord, le conducteur donna un coup de fouet et la caravane démarra. Tout le monde poussa des cris de joie et on joua à nouveau de la musique. C'était une chanson joyeuse, les hommes et les femmes jouaient de la harpe, de la flûte et des cymbales et, à la grande surprise d'Aidan, plusieurs personnes dansaient dans les chariots en mouvement.

Aidan n'avait jamais vu de groupe de gens aussi heureux de toute sa vie. Il avait passé toute sa vie dans l'obscurité et dans le silence d'un fort rempli de guerriers et il ne savait pas trop comment réagir à tout ça. Comment pouvait-on être aussi heureux ? Son père lui avait toujours enseigné que la vie était une chose sérieuse. Toute cette agitation n'était-elle pas triviale ?

Alors qu'ils poursuivaient leur chemin sur la route cahoteuse, Blanc gémissait de douleur pendant qu'Aidan lui caressait la tête. Motley se rapprocha et, à la grande surprise d'Aidan, s'agenouilla à côté du chien et appliqua à ses blessures une compresse couverte d'une pommade verte. Lentement, Blanc se calma et Aidan se sentit reconnaissant pour l'aide de Motley.

“Qui es-tu ?” demanda Aidan.

“Eh bien, j'ai porté beaucoup de noms”, répondit Motley. “Le meilleur était ‘acteur’. Ensuite, il y a eu ‘canaille’, ‘idiot,’ ‘bouffon’ ... entre autres. Appelle-moi comme tu voudras.”

“Tu n'es pas guerrier, alors”, comprit Aidan, déçu.

Motley se pencha en arrière, éclata de rire et les larmes lui coulèrent sur les joues. Aidan ne pouvait comprendre ce qu'il y avait de si drôle.

“Guerrier”, répéta Motley en secouant la tête d'étonnement. “Ça, c'est un nom qu'on ne m'a jamais donné. Je ne l'ai jamais souhaité, d'ailleurs.”

Aidan plissa le front car il ne comprenait pas.

“Je viens d'une lignée de guerriers”, dit fièrement Aidan en restant assis et en bombant le torse malgré sa douleur. “Mon père est un grand guerrier.”

“Désolé pour toi, dans ce cas”, dit Motley, qui riait encore.

Aidan était perplexe.

“Désolé ? Pourquoi ?”

“C'est une malédiction”, répondit Motley.

“Une malédiction ?” répéta Aidan. “Dans la vie, il n'y a rien de plus grand que d'être guerrier. C'est tout ce dont j'ai jamais rêvé.”

“Ah bon ?” demanda Motley, amusé. “Dans ce cas, je me sens doublement désolé pour toi. Je pense que faire la fête, rire et coucher avec de belles femmes est une des choses les plus belles qui soient. En tout cas, c'est bien mieux que parader partout dans le pays en espérant planter une épée dans le ventre d'un autre homme.”

Aidan rougit, frustré; il n'avait jamais entendu d'homme parler de la guerre comme ça et il s'en sentait offensé. Il n'avait jamais rencontré personne qui ressemble à cet homme, même de loin.

“Où est l'honneur dans ta vie ?” demanda Aidan, perplexe.

“L'honneur ?” demanda Motley d'un air authentiquement surpris. “C'est un mot que je n'ai pas entendu depuis des années, et c'est un mot trop vaste pour un garçon aussi jeune.” Motley soupira. “Je ne pense pas que l'honneur existe, ou du moins, je ne l'ai jamais vu. Il fut un temps, je croyais que j'étais honorable mais ça ne m'a mené nulle part. De plus, j'ai vu trop d'hommes honorables devenir la proie de femmes sournoises”, conclut-il, et d'autres personnes de leur chariot se mirent à rire.

Aidan regarda autour de lui, vit tous ces gens qui passaient la journée à danser, chanter et boire, et il se demanda s'il fallait qu'il voyage avec cette bande de joyeux drilles. C'étaient des gens sympathiques mais qui ne s'efforçaient pas de mener la vie d'un guerrier, qui n'étaient pas dévoués au culte de la valeur. Il savait qu'il devrait leur être reconnaissant de lui permettre de voyager avec eux, et il l'était, mais il ne savait que penser de cette compagnie. Ils n'étaient certainement pas le type de gens avec lesquels s'associerait son père.

“Je vais voyager avec vous”, conclut finalement Aidan. “Nous serons compagnons de voyage. Cependant, je ne peux pas me considérer comme ton frère d'armes.”

Motley écarquilla les yeux, choqué, et resta muet pendant une dizaine de secondes, comme s'il ne savait pas comment réagir.

Puis, finalement, il éclata de rire et son rire dura bien trop longtemps et tous ceux qui l'entouraient rirent avec lui. Aidan ne comprenait pas cet homme et ne pensait pas qu'il y parviendrait un jour.

“Je crois que je vais apprécier ta compagnie, mon garçon”, dit finalement Motley en essuyant une larme. “Oui, je pense que je vais beaucoup l'apprécier.”

CHAPITRE NEUF

Entouré de ses hommes, Duncan marchait dans Andros, la capitale. Derrière lui résonnaient les pas de ses milliers de soldats victorieux et triomphants, qui paradaient dans cette cité libérée en faisant retentir leur armure. Partout où ils allaient, ils recevaient les acclamations triomphantes des citoyens, hommes et femmes, vieux et jeunes qui, tous vêtus des vêtements chics de la capitale, se précipitaient tous dans les rues pavées et leur jetaient tous des fleurs et des mets délicats. Tout le monde agitait fièrement les bannières d'Escalon. Duncan se sentait triomphant en voyant flotter à nouveau les couleurs de sa patrie, en voyant tous ces gens, encore opprimés la veille, se retrouver si réjouis, si libres. C'était une image qu'il n'oublierait jamais, une image grâce à laquelle il savait qu'il avait bien fait de se battre.

Alors que le soleil de début de matinée se levait sur la capitale, Duncan eut l'impression d'entrer dans un rêve. Il avait été sûr qu'il ne remettrait plus jamais les pieds ici, pas de son vivant et certainement pas dans ces conditions. Andros était la capitale, le bien le plus précieux d'Escalon, le siège des rois depuis des milliers d'années et, maintenant, il la contrôlait. Les garnisons pandésiennes étaient tombées. Ses hommes contrôlaient les portes; ils contrôlaient les routes; ils contrôlaient les rues. C'était plus qu'il n'aurait jamais pu espérer.

Il y avait seulement quelques jours, se dit-il avec émerveillement, il était encore à Volis et la totalité d'Escalon était encore dominée par la main de fer de Pandésia. Maintenant, tout le nord-ouest d'Escalon était libre et sa capitale elle-même, son cœur et son âme, s'était affranchie de la domination pandésienne. Bien sûr, Duncan était conscient qu'ils n'avaient obtenu cette victoire que par la vitesse et la surprise. C'était une victoire brillante mais qui risquait aussi d'être transitoire. Quand l'Empire Pandésien serait mis au courant, ses armées viendraient l'attaquer, et pas avec quelques garnisons mais avec tout le pouvoir du monde entier. Le monde serait envahi par la ruée des éléphants, le ciel noirci de flèches, la mer couverte de navires. Cependant, ce n'était pas une raison pour renoncer à faire ce qui était juste, pour renoncer à faire ce qu'un guerrier devait faire. Pour l'instant, au moins, ils s'étaient bien défendus; pour l'instant, au moins, ils étaient libres.

Duncan entendit un fracas. Il se retourna et vit s'effondrer une immense statue de marbre de Sa Majesté Ra, suprême gouverneur de Pandésia, détrônée par des dizaines de citoyens. Elle se brisa en mille morceaux en tombant par terre. Les hommes poussèrent des cris de joie et piétinèrent les débris. D'autres citoyens se précipitèrent en

avant et tirèrent violemment sur les immenses bannières bleues et jaunes de Pandésia et les arrachèrent des murs, des bâtiments et des clochers.

Duncan ne put s'empêcher de sourire en voyant l'adoration, la fierté que ressentaient ces gens qui regagnaient leur liberté. C'était un sentiment qu'il ne comprenait que trop bien. Il jeta un coup d'œil à Kavos, Bramthos, Anvin, Arthfael, Seavig et à tous leurs hommes, et il vit qu'ils étaient eux aussi radieux, triomphants, et qu'ils se délectaient de ce jour que les historiens inscriraient dans les livres d'histoire. C'était un souvenir qu'ils garderaient tous pendant le reste de leur vie.

Ils traversèrent tous la capitale, passèrent sur les places publiques et dans les cours, tournèrent dans les rues que Duncan connaissait si bien grâce à toutes les années qu'il avait passées ici. Après un tournant, Duncan leva les yeux et son cœur battit plus vite quand il vit le Capitole d'Andros. Son dôme doré brillait dans le soleil, ses immenses portes cintrées et dorées étaient aussi imposantes que toujours et, comme dans ses souvenirs, d'anciennes écritures des philosophes d'Escalon brillaient, gravées sur sa façade en marbre blanc. C'était un des rares bâtiments que Pandésia n'avait pas touchés et Duncan se sentit fier en le voyant.

Pourtant, il se sentait aussi un nœud à l'estomac; il savait qu'à l'intérieur il serait attendu par les nobles, les politiciens, les membres du conseil d'Escalon, ces hommes qui évoluaient dans la politique et les complots, des hommes qu'il ne comprenait pas. Ce n'étaient ni des soldats ni des seigneurs de guerre mais des hommes riches, puissants et influents qui avaient hérité de leurs ancêtres. C'étaient des hommes qui ne méritaient pas d'exercer le pouvoir mais des hommes qui, d'une façon ou d'une autre, dominaient encore Escalon d'une main de fer.

Le pire était que Tarnis en ferait certainement partie lui-même.

Duncan se prépara et inspira profondément en montant la centaine de marches en marbre accompagné de ses hommes. La Garde du Roi leur ouvrit les grandes portes. Il inspira profondément. Il savait qu'il aurait dû se sentir triomphant mais qu'il allait entrer dans un panier de crabes, un endroit où l'honneur cédait la place aux compromis et aux trahisons. Il aurait préféré se battre contre tout Pandésia que passer une heure avec ces hommes, des hommes de compromis changeants, des hommes qui n'avaient aucun principe, qui étaient tellement perdus dans leurs mensonges qu'ils ne se comprenaient même pas eux-mêmes.

La Garde du Roi, qui portait l'armure rouge vif que Duncan n'avait pas vue depuis des années, avec son casque pointu et sa hallebarde de cérémonie, ouvrit grand les portes et regarda à nouveau Duncan avec respect. Ceux-là, au moins, étaient de vrais guerriers. Ils constituaient une force ancienne dont la loyauté était réservée au Roi d'Escalon.

C'était la seule force de soldats qui restait ici et ils étaient prêts à servir le roi qui était au pouvoir quel qu'il soit, tels un vestige du passé. Duncan se souvint de sa promesse à Kavos, pensa qu'il lui faudrait peut-être devenir Roi et il se sentit un nœud à l'estomac. Il n'en avait vraiment pas envie.

Duncan fit entrer ses hommes par les portes puis les guida dans les couloirs sacrés du Capitole. Comme toujours, il éprouvait un respect mêlé d'admiration en voyant son plafond haut et vaste avec les inscriptions du nom des clans d'Escalon et son sol en marbre bleu et blanc où était gravé le dessin d'un immense dragon qui tenait un lion dans sa gueule. Revenir ici lui rappelait tous ses souvenirs. Cet endroit lui donnait toujours une leçon d'humilité, quel que soit le nombre de fois où il y entrait.

Les pas de ses hommes résonnaient dans les grands halls et, alors que Duncan se dirigeait vers la Salle du Conseil, il sentit, comme il l'avait toujours senti, que cet endroit était comme une tombe, une tombe dorée où les politiciens et les nobles pouvaient se féliciter de comploter pour rester au pouvoir. A l'époque où il résidait dans la capitale, il avait essayé de passer aussi peu de temps que possible en cet endroit et, maintenant, il souhaitait y passer encore moins de temps.

“Souviens-toi de ta promesse.”

Duncan se tourna et vit Kavos qui le fixait de ses yeux noirs et intenses au dessus de sa barbe noire, accompagné par Bramthos. C'était le visage d'un vrai guerrier, d'un guerrier envers lequel il avait une grande dette.

En entendant ses paroles, Duncan eut un nœud à l'estomac. Cette promesse qu'il avait faite le hantait. Il avait promis de monter sur le trône. De déposer son vieil ami. Faire de la politique était le dernier de ses désirs; il voulait seulement être libre et se battre librement.

Pourtant, il avait fait une promesse et il savait qu'il faudrait qu'il l'honore. Alors qu'il approchait des portes de fer, il savait que ce qui allait suivre serait désagréable mais qu'il faudrait le faire. Après tout, dans cette salle remplie de politiciens, qui voudrait le reconnaître comme Roi et lui confier le pouvoir, même s'il était celui qui l'avait gagné pour eux ?

Ils passèrent sous une arche ouverte et un autre contingent de Gardes du Roi s'écarta en révélant une porte de bronze à deux battants. C'étaient les anciennes Portes du Conseil et elles avaient vu défiler trop de rois. Les Gardes les ouvrirent en grand, s'écartèrent et Duncan entra dans la Salle du Conseil.

En forme de cercle et d'environ trente mètres de diamètre, la Salle du Conseil avait au milieu une table circulaire de marbre noir. Autour de cette table, une immense foule de nobles était assis ou debout dans

le plus grand désordre. Duncan sentit immédiatement la tension qui régnait ici, entendit le son des hommes agités en train de discuter et de faire les cent pas dans cette salle qu'il n'avait jamais vue bondée à ce point. D'habitude, à l'intérieur, un groupe ordonné d'une dizaine de nobles siégeait, assis ça et là et présidés par le vieux Roi. Maintenant, la salle était remplie par une centaine d'hommes qui portaient tous leurs vêtements exotiques. Duncan se serait attendu à ce que l'atmosphère déborde de joie en ce lieu, après sa victoire, mais pas avec ces hommes. C'étaient des mécontents professionnels.

Au centre se tenait Tarnis et, quand Duncan et ses hommes entrèrent, ils s'arrêtèrent tous de se chamailler et se turent. Tout le monde tourna la tête, l'air sidéré, surpris, craintif et respectueux, et surtout effrayé, effrayé par le changement qui était sur le point de se produire.

A la périphérie de la salle, Duncan fit prendre position au reste de ses dizaines d'hommes, qui montèrent silencieusement la garde tout autour. Ensuite, il alla au centre de la salle avec ses commandants. C'était la démonstration de force que voulait Duncan. Si ces hommes lui résistaient, complotaient pour rester au pouvoir, Duncan voulait leur rappeler qui avait libéré la capitale, qui avait vaincu Pandésia. Il vit les nobles jeter des coups d'œil nerveux à ses soldats, puis à lui, à mesure qu'il approchait. Politiciens professionnels jusqu'au bout des ongles, ils ne montrèrent aucune réaction.

Tarnis, le plus professionnel d'eux tous, se tourna vers Duncan et fit un sourire rapide et forcé. Il tendit les bras et commença à approcher.

“Duncan !” cria-t-il chaleureusement comme pour serrer dans ses bras un frère perdu de vue depuis longtemps.

Tarnis avait dans la soixantaine. Il était bien bronzé, avait de belles rides et des cheveux doux et soyeux qui lui tombaient jusqu'au menton. Il avait toujours eu cet air bichonné et manucuré, ce qui n'avait rien de surprenant puisqu'il avait vécu dans la pompe et le luxe toute sa vie. Son visage affichait aussi un air de sagesse mais Duncan savait que cet air n'était qu'une façade. Il était bon acteur, le meilleur de tous, et il savait comment donner une impression de sagesse. C'était effectivement ce qui lui avait permis d'accéder au pouvoir. Avec toutes les années qu'ils avaient passées ensemble, Duncan savait que Tarnis était passé maître en l'art d'avoir l'air de penser une chose et d'agir autrement.

Tarnis s'avança et serra Duncan dans ses bras. Duncan en fit froidement autant, encore incertain de ce qu'il devait penser de lui. Il se sentait encore vexé, extrêmement déçu par cet homme qu'il avait respecté comme un père il fut un temps. Après tout, c'était l'homme qui avait cédé la terre aux Pandésiens. Duncan trouvait insultant de le

voir ici après sa victoire, dans cette salle de pouvoir où il ne méritait plus de siéger. Et à la façon dont tous les nobles le regardaient encore, Duncan sentit que Tarnis se considérait encore comme roi. C'était remarquable, comme si rien n'avait changé.

“Je pensais ne plus jamais te revoir”, ajouta Tarnis. “Surtout pas dans de telles circonstances.”

Duncan le regarda fixement sans arriver à se forcer à sourire. Il avait toujours été honnête avec ses émotions et ne pouvait faire semblant d'avoir de l'affection pour cet homme.

“Comment as-tu pu faire ça ?” cria une voix colérique.

Duncan se tourna, regarda de l'autre côté de la table et vit Bant, le seigneur de guerre de Baris, dont les terres jouxtaient le sud de la capitale, le regarder avec colère. Bant avait la réputation d'être un homme difficile et acariâtre comme tous les habitants de Baris qui, vivant dans le canyon, étaient des gens durs, lugubres et pas dignes de confiance.

“Faire quoi, exactement ?” répliqua Duncan, indigné. “Te libérer ?”

“Nous *libérer* !?” dit-il d'un air sarcastique. “Tu as commencé une guerre que nous ne pouvons pas gagner !”

“Maintenant, nous sommes à la merci de Pandésia !” cria une voix.

Duncan se tourna et vit un noble qui, debout, le contemplait avec colère.

“Maintenant, nous allons tous être massacrés, tout ça à cause de tes actions impulsives !” cria-t-il.

“Et tout ça sans notre sanction !” cria un autre noble, un homme que Duncan ne reconnut pas et qui portait les couleurs du nord-ouest.

“Tu vas te rendre tout de suite !” cria Bant. “Tu vas te rapprocher des seigneurs pandésiens, déposer les armes et implorer leur pardon en faveur de nous tous.”

Les paroles de ce lâche rendirent Duncan furieux.

“Vous m'écœurez tous”, répondit Duncan en articulant soigneusement chaque mot. “J'ai honte de m'être battu pour votre liberté.”

Un silence pesant se fit dans la salle. Personne n'osa réagir.

“Si tu ne te rends pas tout de suite”, cria finalement Bant, “alors, nous le ferons pour toi. Nous ne mourrons pas pour ton imprudence.”

Kavos s'avança et tira son épée. Le son retentit dans la salle et accrut la tension qui y régnait déjà. Bramthos se positionna juste à côté de lui.

“Personne ne se rend”, dit-il d'une voix froide et dure. “Approchez et la seule chose à laquelle vous vous rendrez sera la pointe de mon épée.”

La tension dans la salle atteignit son paroxysme. Les deux camps

étaient dans l'impasse. Finalement, Tarnis, le vieux Roi, s'avança et posa doucement la main sur la lame de Kavos. Il lui fit le sourire d'un politicien professionnel.

“Il n'y a pas besoin de se diviser ici”, dit-il d'une voix douce et rassurante. “Nous sommes tous des hommes d'Escalon, tous des hommes prêts à se battre et à mourir pour la même cause. Nous désirons tous la liberté. La liberté pour nous-mêmes, pour nos familles, pour nos cités.”

Lentement, Kavos baissa son épée mais continua à fixer froidement Bant par-dessus la table.

Tarnis soupira.

“Duncan”, dit Tarnis, “tu as toujours été un soldat fidèle et un véritable ami. Je comprends ton désir de liberté; nous le ressentons tous. Cependant, parfois, la force brute n'est pas le bon moyen d'agir. Après tout, réfléchis à ce que tu as fait. Tu as libéré le nord-est et même réussi à conquérir la capitale, du moins pour l'instant. Pour ça, je te félicite. Nous te félicitons *tous*”, dit-il en se tournant vers la salle avec un signe de la main, comme s'il parlait pour eux tous. Il se retourna vers Duncan et le regarda dans les yeux. “Et pourtant, maintenant, tu nous as aussi rendus vulnérables à une attaque que nous ne pourrions pas repousser. Ni toi, ni même tous tes hommes, ni même tout Escalon.”

“La liberté a un prix”, répondit Duncan. “Oui, des hommes vont mourir mais nous serons libres *quoi qu'il arrive*. Nous tuerons tous les Pandésiens qui restent avant qu'ils aient l'occasion de se regrouper et, dans les deux semaines, tout Escalon sera à nous.”

“Et même si ça se produit ?” rétorqua Tarnis. “Même si tu arrives à en débarrasser notre pays avant qu'ils ne se reprennent ? Réfléchis avec moi. Est-ce qu'ils ne vont pas tout simplement nous envahir par l'ouverture de la Porte du Sud ?”

Duncan fit un signe de tête à Anvin, qui lui répondit d'un hochement de tête.

“A l'instant même, mes hommes se préparent à chevaucher vers le sud et à sécuriser la porte.”

Les politiciens poussèrent des grognements de surprise et il vit aussi la surprise dans le regard de Tarnis.

“Et même s'ils la sécurisent ? Pandésia ne prendra-t-il pas la Porte du Sud avec un million d'hommes ? Et même s'ils perdent ce million d'hommes, ne peuvent-ils pas les remplacer par un million de plus ?”

“Si nous contrôlons la porte, aucune force ne pourra nous la prendre”, répondit Duncan.

“Je ne suis pas d'accord avec toi”, répondit Tarnis. “C'est pour cela que j'ai cédé Escalon.”

“La Porte du Sud n'a jamais été détruite”, rétorqua Duncan.

“Et Escalon n'a jamais affronté d'armée de la taille de celle de Pandésia. Escalon n'a jamais essayé ce genre de chose”, dit Tarnis.

“Précisément”, répondit Duncan. “Tu n'es pas certain que nous perdrons mais tu as quand même remis notre liberté entre leurs mains.”

“Et toi, mon ami”, répondit Tarnis, “tu ne sais pas si nous pouvons gagner. Qui est le plus imprudent de nous deux ?”

“Et Ur ?” cria un noble. “Vas-tu sécuriser ses plages avec tes forces insuffisantes quand les flottes pandésiennes noirciront la mer du Chagrin ?”

“Pas seulement avec mes forces”, répondit Duncan, “mais avec tous nos hommes rassemblés. Ne formons-nous pas un seul Escalon ?”

Les hommes marmonnèrent les uns avec les autres. La plupart d'entre eux secouèrent la tête et détournèrent le regard, effrayés.

“Nous ne pouvons pas vaincre Pandésia”, cria un seigneur, “même si nous nous battons comme des héros.”

“Escalon a été libre pendant des milliers d'années”, répondit Duncan. “Valons-nous moins que nos ancêtres ?”

“Non”, cria un autre, “mais Pandésia est plus fort. C'était différent d'aujourd'hui.”

Tous les hommes présents dans la salle se mirent à discuter puis, finalement, Tarnis leva une main et le silence se fit. Duncan eut la surprise de voir que le vieux Roi avait encore beaucoup d'autorité sur ses hommes.

“Nous ne pouvons pas gagner”, dit-il doucement et définitivement, “et une vie de servitude, une vie passée à rendre hommage vaut mieux que pas de vie du tout.”

Duncan secoua la tête.

“Une vie de servitude,” répondit-il, “n'est pas du tout une vie.”

A court de réponses, Tarnis soupira et le silence se fit dans la salle. Tout le monde comptait sur lui car Tarnis dégageait encore de l'autorité.

“Tu te laisses guider par ton honneur et par ton courage de guerrier”, dit finalement Tarnis. “C'est louable mais pas pragmatique. Tu es guerrier, pas Roi. Tu n'as pas de pays à gérer. Tu voudrais te battre jusqu'à la mort comme si c'était ton moyen d'existence; d'un autre côté, nous, on se bat pour survivre. Escalon est indéfendable contre une armée de cette taille.”

“Tu nous sous-estimes”, répondit Duncan. “Nous avons d'autres armes.”

Il devait admettre que, dans un coin de son esprit, il pensait à Kyra, à son dragon.

“J'ai entendu parler de ton dragon”, répondit Tarnis en fixant Duncan comme s'il lisait dans son esprit; il avait toujours eu cette

mystérieuse capacité. “Et de ta fille. Est-ce d'elle que tu parles ?”

Duncan resta muet.

“Il faudrait que tu saches”, continua Tarnis, “que le dragon en lequel tu places tes espoirs a retourné sa colère contre nos gens. Nous avons reçu énormément de rapports qui nous disent que des villages du nord ont été réduits en cendres.”

Le cœur de Duncan se serra quand il entendit ces paroles et il en fut choqué. Dans un coin de son esprit, il avait espéré que le dragon pourrait leur venir en aide et il se sentit déconcerté par ces nouvelles.

Tarnis tendit le bras vers Duncan et lui plaça une main sur l'épaule.

“Tu vois, mon vieil ami”, continua doucement Tarnis d'une voix pleine de compassion, “il ne nous reste que nos boucliers et nos épées. Nous ne pouvons pas repousser Pandésia, même si ton honneur le voudrait intensément. Notre meilleur espoir, notre seul espoir, est de traiter avec eux. De faire des compromis. De nous rendre et de déposer les armes. De protéger et de sauver ce que nous avons.”

Il soupira.

“C'est pourquoi nous ne pouvons pas nous joindre à vous”, continua-t-il. “Et c'est pourquoi vous devez vous rendre. Implorer leur pitié. C'est une nation compréhensive. Ils comprendront. J'aurai recours à mon influence pour les aider à comprendre et pour que tu vives.”

Duncan lui répond en grimaçant, vexé par ses paroles, perdant tout le respect qui lui restait pour cet homme qu'il avait aimé il fut un temps. Il leva le bras et repoussa la main que Tarnis lui avait posée sur l'épaule.

“Tu m'as mal compris”, répondit Duncan d'une voix dure et officielle. “Ce n'était pas une demande.” Il se tourna et regarda tous les hommes présents dans la salle. “C'est un ordre. Nous libérons Escalon, avec ou sans vous. Nous nous battons à l'aube, comme une nation, et vous vous joindrez à nous. Si vous ne le faites pas, vous serez tous emprisonnés ou tués. Si vous cherchez à nous en empêcher de quelque façon que ce soit, vous serez emprisonnés ou tués. Je n'ai pas déclenché cette la guerre mais je vais la finir.”

Un long silence pesant s'ensuivit jusqu'à ce que Bant s'avance finalement.

“Tu n'as qu'un millier d'hommes sous tes ordres”, dit-il d'une voix tout aussi provocatrice et résolue. “J'en ai deux fois plus à Baris et nous pouvons en rassembler beaucoup d'autres. Essaie de déclencher ta violence contre nous et ta situation ira de mal en pis.”

Duncan soutint son regard, inébranlable.

“Comme tu le dis”, répondit Duncan, “tes hommes sont à Baris et les miens sont ici. Tu ne quitteras pas cette salle la tête sur les épaules

si tu comptes rassembler tes hommes contre nous. A toi de choisir.”

Le silence s'appesantit. Bant regarda autour de lui dans la salle, vit tous les hommes de Duncan et eut l'air incertain.

“Dans ce cas, pense à la Garde du Roi”, dit Tarnis en s'avançant. “Des milliers de soldats de qualité forment une force armée ici, dans la capitale, et ils sont tous à mes ordres. Ils n'obéissent qu'au Roi. Ils ne se joindront pas à vous. Et si tu menaces nos hommes, ils s'opposeront à toi.”

“C'est vrai”, répondit Duncan. “Ils n'obéissent qu'au Roi. Et tu n'es plus ce Roi.”

Pour la première fois, le visage soigneusement calme de Tarnis fut abattu et la salle laissa échapper un hoquet de surprise.

“Je suis désolé, Tarnis”, continua Duncan, “mais tu as renoncé au trône le jour où tu as livré Escalon à Pandésia. Tu n'es plus qu'un vieil homme, maintenant; tu n'as aucune autorité ici.”

“Alors, qui a l'autorité royale, dans ce cas ?” répondit Tarnis d'un ton moqueur. “Toi ?”

“Oui”, répondit catégoriquement Duncan.

Un grondement agité remplit la salle et Tarnis se moqua de Duncan.

“Et qui t'a nommé Roi ?” cria Bant.

“Tu n'as aucun droit d'être roi !” hurla un noble.

Ils marmonnèrent tous et Duncan les confronta tous courageusement.

“J'ai libéré Escalon”, répondit Duncan. “J'ai libéré la capitale. J'ai déclenché la révolte qui vous faisait peur à tous. J'ai risqué ma vie et tu n'as rien risqué. Est-ce toi, par conséquent, qui devrait détenir le pouvoir ?”

Le silence se fit dans la salle. Duncan les regarda tous dans les yeux.

“Je ne recherche pas le pouvoir”, continua Duncan. “Je ne recherche que la liberté et l'unité d'Escalon. Et s'il faut que j'en sois l'agent, alors, qu'il en soit ainsi.”

Tarnis secoua la tête pour exprimer sa désapprobation.

“Quoi que tu dises”, répondit Tarnis, “la Garde du Roi ne t'obéira pas. Pas pendant que je suis Roi.”

“Il a raison”, interrompit Kavos. “La Garde ne reconnaîtra pas deux rois. Personne ne le fera. C'est pour cela qu'il faut que tu le tues.”

Un hoquet outragé se répandit dans la salle et, face à Kavos, Duncan se sentit des nœuds à l'estomac.

“Tu as promis”, lui rappela Kavos. “Maintenant, c'est le moment d'honorer cette promesse.”

Duncan réfléchit aux paroles de Kavos. Il n'avait pas voulu que ça en arrive là, même s'il n'avait que peu de respect pour Tarnis. Il vit

l'air horrifié de Tarnis et se sentit encore plus anxieux. Pour la première fois, Tanis le regardait en ayant vraiment l'air d'avoir peur. Tous les regards se tournèrent vers Duncan et un long silence tendu s'ensuivit.

Duncan regarda longtemps le vieux Roi en se demandant quoi faire et en se souvenant de toutes les années pendant lesquelles il l'avait servi. Il savait que Kavos avait raison. Il savait qu'il faudrait tuer Tarnis.

Pourtant, il secoua finalement la tête.

“Je ne te tuerai pas”, dit-il d'une voix sombre, détestant déjà l'exercice du pouvoir. “Cependant, je ne peux pas non plus te laisser libre de circuler dans la capitale. Tu seras détenu et surveillé.”

Kavos se tourna vers lui, outragé.

“Tu avais promis de le tuer !” insista Kavos.

Duncan secoua la tête.

“J'ai promis d'assumer le pouvoir et c'est ce que je ferai”, répondit Duncan.

“Tu ne peux pas avoir l'un sans l'autre”, rétorqua Kavos.

Duncan ne céda pas.

“Je ne serai ni cruel ni impitoyable. Il ne représente une menace pour aucun d'entre nous.”

Duncan se tourna vers ses hommes.

“Mettez-le en détention”, ordonna-t-il.

Plusieurs de ses hommes se précipitèrent en avant et détinrent Tarnis pendant que les nobles les regardaient extraire le roi de la salle, l'air paniqué et outragé.

Un silence pesant s'installa et Duncan s'occupa du cas de Bant.

“Je ne veux ni te tuer ni tuer tes hommes. Rejoignez-nous. Combattons ensemble, pas l'un contre l'autre.”

Un autre long silence s'installa et on aurait dit qu'il n'allait jamais prendre fin. Finalement, Duncan comprit qu'il fallait qu'il fasse quelque chose pour rompre ce silence. Il traversa lentement la salle et contourna la table, suivi par ses hommes, pendant que d'autres hommes les laissaient passer et que leur armure résonnait dans la salle. Finalement, Duncan s'arrêta devant Bant. Il aimait aussi peu cet homme que les autres mais savait quand même que, comme il était roi maintenant, il fallait qu'il fasse ce que ferait un roi. Il fallait qu'il fasse la paix avec son ennemi pour unifier ses citoyens. Si Bant le suivait, il savait que les autres le feraient et la Garde du Roi aussi.

“Tu peux me tuer”, dit Bant en faisant face à Duncan, “et tu peux tuer mes hommes. Cependant, tu ne prendras pas Escalon sans nous.”

“C'est vrai”, répondit Duncan, “et c'est pour cela qu'il faut que vous vous joigniez à nous. Si tu t'opposes à nous, je serai forcé de te tuer. Nous ne pouvons pas revenir en arrière et je veux que tu sois

avec nous.”

Duncan prit un risque : il tendit le bras en silence et ouvrit la main. Il regarda Bant dans le blanc des yeux en attendant.

Un silence incroyablement long s'ensuivit jusqu'au moment où, finalement, Bant tendit le bras et serra celui de Duncan en lui adressant un hochement de tête et en le regardant avec respect.

Duncan savait que cet échange venait de sceller le destin d'Escalon. Il ressentit une poussée de soulagement.

Il sourit, se tourna vers la salle et eut droit à une petite acclamation.

“Ce soir”, cria-t-il aux hommes, “on fait la fête et, à l'aube, direction la victoire !”

CHAPITRE DIX

Vesuvius plongea vers le sol rocheux de la caverne en se débattant. Il atterrit en produisant un bruit sourd et eut l'impression que tous ses os se brisaient lors de l'impact. Il resta allongé, flasque. Il ne pouvait que contempler la dévastation qui s'opérait tout autour de lui. Il vit la bête le dominer de sa hauteur, faire trembler le sol, agiter ses grands mains et tuer une dizaine de trolls d'un seul coup. Des trolls volèrent de tous les côtés du tunnel, s'écrasèrent contre les murs et, quand le géant en eut assez de les tuer avec ses mains, il leva son grand pied et aplatit ceux qui couraient, les écrasant au sol.

Le géant se tourna et Vesuvius eut un haut-le-cœur quand il vit que le géant l'avait choisi comme cible. Le géant rugit en montrant ses dents aiguisées puis leva un pied et l'abattit directement vers la tête de Vesuvius. Vesuvius sut que, dans un court moment, il serait réduit en bouillie.

D'une façon ou d'une autre, Vesuvius réussit à rassembler les quelques forces qu'il lui restait et à se dégager. Le pied du géant s'enfonça dans la terre à côté de lui et creusa un cratère d'une dizaine de mètres de profondeur. Le géant, furieux, leva l'autre pied et Vesuvius comprit qu'il allait devoir réfléchir vite pour ne pas mourir ici, dans ce tunnel, avec tous ses autres trolls.

Vesuvius scruta frénétiquement ses environs et remarqua quelque chose qui luisait dans la lumière du soleil. Il vit une des longues piques qui avait été abandonnée là par un de ses trolls, qui gisait mort à côté, et il comprit que c'était sa seule chance. Il se releva maladroitement et courut en esquivant l'autre pied du géant, qui s'abattit vers sa cible et la manqua. Vesuvius traversa la caverne à toute vitesse, saisit la pique, se retourna et chargea. Il la leva haut des deux mains et visa le talon d'Achille du géant, le point le plus étroit du corps de la bête.

Vesuvius tourna la pique, la lança de côté en visant le point le plus étroit et pria pour que la bête ne lève pas le pied avant qu'il ait pu finir d'asséner le coup.

Vesuvius eut la surprise de sentir la pique effectivement pénétrer la chair de la créature; il lui fit entièrement traverser le talon de la bête et eut la surprise de la voir ressortir de l'autre côté en faisant couler du sang partout. C'était un coup parfait.

Le tunnel vibra quand la bête rugit de douleur, leva le pied et le frappa par terre en créant un autre cratère, ce qui fit trébucher Vesuvius, que le pied manqua tout juste. Ensuite, il mit un genou en terre, visiblement à l'agonie, incapable de se tenir debout. Il tourna la tête et hurla, cherchant Vesuvius partout, déséquilibré, encore sous le choc.

“LES PIQUES !” cria Vesuvius à ses trolls.

Les trolls qui lui restaient se précipitèrent en avant et saisirent des piques pendant que Vesuvius menait la charge. Alors que la bête était agenouillée là, la tête baissée, Vesuvius enfonça une autre pique dans la nuque du géant. A côté de lui, ses trolls firent de même et poignardèrent la bête dans le cou, le menton, le visage et les épaules.

Le géant rugit d'agonie et de frustration; il leva le bras, saisit les piques, les arracha et les cassa en deux tout en pissant le sang. Il contre-attaqua en tuant plusieurs des hommes de Vesuvius, qui échappa de peu à la mort.

Sachant qu'il lui fallait frapper un coup décisif, Vesuvius saisit une autre pique, se rua en avant et, cette fois-ci, frappa vers le haut, en dessous du menton de la bête, dans sa gorge.

Le géant se débattit en essayant de saisir la pique mais, visiblement plus faible, sanguinolent, il ne réussit pas à l'extraire. Il trébucha dans son agonie, aveuglé par la fureur, frappant la roche des poings de tous les côtés. D'immenses rochers et de gros morceaux de roc tombèrent des murs et écrasèrent plusieurs des trolls de Vesuvius. Un bloc tomba sur le pied de Vesuvius, qui hurla en ayant l'impression que le bloc lui avait brisé le pied.

Cependant, cette fois-ci, le géant, grièvement blessé, tomba à genoux et baissa la tête jusqu'au sol. Vesuvius se précipita en avant. Le reste de ses trolls avait trop peur pour s'approcher et Vesuvius savait que c'était sa dernière chance. Dans une ultime et folle ruée, il saisit une pique abandonnée, la leva haut au-dessus de sa tête, poussa un grand hurlement et l'abattit sur la nuque exposée de la bête. Il l'abattit de toutes ses forces, des deux mains et, quand il le fit, il la sentit se loger profondément dans le cerveau de la bête.

La bête s'écroula silencieusement puis commença à fermer les yeux et son grand corps se ramollit. Elle tomba sur le côté en écrasant plusieurs autres trolls, puis resta allongée là, immobile.

Morte.

Vesuvius resta là, le souffle court, et examina les dégâts. Devant lui gisaient le géant mort, des centaines de trolls morts et des piles de décombres, tout cela dans des tourbillons de poussière. Il avait peine à y croire. C'était fini.

Vesuvius entendit un grand bruit. Il regarda au-delà des nuages de poussière qui se déposaient peu à peu et, au loin, il vit ses autres trolls arriver par centaines. C'était toute une nation de trolls qui arrivait, prête à le suivre, prête à envahir Escalon. Sachant qu'ils avaient besoin de son commandement, il se força à se relever malgré sa douleur, s'essuya le sang de la bouche, se tourna et leva les yeux. Là, au sommet du tunnel, la lumière du soleil brillait dans la poussière et les décombres. Tout le monde était silencieux. Le dragon était parti.

Escalon l'attendait.

“NATION DE MARDA !” hurla-t-il à son armée. “A L'ATTAQUE !”

Dans le tunnel résonnèrent les cris de milliers de trolls, qui levèrent tous haut leur hallebarde et se ruèrent en avant. C'était une nation prête à l'invasion, à infliger sa soif de sang et de violence à tout ce qui se tenait sur sa route. Ils étaient tous prêts à tailler Escalon en pièces.

*

Vesuvius traversait à toute vitesse la campagne ouverte d'Escalon, suivi par son armée. En dessous de lui se trouvait le sol d'Escalon, la neige et la glace gelées qui craquaient sous ses pieds, et ça avait l'air surréaliste. Il respirait l'air d'Escalon, sentait son vent. Il se trouvait vraiment au sud des Flammes, dans le pays dont il avait toujours rêvé. C'était une sensation qu'il n'avait jamais pensé ressentir un jour. Tous ces humains d'Escalon, protégés par les Flammes, qui se croyaient tellement supérieurs à la nation de Marda, s'étaient crus en sécurité, intouchables. Ils l'avaient sous-estimé. *Tout le monde* l'avait sous-estimé.

Vesuvius courait sans cesse. Dans la campagne carbonisée qu'avait laissée le dragon, le sol fumait encore sous l'effet de son souffle et la neige avait fondu ça et là. Finalement, les trolls arrivèrent au sommet d'une colline et virent une vallée au-dessous. Au fond se trouvait un village tout simple. La fumée s'échappait des cheminées, les fermiers étaient au travail, les femmes, les enfants et le bétail partageaient les rues. Avec un sourire, Vesuvius se rendit compte qu'ils n'avaient aucune idée de l'enfer qui allait s'abattre sur eux.

Vesuvius sourit d'une oreille à l'autre. Il décida qu'il violerait toutes ces femmes, torturerait tous les hommes, emmènerait quelques esclaves et assassinerait tous les autres. A moins qu'il ne les assassine tous.

“TROLLS DE MARDA !” cria-t-il. “JE VOUS PRESENTE VOTRE PREMIERE RECOMPENSE !”

Ses trolls poussèrent des cris de joie. Ils levèrent leur hallebarde, foncèrent derrière lui et dévalèrent tous la pente. Vesuvius était impatient d'atteindre le village.

Avec le vent dans les cheveux et le sol qui se radoucissait sous les pieds, Vesuvius ne s'était jamais senti aussi comblé. En quelques moments, ils atteignirent le village. Vesuvius leva haut sa hallebarde quand il vit le premier visage, le premier humain d'Escalon se retourner et le regarder dans les yeux. C'était le premier humain qui voyait des trolls dans son pays de naissance pour la première fois de l'histoire et son air terrifié était inestimable. C'était une femme qui

avait peut-être une trentaine d'années. Elle le regarda avec une horreur, une peur et une incrédulité telles que cela donna de la valeur à tout ce que Vesuvius avait jamais fait dans sa vie.

Vesuvius leva sa hallebarde, la fit virevolter et, juste au moment où elle commençait à hurler, il la décapita.

Domage, se dit-il, elle aurait fait un joli jouet. Cependant, à la guerre, il avait pour tradition de toujours tuer la première personne et il ne pouvait briser une telle tradition, même pas pour elle.

Quand son corps s'effondra, tout autour de lui, ses trolls se précipitèrent en avant, mirent feu au village, transpercèrent les hommes au cœur avec leur lance, abattirent les femmes et les enfants, détruisirent tout ce qui leur tombait dessus. Des cris de terreur remplirent l'air. Les humains fuirent mais aucun d'entre eux n'était assez rapide.

Vesuvius les rejoignit et, bientôt, il se sentit couvert de sang et ses bras et ses épaules se fatiguèrent de tuer. Il rit à gorge déployée en remerciant le ciel de lui avoir accordé ce jour. S'il avait pu figer ce moment pour l'éternité, il l'aurait fait.

Car il savait que bientôt, dans très peu de temps, tout Escalon lui appartiendrait.

CHAPITRE ONZE

Le bébé dragon émergea de son œuf dans un accès de rage. Il atterrit les pattes sur le sol d'Escalon, crachant encore le feu, pendant que la meute de loups se retournait et fuyait. Il cambra le cou. Ses écailles rouges étaient encore gluantes. Il plissa les yeux et cracha du feu jusqu'à se retrouver à court.

Il fit quelques premiers pas incertains, mit une patte devant l'autre, apprenant à marcher. Il s'étira, prit la mesure de ses ailes, commença à comprendre qui il était. Il sentait le feu qui lui courait dans le ventre, dans les veines et demandait à en sortir. Il sentait que sa force s'élevait lentement en lui. Il se pencha en arrière et cracha à nouveau le feu.

Les loups coururent, mais pas assez vite, et le dragon regarda avec satisfaction la meute hurler et prendre feu en se débattant au sol. Encore chancelant, il s'avança et les aspergea de feu à plusieurs reprises, insatisfait.

La meute fut bientôt réduite en cendres. Le bébé dragon se retourna et regarda la forêt. Là-bas, à sa périphérie, se trouvaient plusieurs autres loups. Ils restaient au loin, incertains.

Le dragon en voulait plus. Il courut en avant en boitant, en glissant, tombant face contre terre puis se relevant à nouveau. Il essaya de battre des ailes mais elles n'étaient pas assez fortes et, après avoir parcouru quelques mètres en l'air, il retomba sur le sol. Il glissa et tomba à nouveau mais fonça encore vers les loups.

Il cracha le feu. Tous les loups se détournèrent et fuirent. Soudain, il se retrouva à court de flammes. Debout là, à sec, assoiffé, incapable de voler ou de courir, le bébé dragon se rendit compte qu'il venait d'arriver au bout de ses pouvoirs. Il essaya encore et encore mais aucune flamme ne vint. Combien de temps faudrait-il à ses flammes pour se régénérer ? Il s'interrogea. Combien de temps serait-il sans défense ?

Le dragon regarda autour de lui avec une nouvelle compréhension de son environnement. Il était vulnérable; il le sentait. Il leva les yeux et chercha son père dans le ciel, mais son père était introuvable. Il sentit dans ses veines le pouvoir qu'il aurait un jour mais qu'il n'avait pas encore à l'instant même.

Il avait à peine eu cette pensée quand il entendit une branche craquer derrière lui. Il se tourna et se prépara en voyant approcher plusieurs soldats qui portaient une armure bleue et jaune et une visière baissée au visage. Ils tenaient un long bouclier devant eux et le dragon les regarda avec méfiance.

“Qu'est-ce donc que ça ?” demanda l'un d'entre eux.

Un autre soldat leva sa visière, examina le bébé dragon puis chercha son père dans les cieux. Ne voyant rien, il regarda à nouveau

le dragon.

“On dirait que quelqu'un a oublié son bébé”, dit-il avec cruauté.

Un soldat s'avança et examina la coquille brisée en la perçant de sa longue lance. Un liquide gluant en coula.

“Il sort tout juste de sa coquille”, observa-t-il. “Donc, il est faible. Tant mieux pour nous.”

Enhardis, la cruauté au visage, les soldats s'approchèrent.

Le dragon tint bon fièrement, fit le dos rond et essaya de cracher du feu.

Cependant, cette fois-ci, à son grand désarroi, seul un filet sortit.

Les soldats rirent et le dragon ressentit son premier accès de peur. Avant qu'il ait pu réagir, un soldat s'avança et lui donna un coup au côté de la tête avec son bouclier.

Le dragon trébucha en sentant une vague de douleur lui traverser le corps. Il savait qu'un jour il pourrait tuer tous ces hommes d'un seul jet de flammes; pourtant, aujourd'hui, ce savoir ne lui était d'aucune aide.

Cependant, le dragon était un combattant né et il était résolu à ne pas céder, même s'il était en infériorité numérique et dans une situation peu réjouissante. Quand un soldat approcha, le bébé dragon attendit puis, à la dernière seconde, ils tendit ses griffes acérées et coupa le visage au soldat. Le coup laissa au soldat une mauvaise blessure qui pissait le sang. Forcé de laisser tomber son bouclier, il recula en trébuchant et en criant.

Cependant, un autre soldat fonça sur le dragon par derrière et lui donna un coup dans le dos avec sa lance; le dragon hurla quand la lance perfora ses écailles encore tendres.

“Ne le tuez pas !” ordonna une voix.

Un soldat plus grand que les autres s'avança. Il avait des insignes différents et devait être leur commandant.

“Il nous le faut vivant !” continua-t-il. “Ce sera le butin le plus précieux que nous aurons jamais capturé.”

Un autre soldat s'avança avec son bouclier, remonta, et donna au dragon un coup de son bouclier à la mâchoire.

Le dragon sentit un autre éclair de douleur et tituba; pourtant, d'une façon ou d'une autre, il trouva la force de se retourner et de griffer l'homme au ventre.

Un autre soldat le frappa par derrière.

Et un autre.

Une dizaine d'autres soldats se jeta sur lui et le frappa de tous les côtés. Ses oreilles se remplirent du bruit du métal. A force de prendre des coups, il s'affaiblit et commença à perdre connaissance.

Pourtant, il se battit encore, riposta, se débattit en poussant son jeune cri et en réussissant à griffer quelques soldats de plus au visage.

Cependant, ce n'était pas suffisant. Bientôt, malgré tous ses efforts, il se retrouva sur le flanc, dans l'herbe, et se mit à perdre conscience. Il leva les yeux, regarda les cieux et n'espéra, ne souhaita qu'une seule chose.

Père, appela-t-il dans sa tête. Pourquoi m'as-tu abandonné ?

CHAPITRE DOUZE

Kyra se tenait devant Alva, son deuxième oncle, et le regardait fixement, incrédule. En dépit d'elle-même, elle se sentait extrêmement déçue. Kolva avait été tout ce qu'elle avait jamais recherché dans un oncle, l'avait rendue fière de ses origines; elle avait été impatiente de passer du temps avec lui, de s'entraîner avec lui, et elle était fière qu'il soit son mentor.

Cependant, ce garçon qui se trouvait devant elle, Alva, mesurait à peine un mètre vingt, avait l'air vieux et dérisoire. Assis dans un arbre, il ne ressemblait ni à un menteur, ni à un guerrier, à un sorcier, à un magicien, à un moine ou à l'être tout-puissant qui, avait-elle imaginé, lui enseignerait tout ce qu'elle aurait besoin de savoir pour devenir le plus grand guerrier de tous les temps. Au lieu de cela, elle voyait un simple garçon encore plus jeune que son petit frère, Aidan, et qui, ridé et prématurément vieilli, lui souriait mystérieusement. Elle avait l'impression qu'on se moquait d'elle. Avait-elle traversé Escalon pour ça ? Pour s'entraîner non pas dans la célèbre Tour de Ur mais plutôt ici, dans les bois, avec un garçon ?

Kyra avait envie de pleurer. Elle détestait également l'idée que cet étrange garçon soit son oncle, qu'elle soit du même sang que lui. Elle était bien forcée d'admettre qu'elle avait honte. Cela la poussait à s'interroger sur elle-même.

Elle ne savait pas quoi dire ou faire; elle voulait fuir de cet endroit, revenir à la tour et frapper violemment aux portes jusqu'à ce qu'un guerrier la laisse entrer. Ce serait quelqu'un qu'elle pourrait respecter, quelqu'un qui aurait le pouvoir de lui prodiguer des enseignements, de l'aider à maîtriser ses pouvoirs. Elle avait l'impression de perdre son temps.

“Tu es prête à partir”, remarqua Alva d'une voix enfantine sans cesser de sourire. “Tu es tendue. Tu serres fermement ton bâton de la main et tu penses à l'arc que tu as dans le dos, au loup et à Andor qui se trouvent à tes côtés. Tu penses à revenir à la tour, peut-être même à partir retrouver ton père.”

Kyra rougit : il avait parfaitement lu dans ses pensées. Elle se sentit profanée; elle n'avait jamais rien vécu de semblable. Un long silence s'installa entre eux.

“Sauf votre respect”, finit-elle par dire, “j'ai traversé Escalon pour m'entraîner. Vous avez la moitié de mon âge et la moitié de ma taille.”

Elle s'attendait à ce qu'il se vexe mais, au lieu de ça, à sa grande surprise, il continua à sourire.

“Et pourtant”, dit-il, assis en tailleur sur les branches et en la regardant, “j'ai vécu des siècles de plus que toi.”

Elle fronça les sourcils, perplexe.

“Des siècles ?” demanda-t-elle. “Je ne comprends pas. Vous avez l'air jeune et vous ne me ressemblez pas.”

Kolva se tenait au bord de la clairière et attendait patiemment les ordres d'Alva. Kyra regarda Kolva puis Alva, ses deux oncles, vit la différence saisissante entre l'apparence de l'un et l'apparence de l'autre et se demanda comment ils pouvaient tous les deux être du même sang qu'elle.

“On ne choisit pas sa famille”, répondit Alva. “Parfois, on peut être déçu par sa famille. On veut être fier de ses ancêtres, de sa famille, mais cette fierté est dénuée de sens. La fierté que tu recherches doit venir de l'intérieur.”

Kyra secoua la tête, bouleversée. Elle voulait ignorer ce garçon mais, pourtant, alors qu'elle restait là, elle était obligée d'admettre qu'elle sentait émaner de lui une énergie formidable, un pouvoir qu'elle ne comprenait pas vraiment.

“Il faut que je reparte aider mon père”, dit-elle.

“Peut-être es-tu en train de l'aider”, répondit Alva. “A l'instant même. En te tenant ici.”

Kyra était perplexe; elle n'avait pas le temps de jouer aux devinettes.

“Je n'ai pas le temps”, dit-elle. “Il faut que je m'entraîne.”

“Tu es en train de t'entraîner à l'instant même”, répondit-il.

Elle haussa les sourcils.

“De m'entraîner ?” demanda-t-elle en se demandant s'il se moquait d'elle. “Je me tiens dans les bois, loin du champ de bataille, et je parle à un garçon qui est assis dans un arbre. C'est ça, l'entraînement ? Peux-tu m'apprendre à manier un bâton, à tirer à l'arc, à devenir un grand guerrier ?”

Il sourit, imperturbable.

“C'est tout ce que tu veux apprendre ?” demanda-t-il. “Je peux t'enseigner bien plus que ça.”

Elle le fixa en s'interrogeant.

“Ces choses dont tu parles sont triviales”, continua-t-il. “Elles ont peu de rapport avec le vrai pouvoir. N'importe quel guerrier sait manier une arme. Ce que j'enseigne, c'est bien plus que ça. Ce que j'enseigne, c'est la source qui vient avant l'armement, la main qui manie l'épée, l'esprit qui guide la main.”

Elle le fixa sans comprendre ce qu'il voulait dire. Elle ne savait pas quoi dire ou penser.

“Je croyais ...” commença-t-elle à dire, mais sans aller au bout de sa pensée. “Je croyais que ... vous m'emmèneriez voir ma mère. Je croyais que, si vous étiez mon oncle, vous me révéleriez qui elle est. Qui je suis.”

Il ferma les yeux et secoua la tête. Son sourire commença à

s'effacer.

“Trop de questions”, répondit-il. “De questions qui te brouillent. Tu demandes beaucoup de choses, à moi-même et à l'univers. Parfois, l'univers n'est pas prêt à donner des réponses. Ta mère le comprenait.”

Kyra se tendit en entendant parler de sa mère.

“Vous la connaissiez, alors ?” insista Kyra.

Il fit oui de la tête.

“Très bien, en effet”, répondit-il. “Nous la connaissions tous les deux.”

Kyra regarda Kolva, qui lui répondit en hochant la tête.

“Et à quoi ressemblait-elle ?” demanda-t-elle, impatiente de savoir.

Alva ouvrit les yeux et regarda en direction de Kyra, une étincelle dans le regard.

“A toi, tout simplement.”

L'idée donna une poussée d'excitation à Kyra, qui fut impatiente d'en savoir plus.

“Dites-m'en plus.”

Il ferma les yeux et secoua la tête.

“Renonce à toutes les questions et à toutes les demandes, ou tu seras incapable de t'entraîner. Laisse partir tout ce que tu as, tout ce que tu es.”

Kyra le fixa, incertaine.

“Je m'attendais à arriver à un endroit où il y aurait un grand terrain d'entraînement”, répondit-elle. “Avec de grands guerriers avec lesquels je m'entraînerais.”

Il secoua la tête.

“Tu te cramponnes encore à des illusions”, répondit-il. “Je t'offre bien plus. Je t'offre ça”, dit-il en ouvrant grand les bras.

Elle regarda autour de lui et ne vit que des arbres.

“C'est quoi, ça ?” insista-t-elle.

“Tu ne vois pas les arbres qui sont devant toi”, répondit-il tristement.

Kyra ne put plus contenir son impatience. Elle était sûre qu'on se jouait d'elle, qu'on la mettait à l'épreuve, que toute cette mise en scène faisait d'une façon ou d'une autre partie de sa mise à l'épreuve.

“Je ne veux pas vous offenser”, répéta-t-elle, “mais je n'ai pas beaucoup de temps. Je ne peux pas laisser mourir mon père là-bas pendant que je reste ici à perdre du temps.”

Kyra se retourna, traversa la clairière à toute vitesse et monta Andor. Elle lui indiqua de partir vers les bois et se prépara à l'éperonner pour s'en aller. Elle n'était pas sûre de sa destination mais n'importe où serait mieux qu'ici.

Pourtant, alors qu'elle se préparait à partir, elle regarda les bois qui se trouvaient devant elle et fut choquée. Au lieu des arbres, elle vit

des collines ondulantes qui brillaient au soleil. Elle vit des châteaux en or et en argent, un paysage fantastique de chutes d'eau, de rivières et de lacs. Elle vit un endroit qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait vu.

Derrière ce paysage, elle vit une immense armée toute noire se dessiner à l'horizon.

Puis le paysage changea et les bois réapparurent.

Elle se retourna, le cœur battant la chamade, sans vraiment comprendre ce qui venait de se produire. Alva leva une main et, quand il le fit, à sa grande surprise, Andor s'assit soudain.

Kyra examina Alva avec un respect mêlé d'admiration et commença finalement à comprendre l'étendue de ses pouvoirs. Elle se rendit compte qu'elle avait finalement rencontré son vrai professeur.

“Quelle était cette vision que j'ai eue ?” demanda-t-elle. Puis, avec hésitation, elle demanda : “Qui êtes-vous ?” d'une voix à peine plus forte qu'un murmure.

Il fit un grand sourire.

“Bientôt, ma nièce”, répondit-il, “tu le découvriras.”

CHAPITRE TREIZE

Fièremment assise sur son cheval, Dierdre menait le groupe de filles libérées par les rues familières de Ur. Son retour dans sa ville lui donnait une sensation de fierté. Elle était heureuse d'être de retour en terrain familier, dans la forteresse son père, et elle était surtout heureuse de pouvoir aider ces filles, de leur épargner l'angoisse qu'elle avait elle-même vécue.

Pourtant, Dierdre ressentait beaucoup de sentiments mitigés en chevauchant dans ces rues bondées qu'elle connaissait si bien. Chaque coin renfermait un souvenir d'enfance mais aussi une sensation de tristesse. Après tout, c'était ici que les Pandésiens l'avaient capturée; c'était ici que son père et ses hommes n'avaient rien fait pour les arrêter, avaient permis qu'elle soit offerte comme une marchandise dans une foire aux bestiaux, tout ça parce qu'un seigneur dans un empire lointain avait déclaré que les femmes d'Escalon étaient la propriété des hommes. C'était ici, dans sa propre cité, qu'elle avait été trahie, que son père, dont elle avait fait sa plus grande idole, l'avait laissée tomber.

Dierdre continua à chevaucher, résolue. Elle anticipait la confrontation qui s'annonçait avec son père. Elle était impatiente qu'elle ait lieu et, en même temps, elle la redoutait. Une partie d'elle-même aimait sa ville de naissance, avec ses canaux scintillants, ses pavés, ses clochers, ses dômes et ses flèches, ses anciens temples, le son des commerçants étrangers et la vue des bannières étrangères qui en remplissaient l'air. Pourtant, une partie d'elle-même voulait fuir tout cela, repartir à zéro ailleurs. Elle passa sous l'arche du vieux temple et une partie d'elle-même voulait emmener ces filles ailleurs, à n'importe quel autre endroit d'Escalon.

Dierdre savait qu'elle ne pouvait pas fuir ses angoisses. Il fallait qu'elle affronte son passé, affronte ceux qui l'avaient trahie, leur apprenne ce que ça signifiait de vendre une vie. Il fallait que ces hommes, et surtout son père, soient tenus responsables de leurs actions. Tout au long de sa vie, Dierdre avait toujours essayé d'éviter la confrontation mais, maintenant, elle savait qu'il serait lâche de la fuir. Si elle ne les affrontait pas, si elle ne les forçait pas à reconnaître ce qu'ils avaient fait, cela mettrait en danger d'autres filles, qui subiraient la même destinée qu'elle.

Quand Dierdre tourna dans la place de marché bondée, les gens s'arrêtèrent et, abasourdis, regardèrent fixement la caravane de filles qui chevauchait si fièremment au milieu des rues. Comme la cité d'Ur recevait des visiteurs exotiques de tous les coins du monde, elle avait tout vu, et pourtant, ce spectacle sidérait les gens. Après tout, elles formaient un groupe de filles jeunes et jolies qui, bien qu'elles soient

épuisées par leur long voyage, chevauchaient quand même dans les rues avec la fierté d'une bande de guerriers. Dierdre désirait intensément les protéger toutes et était résolue à trouver un foyer à chacune d'entre elles, ou à leur donner un poste de combattante à ses côtés, selon leur choix.

Alors que Dierdre chevauchait fièrement au milieu de la rue, elle savait qu'il était dangereux d'être à ce point visible; elle savait que les Pandésiens étaient partout et que tout le monde serait bientôt au courant de son arrivée, si ce n'était pas déjà le cas. Ils viendraient la chercher pour la ramener au fort de son père. Cependant, il était hors de question qu'elle se cache dans sa ville de naissance. Elle baissa le bras et resserra son étreinte sur le pommeau de son épée; s'ils venaient la chercher, elle serait prête.

Alors qu'elle chevauchait, Dierdre pensa à son amie, Kyra, qui se rendait toute seule à la Tour de Ur, et elle se demanda si elle avait réussi. Elle se jura que, dès qu'elle aurait trouvé une situation à ces filles, dès qu'elle aurait les armes et le soutien dont elle avait besoin, elle retrouverait Kyra d'une façon ou d'une autre et s'allierait à elle. Elle sentait que Kyra était comme une sœur pour elle, la sœur qu'elle n'avait jamais eue, car elles avaient beaucoup souffert de la violence des Pandésiens ensemble.

Dierdre tourna à un coin de rue et sentit une poussée d'excitation quand elle vit la forteresse de son père, l'ancien fort de pierre, bas, couronné de parapets. Au sommet de la forteresse se tenaient beaucoup des hommes de son père. Ils étaient désarmés, bien sûr, en raison de la présence pandésienne dans la cité et de la loi qui interdisait aux hommes d'Escalon de porter les armes. Pourtant, ils avaient quand même l'autorisation d'occuper le fort et son père avait au moins un semblant de la force qu'il avait autrefois eue ici en tant que seigneur de guerre. Cela dit, Dierdre savait que ce n'était qu'une façade. Sous le joug pandésien, ils n'étaient plus les guerriers libres et fiers qu'ils avaient été autrefois. Et cette situation allait changer, si elle pouvait y jouer un rôle.

Dierdre examina les murs familiers du fort, ses portes en bois anciennes, épaisses et cloutées de fer, vit les hommes de son père monter la garde à l'extérieur, vêtus de la cotte de mailles des guerriers d'Escalon, et elle se sentit chez elle. Alors qu'elle s'approchait avec ses filles, les hommes de son père se figèrent tous et la regardèrent, choqués. Elle les fixa, froide et dure, en comprenant qu'elle n'était plus la jeune fille innocente qui avait quitté cet endroit. Elle était une femme, maintenant, une femme qui en avait trop vu, qui revenait de l'enfer. Elle ne voulait plus se soumettre aux droits des hommes.

“Dierdre ?” cria un soldat en se précipitant en avant, surpris.
“Pourquoi es-tu revenue ? Ton père ne t'a-t-il pas mariée ?”

“*Mariée*”, cracha-t-elle avec dégoût et avec une colère qui montait dans sa voix. “Un mot bien convenable.”

Le soldat examina les filles qui l'accompagnaient, visiblement étonné.

“Et qui sont ces filles ?” demanda-t-il.

Dierdre descendit de cheval, fit signe aux filles et elles descendirent de cheval, elles aussi, pendant que de plus en plus d'hommes de son père se rassemblaient autour d'elles, étonnés.

“Ce sont les *femmes* libérées d'Escalon”, répondit Dierdre. “Elles sont sous ma protection.”

“Protection ?” demanda le garde en souriant d'un air suffisant.

Le visage de Dierdre s'assombrit.

“Je veux voir mon père tout de suite. Ouvre ces portes”, ordonna-t-elle.

Les hommes se regardèrent les uns les autres, plus étonnés, vit-elle, par la nouvelle autorité de sa voix que par quoi que ce soit d'autre.

“Est-ce qu'il t'attend ?” demanda un soldat.

Dierdre lui lança un regard furieux de ses yeux d'acier.

“Je ne te demande pas d'ouvrir les portes”, répondit-elle. “Je te l'ordonne.”

Les hommes hésitèrent, se regardèrent les uns les autres, puis, finalement, l'un d'entre eux fit oui de la tête et les autres se reculèrent et ouvrirent les portes en grand. En s'ouvrant lentement, les portes craquèrent.

“Ce sera à ton père de s'occuper de toi, dans ce cas”, dit un des gardes avec sévérité en la laissant passer près de lui et entrer.

Dierdre ne lui prêta aucune attention. Elle marcha fièrement et fit entrer les filles par les portes.

L'odeur ancienne et renfermée du lieu la frappa quand elle entra. Cette odeur, dont elle se souvenait si bien, était l'odeur d'un vrai fort. Comme elle se souvenait, il y faisait sombre car l'endroit n'était éclairé que par quelques rares fenêtres pointues qui laissaient entrer d'étroits rayons de lumière.

Elles parcoururent les couloirs en pierre, qui étaient vides, et quand Dierdre leva les yeux, elle vit les marques sur le mur, les espaces vides où son père avait suspendu ses trophées, ses plus belles armes, ses boucliers, ses armures, la bannière des clans qu'il avait vaincus à la guerre. Pourtant, maintenant, toutes ces choses avaient disparu et il ne restait que des vestiges du passé, autre insulte pandésienne.

Dierdre continua d'avancer dans un long couloir jusqu'à ce qu'elle repère la série familière de portes cintrées qui menait au Grand Hall. Des sons étouffés venaient de l'autre côté et un soldat montait la garde devant mais, quand il vit la détermination sur le visage de Dierdre, il

s'écarter et lui ouvrit les portes sans hésiter. Quand il le fit, une vague de son et de bruit la frappa comme un mur.

Dierdre se prépara à la confrontation et entra, suivie par les filles.

Des dizaines des hommes de son père se prélassaient dans le hall, dont le seul mobilier était une longue table en bois carrée ouverte au centre, par où les hommes entraient et sortaient. Un grand feu brûlait de chaque côté et des chiens se reposaient devant en se battant pour des restes. Les hommes buvaient, mangeaient et parlaient visiblement de questions de guerre. C'était un groupe de guerriers sans guerre, sans cause, inactifs, sans armes, privés de tout ce qu'ils avaient été auparavant.

Son père était assis à la tête des hommes, à l'immense table carrée qui servait à festoyer, à se rencontrer ou sinon de table du conseil pour les questions d'importance, les questions militaires, des questions dont ils avaient arrêté de parler depuis trop d'années.

Quand Dierdre et ses filles entrèrent, les hommes ne tardèrent pas à le remarquer et le silence se fit dans la salle. Elle ne s'était pas attendue à voir un tel air de surprise sur leur visage. Un à un, ils se tournèrent et la regardèrent entrer. Ils la regardaient comme s'ils voyaient un fantôme.

Dierdre se dirigea directement vers le centre de la table, où se trouvait son père. Il s'arrêta de parler au guerrier qui était assis à côté de lui et lui jeta un coup d'œil, l'air complètement éberlué. Il se leva et se dressa de toute sa taille.

“Dierdre”, dit-il d'une voix faible et choquée. “Que fais-tu ici ?”

Elle remarqua qu'il était rouge de préoccupation. Cela la rassura. Elle vit qu'il avait au moins l'air de se soucier d'elle. Elle avait été moulée par la souffrance, n'était plus la même personne et, visiblement, son père s'en rendait compte, même si les hommes qui l'accompagnaient en étaient incapables. Le visage envahi par la préoccupation et la culpabilité, il se leva précipitamment et s'avança pour la prendre dans ses bras.

Pourtant, quand il lui ouvrit les bras, elle tendit une paume et l'arrêta.

Il la regarda d'un air interrogateur, le visage plein de douleur.

“Tu ne mérites pas que ta fille te serre contre elle”, dit-elle froidement d'une voix grave qui dégageait une autorité qui la surprit elle-même. “Pas la fille que tu as abandonnée.”

La culpabilité assombrit le visage de son père. Pourtant, son visage se figea en exprimant aussi l'obstination, comme il le faisait parfois.

“Je n'avais pas le choix”, rétorqua-il, sur la défense. “La loi m'y obligeait.”

“La loi de qui ?” demanda-t-elle.

Il plissa le front. Visiblement, il n'appréciait pas cet interrogatoire.

Il n'avait pas l'habitude qu'elle lui tienne tête comme ça.

“La loi qui nous a été imposée à tous, à tout Escalon”, répondit-il.

“La loi que tu as *permis* qu'on t'impose”, rétorqua-t-elle en refusant de céder.

Il rougit de colère et de honte.

“Dierdre, ma fille”, dit-il d'une voix brisée. “Pourquoi es-tu revenue ? Comment es-tu partie ? Comment as-tu traversé Escalon toute seule ? Que t'est-il arrivé ? Je ne reconnais pas la voix de cette femme qui me parle.”

Elle le fixa, déchirée entre le chagrin et le défi, et se souvint à quel point elle avait autrefois aimé cet homme et à quel point il l'avait trahie.

“C'est vrai, Père. Tu ne me connais plus. Je ne suis pas la fille qui t'a quittée après que tu m'aies abandonnée comme un objet, après ce que j'ai souffert. Je suis une femme, maintenant. Dis-moi, Père, aurais-tu abandonné un de tes fils aussi facilement que moi ? Ou te serais-tu battu jusqu'à la mort s'ils étaient venus les prendre ?”

Il la regarda fixement et elle en fit autant. Ce faisant, elle se sentit pour la première fois enracinée en ce lieu et ne ressentit plus le besoin de se faire oublier, de céder comme elle l'avait toujours fait. Pour la première fois, elle se rendit compte qu'elle était aussi forte, aussi féroce que son père. Elle n'avait plus besoin de trembler devant ses yeux marron acier, les mêmes yeux que les siens.

Et puis, lentement, la chose la plus surprenante qui soit se produisit. Pour la première fois depuis qu'elle la connaissait, l'air de défi de son père se transforma en air de culpabilité, de chagrin, et ses yeux se remplirent de larmes.

“Je suis désolé”, dit-il d'une voix brisée. “Pour tout ce qui t'est arrivé. Je n'ai jamais voulu que ça mène à quoi que ce soit de mauvais.”

Elle avait envie de pleurer mais refusa de céder; au lieu de cela, elle se retourna, fit face à tous les autres guerriers présents dans la salle et prit la parole.

“Savez-vous qu'on m'a battue tous les jours ? Comment ils m'ont torturée ? Comment ils m'ont enfermée dans une cellule ? Comment ils m'ont échangée d'un seigneur à l'autre ? J'ai été laissée pour morte. Et vous ne savez pas combien j'ai souhaité mourir. Si ce n'avait été pour une amie chère, je serais morte à l'heure qu'il est. Elle m'a sauvée. Une fille, une femme qui avait plus de force et de courage que vous tous, les hommes. Personne d'autre n'est venu me sauver, pas un d'entre vous. Tous les jours, quand je me réveillais, j'étais sûre que vous viendriez, j'étais sûre qu'aucun de vous ne refuserait de risquer sa vie pour sauver une fille de la torture.”

Elle soupira.

“Et pourtant, personne n'est venu. Pas un d'entre vous, les braves guerriers, vous qui prétendez être les détenteurs de la chevalerie.”

Elle regarda tous les visages et, l'un après l'autre, elle les vit tous détourner le regard ou baisser les yeux, écrasés par la honte, tous à court de mots.

Le visage de son père s'effondra de douleur et il s'avança.

“Qui t'a fait mal ?” demanda-t-il d'un ton autoritaire. “Je ne t'ai pas livrée pour que tu sois torturée : je t'ai livrée pour que tu sois noblement mariée à un seigneur pandésien.”

Dierdre lui renvoya un regard plein de haine.

“*Noblement mariée ?*” dit-elle furieusement. “C'est le nom que tu donnes à ça ? Voilà un bien joli terme pour justifier ta veulerie.”

Il rougit de honte, incapable de réagir et, quand elle observa tous les autres hommes qui se trouvaient dans la salle, ils baissèrent la tête, tous incapables de dire un mot.

“Pandésia n'a fait pas qu'à moi ce qu'il m'a fait”, cria-t-elle de plus en plus fort, “mais aussi à vous tous. Vous devriez le savoir. Vous devriez savoir que quand vous leur donnez vos filles, vous ne les leur donnez pas pour qu'ils les épousent mais pour qu'ils les battent et les torturent. Ils les torturent à l'heure qu'il est, au moment où nous en parlons, dans tous les coins d'Escalon, au nom de leur grande loi. Et vous tous, vous restez assis ici et vous permettez que ça se passe. Dites-moi : quand avez-vous tous arrêté de devenir des hommes ? Quand avez-vous arrêté de vous battre pour ce qui est juste ?”

Elle les regarda tous dans les yeux et vit l'indignation les gagner.

“Vous tous, les grands guerriers, les hommes que j'ai respectés plus que tous les hommes du monde, vous êtes devenus faibles et lâches. Dites-moi, quand avez-vous oublié vos serments ? Était-ce le jour où vous avez déposé les armes ? A votre avis, combien de temps faudra-t-il pour que Pandésia ne se contente plus de venir chercher vos femmes mais vienne vous chercher, vous aussi ? A ce moment-là, est-ce que ça signifiera quelque chose pour vous ? Quand vous aurez l'épée sur la gorge ?”

Elle leur fit baisser les yeux à tous et aucun de ces hommes ne fut capable de lui répondre un seul mot. Un silence pesant régnait dans la salle et Dierdre voyait qu'ils étaient en pleine réflexion.

“Vous me dégoûtez tous”, dit-elle alors que l'indignation lui courait dans les veines. “Ce n'est pas Pandésia que je blâme, mais *vous*, vous qui avez permis que cela arrive. Vous ne méritez pas qu'on dise que vous êtes des guerriers. Pas même des hommes.”

Elle resta là en attendant que son père réagisse. Cependant, pour la première fois dans sa vie, il resta muet.

Finalement, quand il parla, ses mots furent ceux d'un homme brisé, d'un homme qui avait l'air d'avoir beaucoup vieilli depuis qu'elle était

fièrement entrée dans la salle et d'avoir beaucoup de regrets.

“Tu as raison”, dit-il d'une voix feutrée, brisée. Dierdre fut surprise; de toute sa vie, il n'avait jamais admis avoir tort. “Nous ne méritons pas le statut de guerriers, et je ne m'en étais pas rendu compte jusqu'à ce jour.”

Il tendit le bras, lui plaça une main sur l'épaule et, cette fois-ci, elle l'autorisa à le faire.

“Pardonne-moi”, dit-il, les yeux pleins de larmes. “Je ne savais pas à quel point j'avais tort. C'est la plus grande honte de ma vie et je passerai le restant de ma vie à me faire pardonner, si tu me le permets.”

Dierdre sentit les larmes lui venir en entendant ses paroles. Toute l'émotion qu'elle avait retenue remonta à la surface et elle se souvint à quel point elle l'avait aimé, à quel point elle lui avait confiance autrefois. Cependant, elle réprima son émotion. Elle ne voulait pas encore montrer d'émotions à ces hommes, car elle n'était pas encore certaine d'être capable de vraiment les pardonner.

Son père se tourna vers tous ses hommes.

“Aujourd'hui”, dit-il d'une voix tonitruante, “ma fille nous a tous appris une chose que nous avions oubliée. Elle nous a rappelé ce qu'être un guerrier signifie. Elle nous a rappelé les guerriers que nous fûmes et ce que nous sommes devenus. Elle est la plus courageuse et la meilleure de nous tous.”

Les hommes signifièrent leur approbation par des grognements et en frappant leur chope sur la table.

Son père se leva de toute sa hauteur, à nouveau débordant de fierté. Dierdre vit une lueur qu'elle n'avait pas vue depuis des années lui revenir aux yeux.

“Aujourd'hui”, cria-t-il, “nous prendrons les armes une fois de plus, même au risque de notre vie, comme nos femmes l'ont fait avec tant de bravoure !”

Les hommes poussèrent des cris de joie et leur visage s'illumina.

“Nous réapprendrons ce que signifie devenir un guerrier. L'ennemi est devant nous. Nous mourrons peut-être en l'affrontant mais nous mourrons en hommes, comme avant !”

Les hommes poussèrent de forts cris de joie et se levèrent.

“Apporte-moi le parchemin.” Il fit signe à un écuyer.

Le garçon traversa la salle à toute vitesse et retira du mur un parchemin de plusieurs pieds de long couvert d'une écriture pandésienne. Son père le tint de façon à ce que tout le monde le voie.

“Les Pandésiens déclarent que nous devons afficher leurs lois dans nos salles de réunion. Si on les retire, on peut être condamné à mort”, rappela-t-il.

Il tint le parchemin devant eux puis le déchira lentement en deux.

Le son remplit l'air.

Les hommes poussèrent un grand cri de joie et Dierdre sentit son cœur se réchauffer quand son père jeta par terre les morceaux du parchemin.

“Nous nous battons contre Pandésia”, dit-il en se tournant vers Dierdre, “et tu nous montreras la voie.”

Son père tendit les bras vers elle et, cette fois-ci, elle le prit dans ses bras pendant que les hommes poussaient des cris de joie.

Elle sentit que la vie pourrait peut-être, juste peut-être, reprendre.

CHAPITRE QUATORZE

Aidan tenait bon pendant que le chariot le secouait en avançant sur les routes cahoteuses. Blanc avait fini par s'endormir, la tête sur les genoux d'Aidan et Motley en face de lui. Aidan observait cette scène rustique avec étonnement. La caravane de chariots, avec ses jongleurs, ses acrobates, ses acteurs, ses musiciens et toutes sortes de saltimbanques, était pleine de vie. Tout le monde racontait des blagues, riait, jouait des instruments de musique, chantait des chansons et se bousculait l'un l'autre; certains réussissaient même à danser. Aidan n'avait jamais vu de groupe de gens si insouciant, si différents des sombres guerriers en compagnie desquels il avait grandi dans le fort de son père. Dans son pays, les hommes se taisaient tant qu'ils n'avaient rien à dire. Il ne savait pas quoi penser de ces gens.

Quand il voyait ça, c'était comme si on dévoilait le côté le plus léger de la vie, un côté qui ne lui avait jamais été révélé. Il ignorait que la vie pouvait être insouciante à ce point, qu'on pouvait *se permettre* d'être insouciant à ce point, qu'on avait le droit d'être aussi heureux et idiot. C'était une chose qu'il était sûr que son père, un homme sérieux qui n'avait de guère de temps à perdre, verrait d'un mauvais œil. Aidan avait lui-même du mal à la comprendre.

Ils chevauchaient depuis des jours dans la campagne et serpentaient dans des bois profonds et sombres sans jamais apercevoir leur destination. Alors qu'ils progressaient, Aidan était surpris par le paysage exotique, par le fait que la neige cède la place à l'herbe, que les arbres noirs et tortueux cèdent la place à des arbres parfaitement droits qui bordaient la route en dégageant un lueur verdâtre. Si loin dans le sud d'Escalon, l'air était différent, lui aussi, parfumé, chargé d'humidité; même le ciel avait l'air de prendre une teinte différente. A mesure qu'ils avançaient, Aidan ressentait un mélange d'excitation et d'appréhension. Il était impatient de voir son père mais comprenait quand même qu'il était plus loin de Volis qu'il ne l'avait jamais été. Et si, après ce long voyage, son père n'était pas à Andros ?

Aidan sentit un mouvement sur ses genoux. Il baissa les yeux et regarda la patte de Blanc. Motley se rapprocha, s'agenouilla à côté de lui et inspecta son pansement. Cette fois-ci, Blanc ne gémit pas quand Motley le lui refit. Au lieu de cela, il lécha la main à Motley.

Aidan tendit le bras et donna à Blanc un peu d'eau dans un bol et une petite friandise : un morceau de viande séchée que Motley lui avait donné. Blanc s'en saisit avidement puis lécha le visage à Aidan, qui voyait déjà que son chien se remettait et savait qu'il avait un ami pour la vie.

On entendit un autre éclat de rire et un cri venir du chariot voisin du leur : un groupe venait de finir une chanson et buvait le vin d'une

outré. Aidan fronça les sourcils, car il ne comprenait pas.

“Pourquoi êtes-vous tous aussi heureux ?” demanda-t-il.

Motley le regarda à nouveau avec perplexité.

“Et pourquoi ne le serions-nous pas ?” répliqua-t-il.

“La vie, c'est du sérieux”, dit Aidan en faisant écho à une chose que son père lui avait inculquée de nombreuses fois.

“Ah bon ?” rétorqua Motley, au coin de la bouche duquel se formait un sourire. “Elle ne me paraît si sérieuse.”

“C'est parce que vous n'êtes pas guerrier”, dit Aidan.

“Guerrier, est-ce tout ce qu'on peut faire dans la vie ?” demanda Motley.

“Bien sûr”, rétorqua Aidan. “Qu'est-ce qu'il y a d'autre ?”

“Qu'est-ce qu'il y a d'autre ?” demanda Motley, surpris. “On peut faire des tas de choses au lieu de tuer les gens.”

Aidan fronça les sourcils.

“Nous, les guerriers, nous faisons plus que tuer les gens.”

“Nous ?” dit Motley en souriant. “Serais-tu donc un guerrier ?”

Aidan bomba fièrement le torse et parla de sa voix la plus mature.

“C'est tout ce qu'il y a de plus certain.”

Motley rit et Aidan rougit.

“Je suis sûr que tu en seras un, jeune Aidan.”

“Les guerriers, ça ne fait pas que tuer les gens”, insista Aidan.

“Nous les protégeons aussi. Nous les défendons. Nous vivons pour l'honneur et pour la fierté.”

Motley leva son outré et but.

“Et moi, je vis pour la boisson, les femmes et la joie ! A la leur !”

Aidan le regarda fixement, frustré de ne pas arriver à le cerner.

“Comment peux-tu être aussi joyeux ?” demanda-t-il. “Il y a une guerre à mener.”

Motley haussa les épaules, guère impressionné.

“Il y a toujours une guerre à mener. Cette guerre ou une autre.

Une guerre que vous commencez, vous, les guerriers. Pas *ma* guerre.”

Aidan fronça les sourcils.

“Tu manques d'honneur”, dit Aidan. “Et de fierté.”

Motley rit.

“Et je vis très bien sans l'un ni l'autre !” répliqua-t-il.

Plusieurs musiciens s'avancèrent à leur niveau en riant et en chantant. Aidan se creusa la cervelle en essayant de trouver comment lui faire comprendre.

“L'honneur, c'est tout ce qu'il y a”, dit finalement Aidan en se souvenant d'un dicton des anciens guerriers qu'il avait lus.

Motley secoua la tête.

“Il m'en faut bien plus”, répondit Motley. “L'honneur ne m'a jamais rien rapporté. De plus, l'honneur existe dans d'autres choses que le

combat.”

“Comme ?” demanda Aidan.

Motley se pencha en arrière et leva les yeux au ciel en ayant l'air de réfléchir.

“Eh bien”, commença-t-il, “il y a de l'honneur dans le fait de faire rire quelqu'un. Il y a de l'honneur dans le fait de distraire quelqu'un, de raconter une histoire, de faire oublier aux gens leurs malheurs, leurs ennuis et leurs craintes, même si ce n'est que pour une après-midi. Emmener quelqu'un dans un autre monde est plus honorable que toutes tes épées rassemblées.”

Motley prit une autre gorgée.

“Il y a plus d'honneur dans l'humilité que dans la fierté démesurée de la plupart de tes guerriers,” ajouta-t-il. “Il y a même de l'honneur dans le rire. Ton problème”, conclut-il, “est que tu as passé trop de temps en compagnie des guerriers en grandissant dans ce fort. Tu ne vois qu'un aspect des choses.”

Aidan n'avait jamais imaginé cela. Pour lui, dans la vie, ce qu'il y avait de mieux, c'était être avec les guerriers de son père et écouter d'innombrables histoires de combat et d'honneur devant la cheminée de son père. Pour lui, l'honneur n'avait pas d'autre sens. Il n'avait jamais entendu personne s'exprimer ainsi et il était étonné par cet homme et ses paroles et ses vêtements aux couleurs vives, par tous ses amis, tous ces gens qui lui semblaient si bêtes, qui avaient l'air de dévaloriser la vie.

Et pourtant, alors qu'Aidan réfléchissait à ce que disait cet homme, il se demanda s'il pouvait aussi exister un autre type de vie, un autre type d'homme et d'autres moyens de vivre. Après tout, il fallait bien qu'il admette qu'il y avait du vrai dans ce que disait cet homme : Aidan n'avait lui-même jamais connu de plus grand plaisir que celui de se laisser emporter par une histoire, de se perdre dans les univers imaginaires des vieux mondes et des anciennes batailles. C'était ce qui l'inspirait, ce qui lui permettait de tenir. Et si cet homme pouvait raconter de telles histoires, alors, il n'était pas impossible qu'il soit un homme d'honneur, après tout.

“C'est ce que tu fais ?” demanda Aidan, curieux, en regardant l'homme des pieds à la tête. “Tu racontes des histoires aux gens ? Tu es barde, alors ?”

“Je ne fais pas que raconter des histoires”, répondit Motley. “Je crée des mondes. Je fais s'enflammer l'imagination. J'apporte l'inspiration. J'invite les gens à entrer dans un monde imaginaire, dans un monde où ils ne pourraient pas entrer tout seuls. Ce que je fais n'a pas moins d'importance que ce que fait ton père.”

“Pas moins d'importance ?” demanda Aidan d'un ton sceptique. “Comment peux-tu dire une telle chose ?”

“Sans moi”, répondit Motley, “qui raconterait les histoires ? Quand les guerriers ont remporté leurs batailles, qui les raconterait aux masses ? Et si personne ne les raconte, elles ne survivront pas. Tout ce que ton père et ses hommes auront fait ne sera même pas un souvenir.”

Pendant que Aidan réfléchissait aux paroles de Motley, ce dernier prit une autre longue gorgée à son outre puis soupira.

“De plus”, poursuivit-il, “les guerres de ton père sont pour la plupart banales. Pour chaque bataille dramatique qui vaut la peine d’être racontée, il y a peut-être une année de banalités. Cependant, mes histoires ne sont jamais banales. Mes histoires extraient la quintessence des voyages, ternes pour la plupart, de ton père. Mes histoires ne sont pas des histoires arides, ne sont pas des encyclopédies; elles sont ce qui compte le plus en elles, ce qui vaut la peine qu’on s’en souvienne.”

Aidan fronça les sourcils.

“Mon père défend des royaumes”, dit-il. “Il a beaucoup de gens sous sa protection. Toi, tu racontes des histoires.”

“Et je défends mes propres royaumes”, répondit Motley, “et j’ai moi aussi beaucoup de gens sous ma protection. C’est un royaume différent, un royaume de l’esprit, et une autre sorte de protection, celle du cœur et de l’âme, mais elle a autant de valeur. Après tout, le royaume de l’esprit vient en premier. C’est ce qui permet aux hommes de rêver, d’imaginer, de prévoir et finalement de conquérir les royaumes du monde. L’inspiration qu’ils retirent, les leçons qu’ils apprennent, les stratégies qu’ils déduisent, viennent toutes de mes histoires. Après tout, que serait une vie sans histoire, sans imagination, sans les légendes qu’on se raconte l’un à l’autre ? Pose-toi la question suivante, jeune Aidan : où se termine l’histoire et où commence la vie ? Peut-on jamais vraiment séparer l’une de l’autre ?”

Aidan plissa le front.

“Je ne comprends pas”, dit-il.

Motley se pencha en arrière, prit une longue gorgée de son outre puis l’observa.

“Tu es un garçon intelligent”, répondit-il. “Tu *comprends*. Je peux te parler comme à un adulte et je sais que tu écoutes. Tu as simplement besoin d’y réfléchir, de te débarrasser de toutes tes idées préconçues. Et je sais que tu en as beaucoup là-dedans.”

Aidan regarda à l’extérieur du chariot. Alors que ce dernier avançait en cahotant, il regarda le paysage changer sans cesse à mesure qu’un brouillard épais passait puis disparaissait. Il s’interrogea. Y avait-il du vrai dans ce que disait cet homme ? Y avait-il dans la vie d’autres itinéraires vertueux que celui du guerrier ?

Un silence long et agréable les enveloppa et rien ne l’interrompit

mis à part le son des chariots qui cahotaient sur la mauvaise route de campagne et, de temps à autre, les rires et la musique qui venaient des autres chariots.

A la grande surprise d'Aidan, Motley rompit le silence. “Quand nous mourons”, dit-il finalement d'une voix plus fatiguée et alourdie par la boisson, le visage en partie obscurci par le brouillard, “il ne nous reste rien de ce monde. Ni nos frères et sœurs, ni nos parents, aucune des prostituées avec lesquelles on a couché, et même pas la boisson dans notre ventre. Tout ce qui nous reste, c'est le souvenir, et nos souvenirs se jouent fréquemment de nous. Ils deviennent des demi-vérités, des vérités déformées, un mélange de réalité et de ce qu'on voudrait qu'ils soient. Que ça nous plaise ou non, avec le temps, nos souvenirs se transforment en imagination. *L'imagination* est tout ce qui nous reste. L'imagination aura toujours le dessus sur les souvenirs. Quand tu repenses à ta vie, quand tu essaies de comprendre ce qui te reste, tu ne chéris pas les souvenirs qui s'en vont mais les rêves qui sont devenus si réels qu'ils font maintenant partie de toi. Et le moteur de ces rêves, c'est les histoires.”

Motley se pencha en avant, passionné, avec une intensité soudaine dans le regard.

“Tu vois, jeune Aidan, notre vie est trop souvent trop banale. Ou trop compliquée. Ou trop injuste. Ou trop mystérieuse. Ou trop irrésolue. Notre vie peut être désordonnée, sans résolution, parfois même interrompue au milieu. Cependant, nos histoires, notre imagination, eh bien, ce sont des choses entièrement différentes. Elles peuvent être tout ce que notre vie ne peut pas être. Elles peuvent être parfaites. Ce sont *elles* qui nous permettent de tenir bon.”

Il prit une profonde inspiration.

“*Plus que ça*”, poursuivit-il, “ce ne sont pas seulement nos histoires qui nous permettent de tenir bon. Si nous vivons avec elles assez longtemps, nous *devenons* nos histoires. Tu comprends ? Les légendes que nous lisons et les rêves que nous choisissons se fondent en nous. Ils deviennent une partie de notre être. Ils finissent par nous définir. Ils finissent par faire autant partie de nous que nos vrais souvenirs, par devenir encore plus significatifs, car nos souvenirs nous sont imposés alors que nous choisissons nos rêves. Quand tu entends un grand rêve comme ceux que je raconte, il te change. *Pour toujours.*”

Finalement, Motley se rassit en soupirant et prit une autre gorgée de son outre.

“Donc, tu vois, mon garçon”, conclut-il, “je ne fais pas que raconter des histoires. Je change la vie des gens. Autant, sinon plus, que ton père. Les épées de ton père ne durent qu'un temps alors que mes rêves leur survivront longtemps.”

Motley se plia les mains sur la poitrine, ferma les yeux et, juste

comme ça, à la grande surprise d'Aidan, il se mit à ronfler.

Aidan était étonné par cet homme, qui ne ressemblait à aucun de ceux qu'ils avait rencontrés, et il se demanda d'où il venait. Il regarda autour de lui et dut admettre qu'il ressentait un respect mêlé d'admiration pour tous ces gens qui étaient si heureux, si insouciant. Aidan n'avait jamais vu autant de joie dans le fort de son père. Est-ce qu'il manquait aux gens de Volis une chose que ces gens-ci avaient ?

Le chariot continua à avancer pendant des heures en cahotant. Aidan tenait Blanc à côté de lui en essayant de le protéger contre les cahots, car ses blessures étaient encore sensibles. Aidan regarda à l'extérieur et observa le paysage qui défilait, les arbres qui, de verts, devenaient violets puis à nouveau jaunes et verts et, juste au moment où il se demandait si ces bois allaient se terminer un jour, soudain, ils donnèrent sur une grande plaine ouverte devant eux.

Aidan se redressa et ressentit une poussée d'excitation quand la vue changea radicalement. Le ciel s'ouvrit quand la forêt disparut et le soleil brilla sur les plaines ouvertes. Il sentit qu'ils étaient maintenant proches de leur but. La route était meilleure, leurs chevaux avançaient plus vite et, quand Aidan se leva dans le chariot, impatient de tout voir, il fut sidéré par ce qu'il vit.

Là-bas, à l'horizon, émergeant du brouillard, se trouvait Andros, la capitale. Elle lui coupa le souffle. C'était l'endroit le plus remarquable qu'il ait vu de toute sa vie. Elle barrait l'horizon comme si elle remplissait le monde. Il regarda aussi intensément que possible mais ne parvint pas à voir où elle se terminait. Devant la ville se dressait un temple énorme qui montait jusqu'aux nuages et en son centre se trouvait une arche ouverte qui était la porte d'entrée massive de la ville, par laquelle des quantités de gens entraient et sortaient à toute vitesse. Aidan examina les parapets en s'attendant à voir les bannières royales de Pandésia jaunes et bleues et les remparts pleins de soldats pandésiens mais, quand il examina les murs de la cité, il eut la délicieuse surprise de n'en voir aucun. Au lieu de cela, son cœur battit plus vite quand il vit les bannières d'Escalon pendre fièrement. Il cligna des yeux en se demandant si ces derniers lui jouaient des tours.

Ils ne lui jouaient aucun tour. Il se rendit compte avec un frisson que la capitale était à nouveau entre les mains de son peuple. Et cela ne pouvait signifier qu'une chose : que son père l'avait conquise. Il avait gagné.

Aidan se rendit compte avec un autre frisson que cela voulait aussi dire quelque chose d'encore plus important : son père était à Andros, à l'intérieur de la capitale.

“Regarde !” cria frénétiquement Aidan. Il donna un coup de pied à la jambe à Motley en se levant et en regardant fixement la capitale qui approchait, ne comprenant pas comment on pouvait dormir pendant

un tel événement. Les chevaux avancèrent plus vite et Motley ouvrit finalement les yeux, interloqué. Il regarda autour de lui puis se redressa et jeta un coup d'œil à la capitale qui approchait. Ensuite, à la grande surprise d'Aidan, il se rassit tout aussi rapidement. Il plia les mains sur la poitrine et referma les yeux.

“Je l'ai vue mille fois”, dit-il en baillant.

Aidan se retourna vers la capitale, incrédule. Il avait le cœur plein d'excitation et se demandait comment on pouvait avoir aussi peu d'intérêt pour la vie, pour une des plus belles vues d'Escalon. Une série de cors retentit, venant des chariots. Le son fit sursauter Aidan car les musiciens sonnaient le cor à côté de lui.

“Que font-ils ?” demanda-t-il à Motley.

“Ils annoncent notre arrivée”, répondit brusquement Motley, les yeux encore fermés.

Les cors firent retentir une série de coups brefs, à un rythme inhabituel. Aidan n'avait jamais rien entendu de semblable.

“Mais pourquoi ?” demanda Aidan.

“C'est bon pour les affaires”, répondit Motley. “Ça leur dit qu'on arrive. Après tout, c'est la capitale et nous ne sommes pas les seuls en ville : nous allons avoir beaucoup de concurrence.”

Les cors sonnèrent de façon répétée, les chevaux accélèrent et bientôt, ils atteignirent l'énorme pont-levis en bois. Ils passèrent dessus en faisant beaucoup de bruit avec les sabots des chevaux. Aidan ressentit un frisson quand ils se mêlèrent à la foule. Il regarda vers le bas et reconnut quelques-uns des hommes de son père qui gardaient le pont-levis, au garde-à-vous, et il rit fort quand il les vit, ravi que son père ait vraiment gagné, qu'il soit vraiment ici. Quand il passa sur ce pont, cela lui rappela vaguement les années où il était jeune et habitait ici avec son père quand le Roi faible était encore au pouvoir. Ça avait l'air de remonter à toute une vie.

Pourtant, Aidan se sentit aussi bouleversé quand il vit la taille et l'étendue de la cité et comprit qu'il serait difficile de retrouver son père derrière ses murs. La capitale avait l'air d'être aussi grande qu'un pays.

On entendit des cris de joie et des rires dans les rues. La foule se rassemblait autour de leur chariot. Aidan donna un autre coup de pied à Motley, qui dormait encore.

“Tu ne comprends pas !” cria Aidan. “La capitale ! Elle est libre ! Elle est à nous !”

Motley ouvrit grand les yeux et, cette fois-ci, il se releva d'un bond d'un air surpris. Il vit les bannières d'Escalon, vit la foule en fête et, pour la première fois depuis qu'Aidan l'avait rencontré, il eut l'air vraiment sidéré.

“Je ne m'y attendais pas”, se dit-il à lui-même en observant la cité

avec surprise.

“Nous sommes libres !” cria Aidan, fou de joie.

Motley haussa les épaules.

“Libres ou pas, ça compte à peine”, répondit-il. “La foule est en fête. Ça sera bon pour les affaires.”

“Est-ce tout ce qui compte pour toi ?” dit Aidan d'un ton sec.

“Pandésia a été vaincu par mon père ! C'est ça qui compte.”

Motley haussa les épaules.

“C'est l'argent qui compte”, répondit-il. “Donc, je remercierai ton père pour ça. Peut-être raconterai-je une histoire sur lui.”

Motley vit la foule en fête se ruer vers le chariot, pièces d'argent en main, et il fit un grand sourire.

“Tu vois, jeune Aidan ?” dit-il. “Les guerriers ne reçoivent pas la moitié de l'adulation que nous recevons.”

Brûlant du désir de trouver son père, Aidan ne pouvait plus perdre une minute. Il bondit par-dessus le côté du chariot, suivi par Blanc, atterrit durement sur le sol poussiéreux et entra par les portes en courant.

“Aidan !” cria Motley.

Mais Aidan ne se retourna pas. Il se frayait déjà un chemin dans la foule, dans la capitale, et se perdait dans les masses car il était résolu à retrouver son père quels que soient les efforts qu'il faudrait faire pour cela.

CHAPITRE QUINZE

Merk était assis sur le sol en pierre de la Tour de Ur, devant le feu de cheminée, à côté d'une dizaine d'autres guerriers. Ils formaient plus ou moins un cercle et, alors qu'ils fixaient tous silencieusement les flammes, Merk réfléchissait à la vie qu'il menait ici. Il avait passé une longue journée de service à surveiller l'extérieur et la plupart de ces hommes n'avaient pas grand chose à dire. Ils mâchaient leur bâton de viande séchée et Merk en faisait autant. Il comprenait à quel point son voyage lui avait donné faim et était reconnaissant de pouvoir enfin étirer ses jambes douloureuses, après tant d'heures passées assis à cette fenêtre à surveiller la campagne.

Merk jeta un coup d'œil aux autres hommes, des hommes qui, comme lui, avaient l'air de n'avoir nulle part ailleurs où aller dans le monde, des hommes au visage endurci. Comme lui, c'étaient des âmes perdues, des personnes brisées; pourtant, il savait qu'il fallait qu'ils aient tous quelque chose de spécial pour avoir réussi à franchir ces portes. Qu'est-ce qui les avait tous emmenés ici ?

Le fracas distant des vagues de l'océan entraînait par les fenêtres pendant que, de temps à autre, une bourrasque de vent y pénétrait brusquement. Avec le crépitement du feu, ces sons étaient le seul bruit qu'ils entendaient alors qu'ils étaient tous sombrement assis, chacun perdu dans son propre monde. Merk sentait que cet endroit était comme un monastère et que ces guerriers étaient tous comme des moines, chacun résigné à son propre vœu de silence personnel.

Pourtant, Merk ne voulait pas se contenter de surveiller : il voulait protéger. Il se demanda quand son service changerait. Il espérait qu'il n'allait tout de même pas être enfermé dans cette tour pour toujours, condamné à rester assis à côté d'une fenêtre et à surveiller la campagne.

Merk jeta un coup d'œil dans la salle et ses yeux s'arrêtèrent sur Kyle, le garçon mystérieux aux longs cheveux dorés qui était assis à l'écart des autres. Il avait visiblement quelque chose de différent. Avec ses yeux gris à l'éclat surréaliste, il n'avait pas l'air d'être de leur race. Cependant, pourquoi est-ce qu'un vrai Gardien serait stationné avec eux ?

Merk se tourna et regarda son nouveau commandant, Vicor, qui était assis à la tête du cercle et fixait les flammes. Il prit une longue gorgée d'une outre de vin que l'on faisait tourner. L'outre arriva bientôt entre les mains de Merk, qui en prit une longue gorgée. Il eut la surprise de constater que le vin était épicé et chaud et lui montait à la tête. C'était agréable.

“Ce soir”, dit finalement Vicor en rompant le silence pesant, “nous allons patrouiller.”

Il scruta le cercle d'hommes et ses yeux se posèrent sur Merk.

“Nous partirons de la tour et patrouillerons à pied.”

Merk ressentit une poussée d'excitation à une telle idée.

“Que chercherons-nous ?” demanda Merk.

Vicor lui envoya un regard impatient.

“Tout ce qui espère te tuer”, répondit-il catégoriquement. “Nous patrouillerons la nuit, après notre journée de surveillance. Nous nous relaierons en effectuant des rotations.”

“Pourquoi ne pas patrouiller le jour ?” demanda Merk.

Quand Vicor fixa Merk, il parut évident qu'il n'aimait pas qu'on lui pose des questions.

“Parce que nos ennemis préfèrent nous attaquer la nuit.”

Soudain, Merk comprit que, toutes les nuits où il était resté assis à l'extérieur en demandant à entrer, ces hommes avaient dû le voir.

Pourtant, ils l'avaient laissé là où il était.

“Pourquoi ne m'as-tu pas approché, dans ce cas ?” demanda-t-il à Vicor.

Vicor haussa les épaules.

“Les nouveaux candidats se présentent à nos portes tout le temps”, répondit-il. “Ce n'est pas à nous de décider de leur destinée. Nous laissons décider les autres occupants de la tour. Les gens qui campent à nos portes ne représentent aucune menace.”

“Dans ce cas, quelle est la menace ?” demanda Merk.

“Les trolls”, répondit-il sans hésitation. “Ils font des invasions par petits groupes à partir de Marda quand ils réussissent à traverser les Flammes. Ce sont des attaques isolées.”

Merk fut surpris d'entendre ça.

“Je croyais que les Flammes les empêchaient d'entrer.”

Vicor secoua la tête.

“Il en passe certains.”

“Et ils arrivent jusqu'ici ?” demanda Merk.

“Certains, oui.”

Après un long silence, Vicor continua.

“De tous les coins d'Escalon, de tous les coins du monde, ils veulent tous la même chose : l'Épée de Flammes. Notre mission, c'est de la garder.”

“Elle est ici, alors ?” demanda Merk. Il savait qu'il n'aurait pas dû poser la question mais il mourait d'envie de savoir.

Vicor détourna le regard puis, après un long silence, il répondit : “C'est une chose que tu ne sauras jamais. Et moi non plus. Notre seule mission est la surveillance. De toute façon, que l'Épée soit ici ou dans la Tour de Kos importe peu. Où qu'elle soit, notre mission est tout aussi sacrée. Cet tour contient beaucoup de secrets et beaucoup de trésors, dont certains sont encore plus précieux que l'Épée.”

Cela éveilla la curiosité de Merk.

“Qu'est-ce qui pourrait bien être plus précieux que l'Épée ?” demanda-t-il.

Cependant, Vicor regarda les autres, qui détournèrent le regard et restèrent tous muets. Merk se rendit compte qu'il était un marginal et qu'il avait encore besoin de gagner leur confiance.

“Cette tour n'est pas ce qu'elle a l'air d'être”, répondit finalement Vicor. “Il s'y trouve beaucoup d'étages que tu ne verras jamais, beaucoup de passages secrets qui mènent à des endroits que tu ne peux pas imaginer. Se rendre quelque part dans cette tour sans en avoir la permission est passible de peine de mort.”

Il regarda gravement Merk, qui se promit de ne jamais partir en exploration.

“Donc, nous surveillons toute la journée et nous patrouillons toute la nuit”, dit Merk. “On ne dort jamais ?”

Vicor sourit sans enthousiasme.

“Chacun son tour”, répondit-il. “Tu as droit à deux heures avant l'aube.”

“Deux heures ?” répéta Merk, surpris.

Vicor se leva soudain et tous les hommes se levèrent en même temps que lui. Il regarda Merk et, ce faisant, il jeta une épée, une belle épée qui portait les anciennes marques de la tour. Elle atterrit sur la pierre, aux pieds de Merk, en produisant un bruit métallique.

“Tu te joindras à nous ce soir”, dit-il à Merk.

Merk baissa le bras et ramassa l'épée. Il la tint en l'air et fit courir son doigt le long de la lame avec un respect mêlé d'admiration pour le savoir-faire du fabricant.

“Tu veux être Gardien”, conclut Vicor. “Voyons si tu en es capable.”

Merk suivit le groupe pendant qu'ils sortaient par la porte en file indienne et descendaient rapidement l'escalier de pierre en colimaçon, étage après étage. Il se retrouva derrière Kyle.

“Tu n'as pas d'arme”, remarqua Merk alors qu'ils descendaient les étages les uns après les autres.

Kyle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

“Ça me ralentirait”, répondit-il.

Merk fut surpris par sa réponse mais eut peu de temps pour y réfléchir car ils atteignirent l'étage principal et il vit les autres continuer à descendre vers un autre étage en dessous de celui des portes dorées. Ils se retrouvèrent bientôt sous terre et descendirent de plus en plus bas. Merk, abasourdi, se demandait où ils pouvaient bien aller quand, soudain, ils s'arrêtèrent à un étage, passèrent par une petite porte cintrée et entrèrent dans un long tunnel éclairé par des torches. Le tunnel serpentait et Merk avait une sensation de

claustrophobie car il était juste derrière les autres. Finalement, le tunnel prit fin et aboutit à un petit escalier en pierre. Ils montèrent à nouveau et une petite porte en pierre s'ouvrit.

Merk fut choqué de se retrouver à l'extérieur, de sortir de la tour par un passage secret sculpté dans la pierre. Dans la nuit, il sentit l'air humide et frais de l'océan sur son visage et ça lui donnait une impression étrange d'être de retour à l'extérieur. Les portes en pierre se refermèrent mystérieusement derrière eux. Merk s'arrêta et leva les yeux vers la tour. Sa hauteur lui inspira un respect mêlé d'admiration.

Merk entendit le fracas de l'océan, qui était plus fort ici. Il regarda autour de lui dans l'obscurité de la nuit, uniquement éclairée par leurs torches, et vit les hommes commencer à se disperser. Ils s'éloignèrent tous de la tour, en direction des bois.

“Quelle est notre mission ?” demanda Merk à Kyle, qui s'avavançait à côté de lui. “Que cherchons-nous ?”

Kyle resta silencieux un long moment. Il se déplaçait rapidement sans jamais détacher le regard des bois. Finalement, il répondit.

“Un ennemi peut prendre beaucoup de formes”, répondit-il mystérieusement en regardant encore droit devant.

Merk marcha avec les autres. Ils se mirent en file indienne et avancèrent dans la nuit. On aurait dit qu'ils méditaient en silence.

Pendant des heures, ils patrouillèrent et ne virent ni n'entendirent rien mis à part le craquement des feuilles qu'ils produisaient tous en marchant dans les bois. Il se mit à s'interroger sur la nature de cet endroit, la nature de son service en ce lieu. Est-ce qu'il servait vraiment Escalon ? Il n'en avait pas l'impression. Il n'était même pas sûr que l'Épée de Flammes était dans cette tour. Il avait l'impression qu'on ne mettait pas vraiment à profit ses compétences spéciales. Être Gardien, était-ce donc cela ?

D'autres heures passèrent et Merk, au fond des bois, entendit soudain un bruit devant lui. On aurait dit comme un corbeau, mais avec un son plus aigu. L'animal croassa à plusieurs reprises et, alors que Merk écoutait, il sentait que c'était quelque chose de plus sinistre, le signe avant-coureur de quelque chose à venir.

Les autres, qui suivaient Vicor, venaient de se retourner et repartaient tous maintenant vers la tour. Une partie de Merk voulait les suivre mais une autre partie, la partie qui demandait à servir, sentait qu'il ne pourrait pas s'en aller sans avoir vérifié ce que c'était.

“Attendez !” cria Merk aux autres.

Tous les hommes s'arrêtèrent et Vicor vint à côté de Merk, qui scrutait les bois.

“C'est ta première patrouille”, dit Vicor, après un long silence. “Il n'y a rien là-bas.”

“Bien essayé !” dit un autre des hommes d'un ton moqueur en lui

tapotant le dos, en se détournant et en ricanant.

Ils firent tous demi-tour en direction de la tour mais Merk tint bon, tout seul, refusant de s'en aller. Il avait toujours fait confiance à ses sens et c'était ce qui faisait de lui l'assassin le plus craint d'Escalon. Maintenant, ses sens lui disaient qu'il y avait quelque chose là-bas.

Merk regarda l'orée du bois pendant plusieurs minutes et attendit. Pourtant, rien n'arriva. Le son ne se refit pas entendre.

Il se demandait s'il n'allait pas faire demi-tour comme les autres quand, soudain, debout tout seul à cet endroit, il entendit le craquement d'une brindille. Les poils de sa nuque se hérissèrent : il savait sans nul doute que ce n'était pas un corbeau. On entendit un hurlement et, soudain, il y eut un bruissement. Quelque chose chargeait dans les bois, droit sur lui.

Un moment plus tard apparut le visage d'une créature hideuse et Merk, terrifié, vit que ce n'était ni un homme ni une bête mais le visage d'un troll défiguré et boursouflé. Il sut immédiatement que ça allait être le combat de sa vie.

Le troll le chargea. Il faisait presque deux fois sa taille et Merk cligna des yeux en voyant des dizaines d'autres trolls apparaître derrière lui. Il leva son épée, prêt à l'inaugurer, tout en sachant qu'il n'avait pas la moindre chance. Cependant, cela ne l'arrêta pas. Il fonça sur les trolls en abandonnant toute précaution, pour l'honneur, prêt à faire ce qu'il était né pour faire, même dans l'obscurité de la nuit.

CHAPITRE SEIZE

Duncan était assis à la tête de la longue table de banquet de la grande Salle des Fêtes, et il regardait l'immense foule de soldats qui se rassemblaient devant lui avec embarras. Il savait qu'il aurait dû se réjouir de ce qu'il voyait. Après tout, ce qu'il avait ardemment désiré voir se trouvait devant lui : tous ses guerriers, réunis ici à Andros, festoyaient, se délectaient de leur victoire. Il y avait les hommes de Kavos et de Seavig, tous réunis, assis sur les mêmes sièges que ceux que les Pandésiens leur avaient ravis, et ils se régalaient des mets les plus délicats, buvaient le meilleur vin et faisaient la fête; ils le méritaient bien après avoir pris la capitale contre toute attente. Duncan réfléchit à la façon dont ils avaient réussi à étendre leur conquête de Volis à Esephus, au Lac de Ire et aux pics de Kavos, et maintenant, finalement, à la capitale elle-même. C'était surréaliste. Ils avaient déclenché la rébellion en Escalon et avaient répandu la liberté dans toute la moitié du pays. Le soulèvement déclenché par Kyra avait été spontané et aucun d'eux n'aurait jamais pu le planifier. Le renversement des statues pandésiennes qu'il avait vu d'aujourd'hui était le couronnement de la victoire de toute une vie.

Duncan savait qu'il aurait dû se sentir victorieux, détendu, et pourtant il n'y arrivait pas. En effet, devant lui et au sein de ses hommes se trouvait une alliance fragile entre d'autres hommes, les hommes de Bant de l'autre côté de la table auxquels s'étaient joints les nobles et la Garde du Roi, des hommes qu'il soupçonnait d'être encore fidèles à Tarnis. C'était une alliance fragile bâtie sur des clans et des intérêts en conflit. Même s'ils étaient tous d'Escalon, ils avaient tous des objectifs et des points de vue différents. Tous les hommes assis à cette table convoitaient le trône et avaient des idées différentes sur la façon de se débarrasser de Pandésia. Chaque faction restait sur son quant-à-soi et Duncan sentait la tension à peine masquée qui régnait dans l'air. Et à mesure que le vin coulait, il sentait cette tension s'accroître.

En regardant ce groupe, Duncan voulait vraiment penser que c'était un groupe unifié de ses compatriotes qui se battaient pour une même cause. Après tout, ils voulaient tous la liberté. Pourtant, il sentait aussi que chacun d'eux était motivé par une cause différente et que la route susceptible d'y mener était encore plus différente. Plus Duncan les observait, plus il commençait à se rendre compte que ce qu'il voyait n'était pas un peuple mais un groupe d'intérêts conflictuels qui habitaient sur la même île. Il commençait à comprendre qu'Escalon n'avait jamais vraiment été un peuple qu'en apparence. C'était en fait un rassemblement disparate de forteresses qui partageaient une frontière et chacune de ces forteresses avait des

guerriers et des seigneurs de guerre au caractère bien trempé qui ne se souciaient que de leur propre région. Duncan comprenait désagréablement que le travail du Roi était d'être le ciment qui les unifiait, d'être cette alliance qui donnait l'impression de ne tenir que par un fil. Cela donna à Duncan un nouveau respect pour le vieux Roi. En dépit de ses défauts, d'une façon ou d'une autre, Tarnis avait au moins assuré la cohésion d'Escalon. Il se rendait compte que l'unité pouvait être plus difficile à obtenir que la victoire.

Duncan se sentit aussi terrifié quand il regarda autour de lui et repéra Enis, le fils de Tarnis, que l'on reconnaissait facilement à ses vêtements d'aristocrate, à son regard fuyant et à la longue cicatrice verticale qu'il avait le long de l'oreille. Il lança un regard froid à Duncan jusqu'à ce que ce dernier finisse par le fixer du regard et lui faire détourner le sien. A cause de ses yeux dépourvus de sincérité et de son regard affamé, il était celui auquel Duncan faisait le moins confiance. Duncan repensa à leur pénible rencontre, peu après qu'il ait fait emprisonner son père. Enis avait affirmé avec insistance qu'il serait le meilleur roi susceptible de succéder à son père, et il avait quasiment prié Duncan de le mettre au pouvoir tout en lui promettant toutes sortes d'alliances en guise de compensation. Écœuré par ce fils déloyal, Duncan l'avait chassé de sa présence. Il détestait l'avoir ici, à cette table, et il ne l'aurait jamais accepté si Enis n'avait pas été proche de Bant, de la Garde du Roi et de tous les nobles. Ce n'était qu'un aspect écœurant de plus de la politique.

Le festin durait depuis des heures. La salle était remplie de musique, de femmes, de boisson. C'était un festin destiné à consolider leur confrérie. Duncan aurait souhaité pouvoir conquérir Escalon tout seul mais il savait qu'il avait besoin de Bant et de ses hommes et qu'il avait besoin de la Garde du Roi. Libérer quelques villes était une chose mais conquérir tout un pays, en sécuriser les frontières et le gérer en était vraiment une autre. Duncan avait besoin d'eux, surtout parce que Pandésia préparait certainement une contre-attaque.

Alors que les autres mangeaient et buvaient, Duncan touchait tout juste à sa nourriture. Il détestait déjà être Roi. Il détestait la politique, détestait régner, détestait être obligé de détenir Tarnis, qui avait autrefois été comme un père pour lui, quels que soient ses défauts. Pourtant, on ne lui avait guère laissé de choix. C'était la mort ou la détention et Duncan était au moins content d'avoir choisi la détention. Il savait que ce choix avait aussi mis à rude épreuve son alliance avec Kavos, qui était encore furieux que Duncan n'ait pas fait mettre Tanis à mort, et son alliance avec Bant et les nobles, dont la colère couvait elle aussi. De tous les côtés, Duncan sentait son alliance se fracturer.

Duncan jeta un coup d'œil à Arthfael et se consola en le voyant, comme toujours. A côté de lui, il remarqua le siège vide d'Anvin, le

commandant en lequel il avait le plus confiance. Quand il pensa à la mission qu'il avait confiée à Anvin, il se sentit un nouveau nœud à l'estomac. Duncan savait que, à l'instant même, Anvin chevauchait vers Thebus dans la nuit afin de sécuriser la Porte du Sud avant qu'il ne soit trop tard. Duncan se demanda s'il arriverait à temps, avant que Pandésia ne les envahisse comme un tsunami depuis le sud. Duncan aurait vraiment voulu y aller avec son ami mais savait qu'il fallait qu'il reste ici pour bricoler cette alliance avant la prochaine attaque.

Les hommes qui se trouvaient devant lui buvaient et se réjouissaient. Ils faisaient la fête comme s'ils n'allaient pas se lever à l'aube et passer à une autre bataille. Duncan avait déjà vu cette attitude chez ses soldats : c'était leur façon de se préparer à l'éventualité de leur mort, d'étouffer en eux la peur de la guerre. Il ne les priverait pas de leur plaisir. Il voyait que même ses propres fils étaient rouges parce qu'ils avaient trop bu. En dépit de leurs joues rouges et de leur arrogance d'ivrognes, Duncan savait que ce n'était pas le moment de les contenir.

Cependant, quand il les vit, cela lui fit mal au cœur car il pensa à l'absence de sa fille. Où était maintenant Kyrá ? se demanda-t-il. Avait-elle réussi ? Il aurait voulu plus que tout qu'elle soit ici avec lui, elle et son dragon. Il avait tellement besoin d'eux, maintenant.

“Les hommes de Baris sont de loin les meilleurs guerriers d'Escalon !” s'exclama la voix rude d'un homme ivre.

Un cri s'éleva dans la foule.

Duncan grinça des dents quand il vit Bant, ivre, claquer sa chope sur la table pour accentuer ses fanfaronnades auprès de ses hommes et parler assez fort pour provoquer les hommes de Duncan assis de l'autre côté de la table. Les hommes de Bant poussèrent des cris de joie pour le soutenir et les hommes de Duncan froncèrent les sourcils. C'était presque comme si Bant cherchait un moyen de provoquer Duncan et ses hommes, de rompre l'alliance. Duncan supposa que Bant essayait peut-être seulement de garder son honneur et de ruer un peu dans les brancards après avoir cédé à Duncan aujourd'hui.

Il était hors de question que Duncan se laisse piéger. C'était lui qui assurait la cohérence de cette alliance et il savait qu'il fallait choisir ses batailles et appliquer à soi-même la même restriction que celle qu'il avait toujours détestée en tant que guerrier. Même s'il détestait les vantards de Baris, il savait qu'il fallait qu'il rassemble son courage et trouve un moyen de maintenir son alliance pour le bien d'Escalon.

“Baris a aussi la meilleure forteresse de tout Escalon ! Je vous mets au défi d'en trouver une meilleure !” continua Bant en suscitant les acclamations de ses hommes ivres.

“Tu veux dire ce trou à rats enterré dans son canyon ? T'appelles ça une cité ?” cria une voix venant de l'autre côté de la table.

Tout le monde se tut en cherchant d'où venait la voix. Duncan regarda et son cœur se serra quand il vit ce qu'il avait soupçonné dès qu'il avait entendu la voix : son fils, Braxton, à côté de son frère Brandon, défiait Bant du regard. *Non*, dit silencieusement et intensément Duncan à ses fanfarons de fils. *Pas maintenant*.

“Et pour ce qui est des meilleurs guerriers”, intervint Brandon, “dix de tes hommes ne pourraient jamais affronter un seul d'entre nous.”

Cette fois-ci, ce furent les hommes de Duncan qui poussèrent des cris d'encouragement et Bant qui rougit. Il les regarda d'un air renfrogné et fit baisser les yeux aux fils de Duncan.

“Nous avons plus de victoires, gamin, que tu ne pourras jamais en compter”, répondit Bant, furieux, en mettant à plat les deux mains sur la table.

Brandon se moqua de lui. “Des victoires !” répondit-il d'un ton railleur. “C'est le nom que tu donne aux accrochages entre tes têtes de bétail !?”

“Les seules victoires dont tu peux te réclamer”, ajouta Braxton, “c'est d'avoir léché le cul au vieux Roi !”

La salle rugit et rit aux éclats.

Bant, humilié, se leva avec un regard assassin. Il posa les poings sur la table en faisant face aux fils de Duncan.

Furieux, Duncan savait qu'il fallait qu'il arrête cette dispute avant qu'elle ne s'aggrave.

“Les garçons !” siffla Duncan pour les réduire au silence. Jeunes et stupides, ils avaient mordu à l'hameçon de Bant.

Il s'attendait à ce qu'ils se tournent vers lui mais ses deux garçons, rouges d'avoir trop bu, eurent l'air de ne pas l'entendre. Effrontés, jeunes et impétueux, ils continuèrent à faire face à Bant.

“Dis-moi”, ajouta Braxton, “qu'est-ce que ça t'a fait aujourd'hui de lécher le cul à notre père ?”

Bant devint violet. Il cracha sur la table et tous ses hommes se levèrent à côté de lui, indignés, comme s'ils se préparaient à se battre. Bant se tourna vers Duncan.

“Mes hommes ne sont plus avec toi !” dit-il d'un ton sec. “Tu peux attaquer Pandésia tout seul et mourir tout seul : c'en est fini de notre alliance !”

Ses hommes poussèrent des cris de soutien. Bant tira son épée et ses hommes en firent autant.

Les hommes de Duncan se levèrent eux aussi, de leur côté de la table, et tirèrent l'épée eux aussi. Kavos, Bramthos, Seavig et Arthfael se tenaient en première ligne. Tout semblant de civilité avait disparu. Ils se faisaient face et allaient se jeter les uns sur les autres. Duncan savait qu'il fallait qu'il agisse sans attendre.

Duncan repoussa sa chaise, se leva à la tête de la table, donna un coup de poing sur la table et cria :

“ASSEZ !”

Tous les hommes se tournèrent vers lui en sentant l'autorité dans sa voix.

“Il n'y a qu'une route vers la victoire !” cria Duncan d'une voix tonitruante, de la voix d'un grand commandant. “L'ennemi est à nos portes, un ennemi qui nous prendra tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, et nous devons le conquérir. Allons-nous rester ici comme des enfants à nous battre les uns contre les autres ?”

Lentement, il fit baisser le regard aux hommes des deux camps qui, rouges, tenaient encore leur épée, face à l'autre camp. Ils ne posèrent pas leur arme mais, au moins, pour l'instant, ils se tirent tranquilles.

“Je ne tolérerai pas que ta descendance m'insulte ainsi !” cria Bant.

Duncan regarda ses garçons, redoutant d'avoir à gérer cette situation. Il savait que ses garçons avaient raison et détestait leur demander de s'excuser, surtout auprès de ce vantard. Cependant, il y avait trop de choses en jeu et les bons chefs faisaient ce qu'ils devaient faire.

“Vous allez vous excuser auprès de Bant !” ordonna-t-il. “Tous les deux !”

Ses fils le regardèrent en fronçant les sourcils, encore ivres.

“On va pas s'excuser d'avoir dit la vérité !” cria Brandon.

“Cet homme nous a provoqués toute la nuit !” cria Braxton. “Ça serait pas plutôt à lui de s'excuser ?”

“S'il est le grand guerrier qu'il prétend être”, ajouta Brandon, “voyons s'il a le courage de ses prétentions !”

Duncan sentit son estomac se nouer en sentant tous ses plans s'effondrer devant lui.

“Espèces de petits vauriens !” dit Bant en leur lançant un regard noir. “Je tuais déjà des hommes que vous n'étiez pas encore sevrés, et si ton père n'était pas ici, je te passerais cette épée dans le cœur à l'instant même.”

“Essaye !” cria soudain Seavig en se tenant à côté de Brandon.

“Fais ça et mon épée trouvera le chemin jusqu'au tien !”

“Et la mienne jusqu'au tien !” rétorqua un des hommes de Bant.

Les deux côtés de la table commencèrent à crier l'un contre autre, jusqu'à ce que, finalement, Bant bondisse sur la table et crache.

“Notre pacte est terminé !” cria Bant.

Tout le monde le regarda et se tut.

“On repart à Baris !” cria-t-il. “Et quand Pandésia vous tuera tous, on sera les premiers à faire la fête !”

Bant descendit soudain de la table, se tourna et sortit furieusement de la salle. Quand il le fit, ses hommes le rejoignirent et une moitié de

la salle se vida quand ils partirent.

En les regardant partir, Duncan regarda son alliance partir avec eux et il sut qu'il ne pourrait pas faire grand chose pour empêcher son royaume d'aller à vau-l'eau.

CHAPITRE DIX-SEPT

Kyra donnait des coups de bâton de tous côtés, sur toutes les branches du bois qui l'entouraient, pendant qu'Alva l'observait assis dans l'herbe de l'autre côté de la clairière, quasi-immobile, le dos parfaitement droit. A côté de lui, Leo et Andor étaient assis, étonnamment calmes tous les deux, comme si sa présence les apaisait. Le soleil du matin perçait à travers les arbres et Kyra, respirant avec difficulté et couverte de sueur, tournait et frappait depuis des heures, frappait des branches, des ennemis imaginaires, comme Alva lui avait demandé de faire. Elle brisait les branches, envoyait voler des feuilles et le craquement de son bâton résonnait partout dans les bois. Elle courait d'un arbre à l'autre en se sentant jugée par les yeux vigilants d'Alva.

Kyra ne savait pas encore que penser de lui. Il avait l'air de n'être qu'en partie humain et, même s'il ressemblait à un garçon, il avait aussi l'air ancien, hors du temps. Elle sentait qu'il vivait depuis des milliers d'années. Elle ne comprenait pas comment il pouvait être son oncle et elle était impatiente d'en apprendre plus sur sa mère. Quels secrets, se demandait-elle, Alva détenait-il ? Quand allait-il le lui dire ?

Finalement, Kyra tendit le bras, taillada une branche, la cassa en deux et se sentit victorieuse quand la grande branche tomba par terre. Ensuite, elle se retourna, lança son bâton en visant une feuille qui se trouvait de l'autre côté de la clairière et eut la satisfaction de constater qu'elle l'avait parfaitement lancé.

Kyra, respirant avec difficulté, se tourna vers Alva en se sentant victorieuse et en s'attendant à ce qu'il exprime son approbation. Pourtant, elle eut la surprise de voir qu'il regardait encore devant lui d'un air impassible. Au grand désarroi de Kyra, il resta muet comme s'il refusait d'accorder son approbation.

“J'ai touché toutes les cibles et réussi chaque épreuve !” cria-t-elle, indignée.

Il secoua lentement la tête.

“Tu n'as encore réussi aucune épreuve”, répondit-il.

Kyra le fixa, déçue, perplexe.

“J'ai cassé toutes les branches !” cria-t-elle.

Il ferma les yeux.

“Tu les as toutes frappées”, répondit-il finalement, “et pourtant, tu n'en as frappé aucune. Ton esprit te fait encore obstacle.”

Alva se releva soudain d'un bond, à une vitesse qui la prit au dépourvu. Elle fut choquée qu'il puisse se déplacer si vite. Lentement, il s'approcha et s'arrêta à six mètres.

“Quand tu rencontreras ton ennemi”, poursuivit-il, “ton *véritable*

ennemi, ton esprit devra être vide. Pour l'instant, il est plein. Regarde-moi, par exemple.”

Il leva une main et, à la grande surprise de Kyra, son bâton, qui était par terre, s'éleva en l'air et traversa la clairière en volant pour venir lui atterrir dans la main. Elle le fixa, stupéfait, et commença à comprendre qu'il avait des pouvoirs bien plus importants qu'elle ne l'avait constaté auparavant.

“Attaque-moi”, dit-il d'une façon détachée.

Il resta là, de l'autre côté de la clairière, détendu, en attente. Il bougea à peine la main et le bâton de Kyra fendit l'air vers elle. Elle tendit la main et il atterrit entre ses doigts. Elle le regarda sans dire mot.

Kyra resta là, hésitante, car elle ne voulait pas attaquer Alva.

“Je ne frapperai pas un garçon”, cria-t-elle finalement. “Et encore moins un garçon sans défense.”

Il sourit.

“Je suis ton oncle et j'ai plus de défenses que tu ne sauras jamais. Maintenant, viens !”

Kyra sentit qu'elle ne pouvait qu'obéir. Par conséquent, elle se précipita en avant sans conviction, leva son bâton et visa délicatement son épaule.

Cependant, quand son bâton s'abattit, Alva avait disparu. Elle se tourna de tous les côtés et le trouva, à sa grande surprise, debout derrière elle.

“Mais ... comment ?” demanda-t-elle, sidérée. “Tu as disparu puis réapparu.”

“J'attends”, répondit Alva. “Frappe-moi.”

Frustrée, Kyra leva son bâton puis, cette fois-ci, elle l'abattit plus vite.

Une fois de plus, elle rata sa cible. Alva esquiva facilement le bâton comme si elle donnait ses coups au ralenti.

Kyra bondissait brusquement en avant puis donnait son coup, plus résolue à chaque fois, et à chaque fois elle ratait Alva, qui lui échappait facilement. Elle lui fit traverser la clairière et, à chaque fois que son bâton fendait l'air, elle ratait sa cible. Elle donnait ses coups de toutes ses forces, aussi vite qu'elle le pouvait et, pourtant, elle n'arrivait toujours pas à le toucher. Elle avait peine à y croire; elle n'avait jamais rencontré personne comme lui.

Finalement, quand il esquiva un coup particulièrement rapide, Kyra resta là, vaincue, à bout de souffle, et se rendit compte qu'elle n'allait pas l'attraper. Il était meilleur combattant qu'elle. Elle ne comprenait pas. Dans un accès de frustration, elle fonça, leva haut son bâton et l'abattit de toutes ses forces, sûre de le frapper.

Cependant, elle se retrouva en train de trébucher en avant, fendit

l'air et, humiliée, atterrit à genoux dans l'herbe.

Alva se tenait à côté d'elle et la regardait en souriant.

“Tu es trop rapide”, dit-elle en haletant, vaincue, à quatre pattes.

Il secoua la tête.

“Non”, répondit-il. “C'est ton esprit qui est trop rapide. Tu utilises ton esprit et pas ce qui se trouve en toi. Tu as peur des pouvoirs qui se trouvent en toi.”

“Oui”, admit-elle en comprenant qu'il avait raison.

Kyra se leva et se tourna vers lui, honteuse. De toute sa vie, elle n'avait jamais raté de cible avec son bâton et pourtant elle avait raté Alva à maintes reprises. C'était une leçon d'humilité. Elle n'était pas la guerrière qu'elle croyait être.

“Il y a des facettes de toi-même que tu n'as jamais explorées”, répondit-il. “Tu te bornes à l'approche guerrière et ça t'empêche de progresser.”

“Apprends-moi”, dit Kyra, impatiente. Elle avait le cœur qui battait la chamade car elle comprenait qu'il faisait allusion à une chose qui lui avait toujours échappé de peu. “Apprends-moi comment obtenir le pouvoir dont tu parles.”

“Tu le connais toi-même”, répondit-il. “Tu l'as déjà ressenti.”

Elle se souvint : Theos. Son combat contre Pandésia. Ces moments de combat qui étaient passés à toute vitesse et où elle n'avait même pas été consciente de ce qu'elle avait fait.

“Je l'ai déjà ressenti”, dit-elle en comprenant. “Quand j'ai appelé Theos, il est venu. Quand je me suis battu à Volis ... je me suis sentie ... plus grande que moi-même.” Elle s'interrompit. “Mais je n'ai pas réussi à invoquer ce pouvoir une fois de plus. Je ... je l'ai perdu.”

Alva resta longtemps silencieux, puis il finit par parler.

“Pourquoi ton dragon ne vient-il pas maintenant ?” demanda-t-il.

Elle sentait qu'il connaissait la réponse et elle voulait désespérément la connaître. Cependant, elle n'y arrivait pas. C'était cette même question qui l'obsédait depuis tous ces jours, depuis qu'elle avait quitté Argos.

“Je ... je ne sais pas”, répondit-elle.

Elle le regarda en espérant qu'il fournirait une réponse.

“Dis-moi”, supplia-t-elle.

Cependant, Alva se contenta de la fixer, impassible, et un long silence s'ensuivit.

“Essaie de l'appeler maintenant”, dit-il.

Kyra ferma les yeux et, de toutes ses forces, essaya une fois de plus d'appeler Theos.

Theos, pensa-t-elle. J'ai besoin de toi. Viens me voir. Où que tu sois, viens me rejoindre. Je t'en prie.

Après un long silence, Kyra ouvrit les yeux et, à son grand

désarroi, ne ressentit rien. Aucun dragon ne venait à l'horizon, on n'entendait ni cri ni battement d'ailes. Rien que le silence.

Kyra resta là, les larmes aux yeux, avec une sensation d'impuissance. Elle se rendait compte des limites de son pouvoir et voulait désespérément apprendre leur cause.

“Si tu pouvais appeler ton dragon”, dit finalement Alva, “si tu pouvais le contrôler, tu pourrais mettre fin à la guerre qui fait rage en toi et au sein d'Escalon. Tu pourrais sauver ton père à l'instant même. Cependant, tu ne le peux pas. Pourquoi ?”

Elle secoua la tête, incapable de répondre.

“C'est la raison pour laquelle tu es ici. C'est ce que tu es venue apprendre. Pas ça”, dit-il en attrapant son bâton et en le jetant par terre, “mais ça”, dit-il en s'avançant et en lui touchant le front entre les yeux. “La vraie source de ton pouvoir. Tu ne la comprendras que quand tu jetteras tes armes et prendras un nouveau départ.”

Alors qu'elle réfléchissait à ses paroles, soudain, elle entendit un grognement qui lui dressa les poils sur la nuque. Alva s'écarta et, quand Kyra regarda derrière lui, dans les bois, elle vit approcher un Salic. Elle se figea. C'était une créature terrifiante qu'elle ne connaissait que par ses lectures et qui avait la peau noire, les yeux rouges, trois cornes rouges et la taille d'un rhinocéros. Il bavait en montrant ses crocs acérés et en s'approchant d'elle.

Alva resta le dos tourné à la créature, comme si, d'une façon ou d'une autre, elle ne l'intéressait pas. Et, pour une raison quelconque, la bête ne fixait son regard que sur Kyra.

“Cette forêt produit ce que nous craignons le plus”, dit calmement Alva sans même se retourner pour regarder. “Ce à quoi nous avons peur de faire face. A quoi as-tu peur de faire face ? *Qui es-tu, Kyra ?*” demanda Alva d'un ton autoritaire, d'une voix soudainement tonitruante, grave, pleine d'autorité.

Au même moment, le Salic bondit. Il fonça sur elle, elle leva son bâton et le frappa.

Cependant, d'un seul coup de griffe, l'animal envoya le bâton en l'air.

Kyra resta là, sans défense. Toutes griffes dehors, la créature bondit en l'air, vers sa poitrine, et elle sut que, dans quelques moments, elle allait la déchirer en morceaux.

CHAPITRE DIX-HUIT

Merk se prépara à affronter le groupe de trolls qui lui fonçait dessus en grognant. Ils avaient des crocs recourbés qui leur sortaient des joues et levaient tous leur hallebarde en émergeant des bois. Il avait fait confiance à ses instincts, avait passé ces bois au peigne fin alors que ses compagnons Gardiens avaient fait demi-tour et avait prouvé qu'il avait raison. Pourtant, cette manœuvre l'avait aussi laissé ici tout seul, vulnérable, loin des autres. Il se rendit compte avec terreur qu'il faudrait qu'il affronte toute la meute par lui-même.

Merk se prépara quand le premier troll attaqua et laissa ses instincts de tueur prendre le dessus; il sentit une sorte de quiétude l'envelopper, entra dans ce lieu où il retournait toujours, où il pouvait se séparer de la violence qui allait se produire, pouvait calmer sa peur, même confronté à un danger mortel. Il avait déjà affronté plusieurs attaquants de nombreuses fois et, bien qu'ils n'aient pas été des trolls, il se sentait étrangement à l'aise dans cette situation. Après tout, il était né pour se battre, malgré tous les efforts qu'il déployait pour ne plus avoir à le faire.

Quand le premier troll abattit sa hachette droit vers sa tête avec assez de force pour couper un arbre en deux, Merk attendit le dernier moment puis s'écarta et sentit la lame lui passer juste à côté. Il frappa le troll dans le plexus solaire avec le pommeau de son épée et, quand le troll défaillit, Merk se retourna et le décapita. La tête de la bête lui roula sur les pieds et le sang chaud et collant lui éclaboussa les bottes.

Un autre troll fonça, la hallebarde dressée. Merk se retourna et donna un coup d'épée de côté qui décapita le troll avant qu'il ne puisse l'atteindre. Sa hallebarde tomba par terre et le troll sans tête s'écroula à ses pieds.

Un autre troll vint, puis un autre. Merk fit tourner son épée, la leva haut au-dessus de sa tête des deux mains et la jeta directement vers le bas et dans la poitrine du troll suivant. Il l'y plongea si profondément qu'il ne put l'en extraire. Le créature hurla en tombant à ses genoux et, quand les autres trolls abattirent leur hallebarde, Merk, sans arme, se laissa tomber à genoux et évita les lames qui lui effleurèrent les cheveux. Ensuite, il baissa le bras, saisit la hallebarde qui se trouvait par terre, frappa de côté et coupa les jambes au troll. Le troll hurla en tombant par terre et Merk, sans hésiter, pivota et le frappa dans le dos.

Un autre troll fonça et abattit sa hallebarde vers la visage de Merk, qui, encore au sol, leva sa hallebarde haut au-dessus de sa tête, la tourna de côté et bloqua celle qu'abattait le troll avec le manche. Son bras trembla sous le choc, la hampe en acier résonna et étincela quand la lame la frappa et l'onde de choc fit tomber Merk sur le dos. Le troll

lui atterrit dessus et se pencha, grognant de sa face grotesque à quelques centimètres. Merk, se débattant de toutes ses forces, se pencha en arrière et lui donna un coup de pied entre les jambes qui lui fit perdre l'équilibre. Le troll atterrit presque sur Merk, qui se dégagea à la dernière seconde puis lui planta la lame de son poignard dans la gorge.

Cependant, cette manœuvre laissait à Merk le dos exposé et il sentit qu'il avait d'autres trolls derrière lui. Il jeta un coup d'œil en arrière et vit un troll rapide et puissant lui foncer dessus en abaissant la hachette pour frapper son dos exposé, et il sut qu'il ne pourrait pas réagir à temps. Il se prépara en anticipant déjà la douleur que la lame allait produire en lui tranchant les chairs. Il savait qu'il allait mourir, et pourtant, il trouvait un certain confort dans le fait d'avoir tué beaucoup de ces créatures et d'avoir aidé à protéger le royaume.

Alors que Merk se préparait, il entendit le son de quelque chose qui passait près de sa tête en sifflant et vit du coin de l'œil une lance dorée passer tout près en lui éraflant presque l'oreille. Il entendit un grognement et un cri, puis le troll qui arrivait derrière lui tomba soudain à genoux. Il atterrit par terre à côté de lui, immobile, la tête transpercée par une lance.

Stupéfait qu'on lui ait sauvé la vie, Merk regarda et eut la surprise de voir la dernière personne qu'il s'attendait à voir ici : Kyle. Il avait dû être plus conscient du problème que les autres, faire demi-tour pour venir le retrouver et arriver juste à temps pour lui sauver la vie. Merk était choqué par sa prouesse, par la vitesse et l'exactitude de son lancer, et par le fait qu'il se soit préoccupé de lui sauver la vie.

“A GENOUX !” hurla Kyle.

Merk se baissa rapidement et, quand il le fit, une hallebarde lui vola par-dessus la tête, lancée par un autre troll que Merk n'avait pas vu. Kyle traversa la clairière à une vitesse que Merk n'avait jamais vue, à peine visible, semblable à un éclair de lumière, puis il atteignit le troll qui se tenait au-dessus de Merk et lui donna un coup de pied dans la poitrine.

Ce n'était pas un simple coup de pied : le troll s'envola, parcourut quinze mètres dans la clairière puis heurta un arbre avec une telle force qu'il fendit l'arbre en deux. Le troll glissa vers le bas, flasque, mort.

Merk resta sur place, sidéré, en regardant le garçon se battre. Kyle traversa la clairière à toute vitesse, comme un éclair de lumière dans l'obscurité, frappa un troll de ses mains, donna un coup de coude à un autre, donna un coup de pied à un autre. Il traversa la clairière et rompit le cou à un troll, retraversa la clairière et en frappa un autre sous le menton en l'envoyant dans un arbre. Les trolls gisaient autour de lui, mous comme de la mollesse et, en quelques moments, les corps

des trolls s'empilèrent par dizaines dans la clairière, immobiles.

Merk resta sur place et observa la scène en silence, muet. Tout était étrangement calme. Ils étaient seuls dans cette clairière avec des dizaines de trolls morts. Merk respirait avec difficulté, étonné, surtout, par l'apparente tranquillité de Kyle qui semblait n'avoir fait aucun effort. Qui était-il ? se demanda Merk. D'où était-il venu ? De quelle race était-il ? Merk se rendit compte qu'il l'avait largement sous-estimé.

Il y eut du bruit quand les compagnons d'armes de Merk firent finalement demi-tour et les rattrapèrent. Ils se ruèrent dans la clairière, s'arrêtèrent tous et regardèrent fixement la scène, stupéfaits, quand ils virent Merk, Kyle et les tas de trolls morts. Merk vit qu'ils regardaient Kyle avec un respect mêlé d'admiration, comme s'ils ne s'étaient visiblement pas attendus à ce genre de chose de la part de Kyle. Un air de respect leur passa sur le visage quand ils se rendirent compte de ce qu'il avait fait, qu'il les avait affrontés tout seul et que Merk avait eu raison de faire confiance à ses instincts.

Kyle traversa le carnage, baissa le bras et arracha sa longue lance dorée de la poitrine d'un troll. Il en essuya le sang en inspectant le corps. Les autres avaient l'air impressionné par lui, eux aussi, et pourtant pas vraiment surpris.

“Ce ne sont pas de simples trolls”, dit Kyle en s'avançant et en retournant l'un d'entre eux d'un coup de botte. “Regardez leurs vêtements, leurs armes.”

Merk les examina sans comprendre.

“Ils ne sont pas brûlés”, expliqua Kyle. “D'une façon ou d'une autre, ils n'ont pas traversé les Flammes.”

Merk regarda à nouveau les autres, qui fixèrent tous Kyle, le regard rempli d'effroi et d'intensité. Lentement, il commença à comprendre, lui aussi.

“Marda”, dit-il de sa voix grave dans l'obscurité de la nuit, “a franchi la frontière.”

CHAPITRE DIX-NEUF

Anvin passa au galop les portes en pierre de Thebus suivi par plusieurs dizaines de guerriers. Dans ce désert aride, ils soulevaient tous un nuage de poussière sur leur passage et devaient faire des efforts pour respirer. Il faisait si chaud ici, dans le sud. La région était aride et désolée. Tout ce qu'on pouvait y respirer, c'était la poussière du désert et les vagues de chaleur. Anvin n'était jamais allé si loin vers le sud et il avait l'impression de se trouver dans un pays étranger; il était étonné d'être encore en Escalon. Il avait peine à se dire que, quand il était parti de Volis, il y avait encore eu de la neige au sol. Isolées par les montagnes, les plaines de Thebus avaient leur propre climat désertique et avaient toujours constitué une région à part au sein d'Escalon.

Le voyage avait été long et dur. Ils avaient passé Everfall puis le Ravin du Diable, traversé l'interminable désert poussiéreux de Thebus, un désert qui aurait brisé beaucoup d'autres hommes. Anvin ne s'était pas arrêté depuis que Duncan l'avait envoyé d'Andros pour qu'il emmène ce petit groupe d'élite, formé des meilleurs hommes de Duncan, accomplir cette mission périlleuse. Duncan connaissait l'importance de cette mission, savait ce qui était en jeu et savait qu'il ne pouvait pas en faire part à Anvin bien que la destinée d'Escalon en dépende.

Anvin était accompagné de l'élite des hommes de Duncan, qui acceptaient tous l'idée d'affronter la mort sans sourciller, et c'était exactement ce dont Anvin avait besoin pour accomplir une mission qui avait toutes les chances de les mener vers une fin certaine. Après tout, prendre et conserver la Porte du Sud, la porte qui donnait accès à la totalité d'Escalon, la seule chose qui les sépare de Pandésia, ne pouvait être facile à faire. Cette bande de terre et le goulet d'étranglement que constituait la porte étaient assez étroits pour qu'un millier d'hommes en repoussent un million, mais il faudrait sécuriser la porte, la fermer à temps et la tenir assez longtemps pour que Duncan arrive avec des renforts. Et pour cela, il faudrait qu'Anvin atteigne Fort Thebus en premier et rallie les soldats du coin.

Quand ils passèrent finalement la haute arche en pierre qui marquait l'entrée du fort et ne se trouvait qu'à un seul jour de cheval de la Porte du Sud, Anvin savait déjà que Fort Thebus était la clé de la révolte parce qu'il était la forteresse la plus méridionale d'Escalon. Anvin jeta un coup d'œil aux bâtiments fades et sévères qui, couleur sable, se fondaient dans le désert. Le fort était le royaume du sable, du vent et de la roche. Bâti de bâtiments ramassés et bas, il n'avait aucune beauté, comme si tout avait été asséché par l'aridité du sable et du ciel. Ce n'était pas un lieu pour les humains et, pourtant, c'était

un avant-poste distant où les guerriers de Thebus avaient réussi à vivre d'une façon ou d'une autre. Anvin secoua la tête en s'étonnant qu'ils puissent être assez résistants pour vivre une vie aussi austère, aussi éloignée d'Escalon. Dernière défense du sud, ils étaient toujours restés loyaux à Escalon et, tristement, c'était eux qui avaient été les plus trahis quand le Roi faible avait ouvert les portes et cédé Escalon à Pandésia.

Quand Anvin traversa le fort à toute vitesse avec ses hommes et traversa les rues poussiéreuses que les résidents ne se souciaient même pas d'embellir, il vit le visage des hommes qui le regardaient, des guerriers plus ou moins alignés aux cheveux et à la barbe blond roux, blonds à cause de la violence du soleil. Ils regardèrent tous Anvin d'un air sceptique. C'étaient des hommes qui plissaient les yeux au soleil, qui avaient trop de rides autour des yeux et qui avaient tout vu ici. Ils regardèrent sans dire mot, aussi silencieux que les plaines qui les entouraient, et gardèrent tous la main sur le pommeau de leur épée comme s'ils étaient tout aussi prêts à serrer leurs compatriotes dans leurs bras qu'à les tuer.

Anvin continua jusqu'à l'entrée principale de la garnison et vit, surpris, qu'il n'y avait pas de portes ici. Il passa sous une arche ouverte. Ici, le temps était si chaud qu'il n'était jamais nécessaire de fermer les portes et l'endroit était si aride qu'il n'était pas nécessaire de le défendre. Après tout, si quelqu'un s'approchait de Thebus, on le repérerait plus de cent kilomètres avant qu'il n'arrive.

Il entra dans la cour intérieure du fort et, quand il le fit, repéra d'autres guerriers qui attendaient debout. Leur chef, Durge, se tenait au milieu d'eux, entouré par des dizaines de ses hommes. Visiblement, il avait repéré Anvin et sa troupe de loin et avait anticipé leur arrivée.

Anvin s'arrêta finalement. Il respirait avec difficulté et chaque muscle de son corps lui faisait mal après cette longue chevauchée sans arrêt. Il descendit de cheval, tous ses hommes l'imitèrent et il se tourna vers Durge.

Durge continua à le regarder fixement, impassible, avec ses cheveux blond roux et sa mâchoire et ses épaules larges. C'était un homme insondable qui avait peut-être dans les quarante ans. La main à l'épée, comme s'il était prêt à le tuer où à le prendre dans ses bras, il restait là comme un rocher, comme un homme qui a tout vu, ne fait confiance à personne et n'en a que faire. C'était un homme dur taillé pour un endroit dur.

Anvin s'avança en silence et se demanda si Durge se souvenait de lui.

“Cela fait de nombreuses années qu'on s'est battus ensemble”, commença Anvin.

Durge le fixa silencieusement pendant que le vent traversait cet

endroit poussiéreux en hurlant.

“A la bataille de Briarwood”, répondit finalement Durge d'une voix lente, enrouée et aussi rêche que le sable qui l'entourait.

Anvin fit oui de la tête, soulagé.

“Nous avons tué beaucoup d'hommes”, répondit Anvin.

“Pas assez”, ajouta Durge en le pensant.

Anvin l'observa en silence.

“C'est curieux que tu n'aies pas de portes”, répondit Anvin. “Que fais-tu quand un ennemi approche ?”

Pour la première fois, Durge sourit.

“Nous n'avons pas besoin de porte”, répondit-il, “parce que nous avons fortement envie de nous battre. Nous aimerions nous faire attaquer. Après tout, nous vivons pour ça. Pourquoi devrions-nous nous tapir derrière des portes ?”

Anvin lui rendit son sourire, car il était certain que les paroles de ce guerrier étaient vraies.

“J'apporte des nouvelles urgentes de la capitale”, continua Anvin.

Durge haussa les épaules.

“Rien n'est urgent, ici”, répondit Durge. “Et ce qui concerne la capitale ne me concerne pas”, conclut-il d'une voix froide et dure.

Anvin savait qu'il n'était pas sorti de l'auberge et qu'il lui faudrait formuler ses prochaines paroles avec soin. Durge était visiblement un homme fier, pas du style à se laisser contrôler.

“Je sais que vous êtes libres”, répondit Anvin, “et que vous n'êtes soumis à personne. Ce n'est pas un ordre que j'apporte mais une demande, une demande qui vient de notre nouveau Roi.”

Durge eut l'air intéressé pour la première fois.

“Quel nouveau Roi ?” demanda-t-il.

“Tarnis est en prison”, dit fièrement Anvin. “Duncan est Roi.”

Durge eut l'air véritablement pris à l'improviste. Il se pencha en arrière et caressa sa longue barbe blonde en réfléchissant.

“Duncan”, se dit-il. “Un guerrier que je respecte. Un homme sérieux. Je n'avais jamais pensé qu'il voudrait être Roi.”

“Il ne le veut pas”, dit Anvin. “Il désire seulement qu'Escalon soit libre.”

Durge réfléchit.

“Et qu'est-ce que Duncan attend de nous ?” demanda Durge d'un ton un peu plus conciliant.

“Il n'attend rien de toi”, répondit Anvin. “Il veut te donner quelque chose.”

Durge plissa les yeux.

“Et qu'est-ce donc ?”

“La liberté”, répondit Anvin. “La chose qu'aucun homme ne peut te donner. La chose qu'il faut acquérir par soi-même.”

Durge le regarda longtemps, comme s'il réfléchissait.

“Et comment ce nouveau Roi va-t-il nous donner notre liberté ?” demanda-t-il. “Nous ne sommes qu'à un jour de cheval de la porte. Au-delà de cette porte se trouvent des millions de Pandésiens. Nous avons la Mer du Chagrin d'un côté et la Mer des Larmes de l'autre, et sur ces eaux se trouve un million d'hommes de plus. De quelle liberté parle-t-il ?”

Anvin inspira profondément en se préparant à expliquer.

“Duncan ne se tapit pas, ne se cache pas comme Tarnis”, répondit Anvin. “Il frappe ses ennemis violemment et rapidement. Nous avons libéré Volis, Argos, Esephus, Kos, et maintenant Andros. Ce sont des cités puissantes. La moitié d'Escalon est libre et l'autre moitié le sera bientôt elle aussi. Cependant, nous avons besoin de ton aide pour sécuriser la Porte du Sud. Sinon, nous serons envahis une fois de plus par les hordes de Pandésia et tous les efforts de Duncan auront été en pure perte.”

Durge plissa les yeux, se caressa la barbe puis se retourna et marcha jusqu'à une arche ouverte au bord de la cour. Il regarda les plaines poussiéreuses. Il resta longtemps à se caresser la barbe en silence.

Anvin vint à côté de lui et attendit. Il savait qu'il fallait qu'il lui donne du temps.

“La Porte du Sud, hein ?” dit-il en regardant encore les plaines.

Anvin attendit patiemment pendant que Durge fixait l'horizon en retournant visiblement les idées dans sa tête. Anvin suivit son regard et, au loin, à l'horizon, il voyait tout juste les arches dorées de la Porte du Sud qui luisaient au soleil.

“C'est un bâtiment solide”, remarqua Durge en scrutant l'horizon. “Ce sont nos ancêtres qui l'ont construit et nous ne saurions pas en faire autant aujourd'hui. C'est le bâtiment le plus grand et le plus épais d'Escalon. Il a été conçu pour résister à l'invasion, à la guerre. Il tient bon depuis des siècles et il a écarté Pandésia pendant des siècles.”

Il se tourna vers Anvin et fronça les sourcils.

“Jusqu'à ce qu'arrive Tarnis”, continua-t-il. “Il a tout défait d'un seul coup. Il a ouvert les portes sans se battre, a conclu un marché. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'il ne l'a dit à personne. Un jour, nous nous sommes réveillés et nous nous sommes retrouvés encerclés, prisonniers, sans même avoir eu la possibilité de nous battre. Il nous a tous trahis. Il ne nous a jamais donné la possibilité de défendre la porte, d'accomplir notre devoir sacré, et c'est une chose que nous, les hommes de Thebus, ne pardonnerons jamais.”

Durge soupira.

“Et maintenant tu arrives avec un nouveau Roi et de nouvelles promesses”, continua Durge. “Nos hommes ont déjà été trahis par la

politique et j'ai promis que ça ne se reproduirait jamais.”

“Tu n'es pas le seul à avoir été trahi”, répondit Anvin. “Tarnis nous trahis, nous aussi. Et Duncan n'est pas Tarnis.”

Durge se caressa la barbe.

“Un nouveau Roi, oui”, se dit-il. “Mais la politique ne change jamais. Le pouvoir est toujours le même. Combien de temps jusqu'à ce que ton précieux nouveau Roi se laisse corrompre, comme tous les autres ?”

Anvin fronça les sourcils.

“Duncan est un guerrier. Il a toujours été un guerrier et il le sera toujours.”

“Peut-être”, répondit Durge, “mais ce ne sera peut-être pas le cas de ceux qui lui sont les plus proches.”

“Impossible de savoir sans se lancer, n'est-ce pas ?” insista Anvin.

Durge soupira en se caressant la barbe. Il réfléchit. Un silence long et pesant s'installa entre eux, jusqu'à ce que, finalement, Durge se tourne vers lui.

“Nous pouvons reprendre la porte”, dit-il finalement. “C'est assez facile à faire. Cependant, la garder est une autre chose. Quand les hordes de Pandésia nous envahiront, elles viendront avec une force plus grande que jamais. Et si Duncan et ses hommes ne sont pas là pour nous aider, alors, cette fois-ci, nous serons tous massacrés. Tous mes hommes, et toi avec eux.”

Anvin s'avança et fit preuve de toute la gravité qu'il put.

“Tu as ma promesse solennelle”, dit Anvin. “Duncan ne nous trahira pas. Il se dirige vers le fort à l'heure qu'il est. Quand nous prendrons les portes, quand Pandésia approchera, Duncan et ses hommes seront là pour nous aider. Il a donné sa promesse solennelle et il ne nous trahira jamais. S'il le fait, je serai heureux d'être le premier à mourir.”

Durge l'observa et sembla impressionné par sa gravité.

“Nous avons besoin de ton aide”, insista Anvin en sentant que c'était le moment décisif. “Es-tu avec nous ? Es-tu pour la liberté ? Ou vas-tu rester tapi ici, dans ce fort vide que tu prends pour ta maison, et faire semblant d'être libre ?”

Anvin savait qu'il prenait un risque en provoquant Durge, et pourtant, il sentait qu'il fallait qu'il le fasse. Le regard de Durge s'assombrit violemment, il serra la mâchoire et Anvin vit la colère l'envahir.

Puis, tout aussi rapidement, il sourit.

“La porte, dans ce cas”, répondit-il en faisant un grand sourire. “Mourir aujourd'hui ou demain, quelle différence ?”

CHAPITRE VINGT

Alec était assis à l'intérieur de la forge embuée, devant l'enclume, entouré par des garçons et des hommes de tous les côtés. Il faisait trop chaud dans la salle, qui était remplie de nuages de vapeur et par le son du martèlement de l'acier. Alec travaillait, lui aussi. Il martelait encore et encore une épée fondue qui devenait blanche. Les étincelles volaient et la sueur piquait les yeux à Alec, qui n'en souciait plus. A côté de lui, Marco était assis avec ses nouveaux amis, qui faisaient tous partie de la résistance et se préparaient tous à prendre les armes contre Pandésia.

Alors qu'Alec martelait l'acier, il pensait à la vengeance à chaque coup de marteau. Il pensait aux Pandésiens que cette arme tuerait, pensait à son frère, son père et sa mère. A son village. A son peuple. Alec savait que toutes ces nouvelles armes qu'il forgeait seraient une goutte dans l'océan par rapport à la grande armée pandésienne, et pourtant, il savait aussi que chaque épée qu'il fabriquait, chaque hache, chaque bouclier provoquerait au moins la mort d'un Pandésien de plus et donnerait une chance de plus de défendre Ur, ce qui lui donnait une grande satisfaction.

Alec finit son épée, la leva haut, l'examina puis la plongea dans la cuve d'eau; un autre nuage de vapeur remplit immédiatement la salle, suivi d'un fort sifflement. Il examina le produit fini, le prit dans une main puis dans l'autre et le posa finalement sur la pile de nouvelles épées, satisfait.

Alec fit une pause, s'essuya la sueur du derrière de la tête et observa la salle. Cette forge était plus aérée que celle de son père, avec de grandes fenêtres cintrées ouvertes qui laissaient entrer l'air frais et l'éclat de la lumière du soleil qui, reflétée par les canaux, rendait cet endroit beaucoup moins étouffant. Il regarda à l'extérieur et vit tous les navires qui passaient. Leurs mâts et leurs voiles passaient devant la fenêtre en flottant et les bannières qu'ils hissaient venaient de tous les coins du monde. Ur était une cité profondément internationale qui dégageait une atmosphère de paix, de calme et de commerce et ne donnait pas l'impression que son peuple vivait sous l'oppression, sous l'occupation de Pandésia et sous la menace d'une grande guerre qui approchait, comme le savait Alec, qui savait que sa terre avait soif de vengeance.

Alec arpentait la forge, parcourait les rangées de garçons et d'hommes dans tous les sens, examinait le travail de tout le monde. Tous ces garçons étaient encore des amateurs et il fallait qu'il ajuste le travail de chacun au fur et à mesure.

“Tu frappes de façon inégale”, dit-il à un garçon en lui déplaçant le coude. “Cette épée sera irrégulière.”

Il s'arrêta à côté d'un autre.

“Le pommeau n'est pas droit”, dit-il en lui redressant le poignet.
“Ton angle de martèlement n'est pas bon.”

Un garçon à la fois, une arme à la fois, il passait d'un garçon à un autre, corrigeait, ajustait. Tous les garçons lui faisaient confiance et s'en remettaient à lui. Même Fervil, le maître-feronnier, s'en remettait à lui, comprenant finalement l'excellente qualité du travail d'Alec. Il tomba sur un homme plus âgé qui martelait un bouclier et s'arrêta. Il lui prit le bouclier des mains, impatient, pendant que l'homme le regardait fixement.

“Ce bouclier n'arrêtera pas les coups d'épée”, lui reprocha Alec.
“Son métal est trop fin et la courroie est trop serrée.”

Alec, autrefois très calme et facile à vivre, se rendait compte qu'il se sentait frustré et s'exprimait sur un ton cassant quand il aurait dû ne pas le faire. Il se demandait d'où lui venaient sa colère et son impatience récentes, voulait lutter contre mais n'y arrivait pas. Il sentait qu'il était plus la même personne depuis la mort de sa famille et il détestait la personne qu'il devenait.

Alec s'arrêta et inspira profondément en se forçant à se calmer, à laisser partir sa colère. Il ne voulait pas se défouler sur quelqu'un d'autre. Il alla à une fenêtre, regarda passer les navires et écrasa une larme inattendue qui lui coulait du coin de l'œil, assez vite pour éviter que les autres ne la voient et ne s'étonnent de son apparition.

Alec tressaillit en sentant une main se poser sur son épaule et vit Fervil le forgeron à côté de lui.

“Vas-y gentiment avec eux”, dit-il. “Ils ne sont pas comme toi ou moi. Ils ne sont pas forgerons. Ils sont tous ici pour aider la cause.”

Alec ferma les yeux et inspira profondément. Il savait que Fervil avait raison.

“Je suis désolé”, dit-il. “Je me sens extrêmement frustré, c'est tout. Nous n'avons pas assez d'hommes. Nous n'avons pas assez d'armes. Et il n'y a pas assez de temps. Tout ça, tout ce que nous faisons”, dit-il en parcourant la salle du regard, “ce n'est pas assez. Que ferons-nous quand toute la flotte pandésienne arrivera ? Quand les grands navires entreront par ces canaux ?” dit-il en regardant passer un autre grand vaisseau Pandésien.

“Nous faisons tout notre possible”, répondit Fervil.

Alec secoua la tête.

“Ce n'est pas assez”, répondit-il. “Les épées et boucliers n'arrêteront pas les navires. Nous ne pouvons pas nous attaquer à des flottes entières avec ça.”

“Tu veux qu'on fasse quoi, alors ?” répondit Fervil d'un ton sec, tout aussi frustré. “Qu'on construise une flotte ? Qu'on ferme la mer ? Ces épées sont tout ce que nous avons et il faudra bien s'en contenter.”

Alec se calma car une chose que Fervil avait dite l'avait frappé. Une idée lui venait. Quand il regarda à l'extérieur et examina les canaux, une idée le submergea. Il ressentit une poussée d'excitation quand elle se présenta à lui.

“Tu te trompes”, dit-il, le souffle coupé par l'excitation. “Nous avons bien plus.”

Alec courut soudain vers les tables, examina tout l'acier, toutes les armes à moitié forgées qui se trouvaient sur les tables, toutes les haches et toutes les massues à moitié finies. Insatisfait, il ratissa la salle puis trouva finalement la chose qu'il recherchait : elle était là, reposait sur le sol en pierre dans un coin sombre.

“Qu'est-ce que tu fais ?” demanda Fervil en le suivant.

Alec ramassa l'extrémité d'une chaîne immense et épaisse qui avait été originellement conçue pour une ancre.

“Aidez-moi !” cria-t-il aux autres.

Marco et les autres garçons arrêterent ce qu'ils faisaient, le rejoignirent en courant et l'aidèrent à soulever la chaîne. Chacun d'entre eux se débattait sous son poids. C'était comme soulever un serpent géant.

Quand tous les garçons la saisirent, ils aidèrent à Alec à la traîner et la déposèrent avec un bruit métallique sur la table en bois. Alec la démêla pendant que les autres écartaient les épées et les boucliers pour faire de la place en les envoyant tomber par terre avec fracas. Ensuite, il étendit la chaîne sur la table rectangulaire de six mètres. La chaîne, étonnamment lourde, pesait au moins une cinquantaine de kilos. Il la démêla jusqu'à ce qu'elle couvre toute la longueur de la table.

Alec se recula et l'examina en souriant.

“Elle fera l'affaire”, dit-il.

“Elle fera l'affaire pour quoi ?” demanda Fervil, perplexe.

Alec se tourna vers lui avec ferveur.

“Quelle est la largeur du canal ?” demanda Alec d'un ton autoritaire.

Fervil haussa les épaules. “Neuf mètres ?”

“Dans ce cas, nous rallongerons cette chaîne jusqu'à ce qu'elle mesure douze mètres”, répondit Alec. “Nous aurons besoin de plus de chaînes.”

“Mais pourquoi ?” insista Fervil. “Quelle est cette folie ?”

Alec se tourna et inspecta la salle sans lui répondre, concentré. Il s'arrêta quand il trouva ce qu'il recherchait : un groupe de longues piques qu'ils avaient prévu d'utiliser pour faire des lances.

“Il me faut tout ça”, dit Alec à Marco et aux autres, qui se précipitèrent pour les amener. “Et nous en forgerons d'autres.”

“J'ai besoin de ces piques pour faire des lances!” cria Fervil. “Nous

ne pouvons pas nous en passer ! Qu'est-ce que tu fais ? Quel est le sens de tout ça !?”

Alec saisit les piques, les répartit le long de la chaîne sur la table puis se recula et examina sa création en même temps que les autres. Là, étendue sur la table, se trouvait une chaîne de six mètres avec des piques tous les mètres. Alors qu'Alec la regardait, son idée lui parut excellente. Ça pourrait vraiment marcher.

Les autres avaient dû s'en rendre compte, eux aussi, car le silence se fit lentement dans la salle pendant qu'ils examinaient la chaîne.

“Tu as l'intention de piéger le port”, dit doucement le forgeron en comprenant finalement.

Alec se tourna vers lui en souriant.

“En effet”, répondit-il.

Alec se pencha, toucha une pique et sentit, admiratif, à quel point elle était pointue.

“Nous piégerons le fond du canal”, répondit-il, “puis nous attendrons. Quand les Pandésiens arriveront, nous lèverons la chaîne. Au lieu d'un homme, nous éliminerons un navire; au lieu de quelques soldats, nous en tuerons quelques centaines. Et le navire endommagé bloquera les canaux, bloquera toute leur flotte, rendra impossible tout débarquement.”

Ils examinèrent tous la chaîne en silence, avec un respect visiblement mêlé d'admiration.

“Risqué”, répondit finalement Fervil en arpentant la salle et en inspectant son travail potentiel. “Cela demanderait beaucoup de travail, et les chances de réussite —”

Soudain, la porte de la salle s'ouvrit bruyamment et tous les hommes se retournèrent et regardèrent. Alec cligna des yeux. Quand il vit qui entra, il se demanda s'il avait des visions.

Il vit entrer la fille la plus belle qu'il ait jamais vue. Grande, elle était environ de son âge, avait les cheveux longs, de beaux yeux marron et le visage fier et plein d'un fort caractère. Ce qui était encore plus choquant, c'était qu'elle avait emmené une dizaine de filles avec elle. Elle les menait fièrement avec un regard sans peur et un air de défi, comme si elle avait la rage au cœur.

“Dierdre”, dit Fervil d'une voix surprise. Visiblement, il la reconnaissait. “Est-ce que ton père t'a envoyée ?”

Elle entra dans la salle et le fixa avec un regard dur.

“Je me suis envoyée moi-même”, répondit-elle.

Fervil la fixa d'un air interrogateur.

“Pourquoi ?” demanda-t-il. “Et qui sont ces filles qui t'accompagnent ?”

Dierdre avança fièrement dans la salle comme si elle y était chez elle et Alec sentit son cœur battre plus vite; elle était si belle qu'il était

difficile de réfléchir en sa présence. Il n'avait jamais vu de telle beauté à Soli.

“Je suis venue chercher des armes pour nous toutes”, répondit-elle avec assurance. “Et donner à ces filles une chance de travailler à la forge. C'est tout autant notre cause que la vôtre.”

Quelques-uns des garçons présents dans la salle eurent des rires moqueurs pendant que les autres se regardaient, stupéfaits. Fervil secoua la tête.

“Ce n'est pas un endroit pour les filles et aucune fille ne maniera d'épée”, répondit-il avec autorité. “Ni n'en forgera. Tu serais plus utile dans le fort de ton père à aider les autres femmes à préparer tout ce qu'il faut.”

Cependant, Dierdre tint bon et son visage s'assombrit.

“Tu n'as pas l'air de comprendre”, répondit-elle de sa voix dure et froide. “Ce n'était pas une question mais un ordre.”

Tous les yeux regardèrent fixement la scène. Un silence gêné se fit dans la salle et, alors qu'Alec la regardait fixement, il ressentit une chose qu'il n'avait jamais ressentie auparavant. C'était plus que de l'admiration : c'était de l'amour. Il était épris d'elle. Il trouvait ça encore plus surprenant car, depuis le mort de sa famille, il n'avait ressenti que du vide et du chagrin. Et pourtant, alors qu'il la regardait, quelque chose changea en lui. Elle se tenait là, magnifique et brave, forte et fière, et il voyait en elle un modèle de courage contre l'adversité. Il sentit qu'il avait à nouveau une raison de vivre.

Alec s'avança soudain, incapable de se contrôler.

“Je ne pense pas que ce soit une si mauvaise idée”, cria-t-il pour la défendre en rompant ainsi le silence pesant.

Tous les occupants de la salle s'en remettaient à lui et son cœur se mit à battre plus vite. Il vit Dierdre le regarder elle aussi. Ses yeux étaient ensorcelants.

“Je serais content de t'aider”, dit-il en s'avançant vers elle. “Je peux t'apprendre comment forger les armes. Qui sait ? Peut-être te débrouilleras-tu mieux que ceux-là.”

Il sourit chaleureusement et s'attendit à ce qu'elle lui sourie aussi, mais elle ne le fit pas. Il vit des épaisseurs de chagrin dans ses yeux et, quand elle se contenta de le fixer silencieusement, il sentit qu'elle était perdue derrière des murs de tristesse. Il se demanda ce qui lui était arrivé.

Dierdre fit un signe de tête aux filles et, quand elles s'avancèrent, Alec fit signe aux garçons de leur faire de la place à la table. Alec indiqua à Dierdre qu'elle pouvait s'asseoir, elle aussi, mais elle ne le fit pas. Au lieu de cela, quand tous les garçons et les hommes de la salle repartirent travailler sur leurs armes ou examiner la chaîne d'Alec, elle passa de table en table en observant les armes. Elle s'arrêta devant une

épée, une des préférées d'Alec, une épée longue et fine avec une poignée en argent, plus légère, plus mince et plus aiguë que les autres, et elle la souleva. A la façon dont elle l'examinait, Alec vit qu'elle était quelqu'un qui avait grandi au contact des armes.

“Bon choix”, dit-il.

“Cette arme transpercera-t-elle un homme ?” demanda-t-elle.

“Oui”, répondit-il en se demandant quelle était l'origine de sa colère.

“Même s'il porte une armure ?” insista-t-elle.

Il fit oui de la tête.

“Une armure ou plus que ça”, répondit-il en sentant la profondeur de sa rage. “Qui espères-tu tuer ?”

Elle se tourna et leurs yeux se croisèrent. Ceux de Dierdre étaient glaciaux et mortellement sérieux.

“Tous les Pandésiens que je trouverai sur ma route”, répondit-elle d'une voix intense.

Pour la première fois depuis aussi longtemps qu'il se souvienne, Alec fit un grand sourire en sentant son cœur se réchauffer à nouveau.

“Je pense”, répondit-il, “que nous aurons beaucoup de choses en commun, toi et moi.”

CHAPITRE VINGT-ET-UN

Aidan parcourait les rues de la capitale, stupéfait. Bousculé par la foule sans que ça le gêne, il regardait avec un respect mêlé d'admiration les plus grands bâtiments qu'il ait vus de toute sa vie. Il avait vu tous les grands forts de la forteresse de son père, mais il ne savait pas que les bâtiments pouvaient être aussi grands que ça. Tout ici était nouveau, différent, la forme de ces bâtiments, l'angle de leur embrasure, leurs fenêtres, les immenses statues et fontaines qui se trouvaient devant eux, et il ne s'en lassait pas. Il se retournait de tous les côtés en observant tout ce qui l'entourait. Il avait beau avoir habité ici quand il était enfant, il ne se souvenait de rien de tout cela. Ses souvenirs étaient vagues et, alors qu'il progressait, tournait dans des ruelles pavées, entrait dans les places publiques et en sortait, passait devant les temples suivi par Blanc qui ne le lâchait pas d'une semelle tout en reniflant la nourriture des vendeurs, il avait l'impression qu'il aurait pu marcher pendant des semaines sans avoir encore visité la moitié de cette immense cité.

Partout, quelqu'un vendait quelque chose, criait pour attirer son attention, essayait tout pour qu'Aidan s'arrête, regarde, écoute, touche; la musique remplissait l'air, il y avait partout des musiciens itinérants qui faisaient concurrence au cri des marchands et à l'aboïement des chiens. Tout le monde était pressé. Partout, la jubilation, la joie d'un peuple libéré était dans l'air. Aidan se sentait extrêmement fier de savoir que c'était grâce à son père.

Se donnant pour mission de trouver son père, Aidan chercha un signe de lui ou de ses soldats mais n'en vit aucun. Il émergea d'une ruelle, se retrouva dans une immense intersection circulaire d'une centaine de mètres de large avec une fontaine imposante au centre. Autour de cette fontaine s'affairaient des milliers de gens. Certains étaient assis sur son rebord mais d'autres se pressaient de tous côtés. Le cercle était bordé de hauts bâtiments anciens qui, compte tenu de la décrépitude de leurs murs en marbre, semblaient avoir toujours été là. Entre les bâtiments, Aidan repéra des dizaines de ruelles qui partaient dans tous les sens.

Aidan ressentit une panique soudaine quand il se rendit compte qu'il était perdu. Ces ruelles pouvaient mener n'importe où. Chaque place publique ne faisait que mener à une autre place publique. Il ne savait pas du tout comment se diriger dans cette cité et encore moins comment retrouver son père. Il examina la cour, chercha des signes des hommes de son père mais n'en vit aucun.

Aidan entendit un gémissement, regarda vers le bas et vit Blanc se frotter contre lui. Guéri de ses blessures, Blanc était visiblement perdu ici, et tout aussi visiblement affamé. Aidan avait faim, lui aussi, et il

mit la main dans son sac et toucha les quelques pièces qu'il lui restait. Il se dit qu'il était temps de s'en servir.

Il sentit soudain une main forte s'abattre sur son poignet, leva les yeux et vit un grand homme qui le regardait fixement. Ventru, pas rasé, il avait la mâchoire difforme et les yeux pleins de haine.

“Qu'est-ce qu'un garçon comme toi fait avec tout cet or ?” demanda-t-il d'un ton autoritaire.

Il n'attendit pas qu'Aidan lui réponde et resserra son étreinte sur poignet d'Aidan. Il le serra si fort qu'Aidan pensa qu'il pourrait le lui briser.

“Donne-le moi et tu t'en sortiras vivant.”

Aidan paniqua quand l'homme tendit la main vers le sac; il regarda autour de lui et ne vit personne pour l'aider. Il repéra un petit poignard qui luisait dans l'autre main de l'homme, qui le lui pressait contre la gorge, et il ne savait pas quoi faire. Il se rendit compte qu'il ne pouvait se séparer de cet or. C'était tout ce qu'il avait.

On entendit un horrible grognement. Blanc bondit soudain en avant et referma ses crocs sur le poignet de l'homme qui retenait Aidan. Blanc était si rapide et si fort, et ses crocs étaient si acérés que l'homme hurla. En un éclair, il eut la main coupée.

Il se retourna et s'enfuit en se tenant le moignon et en hurlant. Il disparut dans la foule aussi rapidement qu'il était apparu.

Aidan jeta un coup d'œil à Blanc, qui grognait encore comme s'il était encore en colère et qui, à la grande surprise d'Aidan, s'enfuit d'un bond et poursuivit l'homme dans la foule comme s'il n'en avait pas encore fini avec lui.

“Blanc !” hurla Aidan.

Cependant, Blanc ne voulait rien entendre. Aidan le poursuivit, essoufflé, jusqu'à ce qu'il le rattrape finalement à plusieurs pâtés de maisons. Blanc bondit sur le dos de l'homme et lui enfonça les crocs dans la nuque. L'homme tomba immobile par terre et s'arrêta de crier. Il était mort.

Le regard cruel de Blanc s'adoucit quand il se retourna et repéra Aidan. Aidan le regarda avec un respect entièrement nouveau, s'agenouilla et lui caressa la tête.

“Merci”, dit Aidan. Blanc se pencha et le lécha.

Aidan remarqua que quelques passants jetaient un coup d'œil au cadavre mais qu'aucun ne s'arrêtait. Dans une cité comme celle-ci, Aidan supposait qu'un cadavre ne valait pas la peine qu'on s'arrête. De plus, il ne voulait pas prendre le risque d'avoir des ennuis.

“Partons.”

Aidan emmena Blanc et ils se mêlèrent tous les deux rapidement à la foule. Blanc bondit en avant et, alors qu'Aidan se dépêchait de le rattraper, il se demanda où il allait.

“Blanc !” cria Aidan.

Aidan tourna à un coin en se demandant dans quels problèmes son nouvel ami était encore parti se jeter quand il repéra Blanc de l'autre côté d'une place publique, le museau dans un étal plein de viande. Aidan sourit; il l'avait suivi au bruit. La marchande n'avait pas l'air contente.

Aidan se précipita et tendit une pièce en or à la femme. Il lui fallait admettre qu'il était attiré par l'odeur, lui aussi, car son estomac gargouillait.

La marchande prit la pièce et l'examina d'un air sceptique dans la lumière, puis elle regarda Aidan.

“Quel morceau tu veux ?” finit-elle par demander sèchement.

“Tout l'étal”, dit Aidan en comprenant que Blanc devait avoir extrêmement faim.

Elle tendit le bras et lui tendit un long bâton sur lequel se trouvaient de gros morceaux de viande rôtie dégoulinante de sauce. Aidan en tendit d'abord un à Blanc, qui le lui prit des mains puis mangea la viande qui restait accrochée au bâton morceau après morceau. La marchande lui tendit les bâtons les uns après les autres jusqu'à ce que, finalement, tout l'étal soit vide. Aidan avait peine à croire que Blanc puisse manger autant que ça. Il garda le dernier bâton pour lui-même et se délecta de chaque morceau du steak pendant que la sauce lui coulait sur le menton.

“Quelque chose pour le faire descendre ?” demanda la femme.

Elle lui tendit un bol d'eau et il le posa pour Blanc, puis elle lui tendit une petite outre pleine de liquide.

Aidan en fit gicler dans sa gorge. Il s'attendait à de l'eau et toussa quand il se rendit compte qu'il y avait autre chose dans l'outre. Il sentit la boisson lui monter à la tête et se rendit compte que c'était du vin.

“Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?” demanda-t-il, choqué.

La femme, à qui il manquait une dent, lui fit un sourire.

“Quelque chose d'un peu plus fort”, répondit-elle. “Il est temps que tu deviennes un homme. Bienvenue à la capitale.”

Le vin lui montait à la tête et Aidan n'aimait pas la sensation que cela lui procurait. Il se sentait désorienté.

“Avez-vous vu les hommes de Volis ?” lui demanda-t-elle, impatient de savoir.

“Tu veux dire tous ces nouveaux soldats ?” demanda-t-elle. “Ceux qui ont libéré la capitale?”

Il fit oui de la tête.

“Que leur veux-tu ?” demanda-t-elle.

“Ce sont les hommes de mon père”, dit-il fièrement.

Elle le regarda longtemps comme si elle le soupçonnait de mentir.

“Va voir sur la Place du Sud”, dit-elle. “C'est là où les soldats sont stationnés, d'habitude.”

Elle montra une ruelle du doigt et Aidan poursuivit sa route en suivant ses indications.

Aidan parcourut une série de ruelles interminables, arriva sur une autre place publique, puis tourna dans une petite rue, toujours suivi de Blanc. Il émergea d'une série de bâtiments hauts et étroits et la cité s'ouvrit à nouveau.

Quand Aidan entra dans cette nouvelle place publique, il leva les yeux et se sentit minuscule par rapport aux bâtiments qui faisaient des dizaines de mètres de haut. Un bâtiment aux portes dorées et effilées ressemblait à un temple alors qu'un autre avait des colonnes très hautes et ressemblait à une bibliothèque. Plusieurs des bâtiments avaient un dôme doré qui brillait dans la lumière du soleil et, ici, ils avaient tous l'air d'être debout depuis des siècles.

Aidan vagabonda sur la nouvelle place publique en cherchant des signes susceptibles de lui indiquer le chemin vers la Place du Sud de la cité.

“Connaissez-vous le chemin vers la Place du Sud ?” demanda Aidan à un passant, un homme qui avait l'air légèrement moins pressé que les autres. Cependant, l'homme ne fit que secouer la tête et s'en aller précipitamment.

Aidan se tourna de tous les côtés, vit une série interminable de ruelles et de places publiques et se sentit perdu et bouleversé.

Soudain, on entendit une voix.

“Aidez-moi, je vous en prie !”

Il regarda et vit une fille d'à peu près son âge assise dans la rue, les jambes croisées, l'air abandonné et sans défense. Elle était couverte de crasse et on aurait dit qu'elle n'avait pas mangé depuis des mois. Elle déperissait et ne se souciait même plus de faire partir les mouches qui se posaient sur elle.

“Il me faut à manger”, ajouta-t-elle d'une voix rauque. “N'importe quoi.”

Aidan eut le cœur brisé pour elle. Il examina son outre, regarda toutes ses pièces et hésita un moment, sachant que c'était tout ce qui lui restait pour vivre, puis il eut une poussée de compassion pour la fille et, sachant que c'était la bonne chose à faire, il s'avança et lui plaça tout le sac dans la main.

Elle leva les yeux vers lui et, lentement, le choc lui envahit le regard. Ensuite, elle eut les larmes aux yeux et se releva.

“Comment t'appelles-tu ?” demanda-t-elle.

“Aidan.”

“Moi, c'est Cassandra”, répondit-elle, “et je n'oublierai jamais ça.”

Elle tendit les bras et le serra contre elle, puis elle se retourna et

disparut dans une ruelle.

Aidan resta sur place. Il n'avait plus un sou mais sentait qu'il avait fait ce qu'il fallait. Même s'il craignait pour son avenir, maintenant qu'il était sans le sou, il ne regrettait rien.

On entendit soudain de la musique venir de l'autre côté de la place publique. Aidan se retourna et, stupéfait, vit une immense plate-forme traverser la place sur des roues. Au sommet de cette plate-forme, il vit des jongleurs, des musiciens et reconnut avec joie quelques-uns des acteurs avec lesquels il était arrivé en ville. Au centre de la scène se trouvait Motley.

“Mesdames et messieurs d'Andros !” dit-il d'une voix tonitruante pendant que la foule se rapprochait. “Je vous présente un conte sans pareille !”

Aidan voulait désespérément trouver son père mais, quand il constata que la nuit tombait, il comprit que sa recherche ne donnerait rien dans l'obscurité, et quand il sentit l'épuisement lui gagner les jambes après une longue journée de recherche, il comprit qu'il avait besoin de se reposer. Donc, au lieu de partir, il s'autorisa à se mêler à la foule, aller vers la scène et se détendre en assistant au divertissement. Après tout, il savait que ses nouveaux amis connaîtraient cette cité et que, si quelqu'un pouvait lui indiquer comment aller à la Place du Sud pour y retrouver son père, ce serait eux.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Merk se tenait au sommet de la Tour de Ur. Il regardait le jour naissant recouvrir le monde, observait le ciel et l'océan infinis et avait l'impression de renaître avec le monde. La vue était d'une beauté à couper le souffle. D'en haut, il voyait tout : le ressac du Chagrin de tous les côtés, la péninsule désolée et battue par les vents de Ur, la canopée du grand bois et, au-delà d'eux, tout Escalon. Des couleurs apparurent et changèrent dans le ciel. Les rayons du soleil inondèrent lentement la terre pendant que des bourrasques balayaient l'océan presque assez fort pour faire tomber Merk de la tour. Il saisit fermement le mur bas en pierre, reprit son équilibre et regarda par-dessus le bord, vers le bas. Son cœur s'accéléra quand il vit le sol à des dizaines de mètres en dessous.

Merk se rendit compte qu'il avait vraiment de la chance d'être en vie, de s'être réveillé aujourd'hui, et il avait l'impression d'être un nouvel homme. Il avait eu la vie sauve grâce à Kyle la nuit dernière et cela l'avait profondément touché. Il n'avait jamais frôlé la mort de si près et personne ne lui avait jamais sauvé la vie auparavant. C'était une expérience quasi-religieuse et il sentait que quelque chose avait changé en lui. Il commençait à sentir quelque chose de plus profond remuer en son for intérieur.

On entendait le son des marteaux partout. Merk mit fin à sa pause et retourna donner ses propres coups de marteau pour enfoncer les crochets en fer dans la pierre du sommet de la tour comme tous les autres. Il se tourna et chercha Kyle. Il le repéra de l'autre côté du toit. Il donnait des coups de marteau avec les autres, testait et re-testait une corde qu'il lançait par-dessus le bord. Merk ne reconnut pas tous les Gardiens qui se trouvaient là-haut avec les hommes par dizaines. C'étaient des guerriers qui venaient de quelque part dans la tour, d'étages tous différents, des hommes au visage endurci qu'il ne reconnut pas. On aurait dit que tous les hommes de la tour avaient été mobilisés depuis la confrontation de la nuit dernière et que, maintenant, ils se préparaient tous à la guerre.

Merk finit de clouer son crochet puis lança sa corde par-dessus le bord et la testa. Elle se déroula entièrement jusqu'en bas puis il la ré-enroula à nouveau et la remonta lentement en se brûlant les paumes.

Satisfait, Merk se prépara à enfoncer le crochet suivant et, ce faisant, il se dirigea vers Kyle car il voulait le remercier.

“Je ne vois toujours pas pourquoi on fait ça”, remarqua Merk à Kyle, qui enfonçait un autre crochet.

Kyle ne le regarda pas mais resta concentré sur son travail, ses coups de marteau.

“Ces cordes nous aideront à repousser les attaques”, expliqua-t-il.

“Elles nous donnent une autre possibilité de défense et d'attaque, et, ce qui est plus important, elles peuvent aussi servir d'itinéraire de fuite alternatif.”

“Fuite ?” demanda Merk, surpris. “On ne combat pas jusqu'à la mort, ici ?”

“Pas pour nous”, expliqua Kyle, “mais pour l'Épée.”

Merk y réfléchit.

“Alors, elle est ici ?” demanda-t-il, curieux.

Kyle lui jeta un coup d'œil puis détourna le regard.

“Qu'elle y soit ou non, nous devons prévoir toutes les éventualités”, répondit-il, “aussi bien par le dessus que par le dessous.”

Merk s'interrogea.

“Y a-t-il des tunnels en dessous de la tour, dans ce cas ?”

Kyle continua à donner ses coups de marteau sans le regarder.

“Notre tour est mystérieuse”, répondit-il finalement, “même pour ceux qui servent ici depuis des siècles. Seuls certains secrets sont révélés à certaines personnes à la fois. Chacun d'entre nous a quelques connaissances sur cet endroit, un rôle différent à jouer. Certains connaissent le toit, d'autres les tunnels. Certains gardent l'Épée, si elle est ici, et d'autres les fenêtres.”

Merk examina Kyle pendant qu'il donnait ses coups de marteau à côté de lui, et il s'interrogea. Ce garçon vivait-il depuis des siècles ?

Un silence se fit entre eux. Les Gardiens restaient entre eux, absorbés par leur travail. Beaucoup d'entre eux regardaient Merk avec un nouveau respect mais Merk sentait que quelques-uns avaient l'air jaloux ou peut-être gênés que Merk ait insisté pour rester et ait repéré les trolls alors qu'ils avaient fait demi-tour.

“Je n'ai pas eu l'occasion de te remercier correctement”, dit finalement Merk à Kyle.

“Pour quoi ?” répondit-il, toujours sans le regarder, encore absorbé par ses coups de marteau.

“Pour m'avoir sauvé la vie la nuit dernière.”

“Je ne t'ai pas sauvé. J'ai fait mon devoir.”

“Mais tu m'as sauvé en faisant ton devoir”, insista Merk.

Kyle haussa les épaules.

“Ce n'était pas mon intention”, répondit-il impassiblement.

Merk se sentit vexé par cette réponse.

“Dis-tu que ça ne t'aurait rien fait si j'étais mort ?” insista Merk. Pour une raison quelconque, ça comptait pour lui. Avant, personne ne s'était jamais soucié de lui sauver la vie et il voulait savoir si c'était vraiment ce qui s'était passé.

Kyle resta longtemps muet en examinant sa corde. Il tira fort dessus, la tordit.

“J’ai vu venir beaucoup d’hommes et j’en ai vu partir autant”, dit finalement Kyle. “J’en ai vu beaucoup mourir. C’est la nature de l’homme, n’est-ce pas ?”

Merk essaya de comprendre.

“Et quelle est la nature de ta race ?” demanda Merk. “Vous ne mourez pas ?”

Kyle haussa les épaules.

“Tu as la mortalité”, répondit-il. “Nous avons nos faiblesses.”

“Comme ?” demanda Merk.

Kyle se tut à nouveau et continua à donner des coups de marteau. En reprenant lui-même son travail, Merk se sentit vexé par lui. Il avait espéré s’en faire un ami mais Kyle avait l’air étrangement distant. Si cela irritait Merk, c’était surtout parce que, toute sa vie, il était resté solitaire et n’avait jamais invité qui que ce soit à devenir son ami. Une bourrasque souffla et la tour lui parut soudain plus froide et solitaire qu’avant.

“Tu te crois spécial, hein ?” dit une voix dure.

Merk se tourna et vit un des Gardiens, Pult, un homme brut, pas rasé, qui avait une grande mâchoire carrée et les yeux noirs et le fixait d’un air hostile.

“Parce que tu as repéré les trolls la nuit dernière ?” ajouta l’homme. “Et nous, pas ?”

Merk ne voulait pas se battre, surtout pas avec ses nouveaux amis, mais il savait qu’il y avait des brutes partout et qu’il ne pouvait prendre le risque de se montrer faible lors d’une première confrontation. La faiblesse donnait du courage aux brutes et il sentait que cet homme défendait son territoire, qu’il le détestait sans raison. Il avait assez baigné dans la haine pour la repérer quand il la voyait.

“C’est toi qui le dis”, répondit Merk sans céder, car il ne voulait pas apaiser cet homme. “Pas moi.”

L’homme rougit. Visiblement, il ne s’attendait pas à une telle réponse.

“Écoute, l’étranger”, dit l’homme en s’avançant plus près. “J’ai vu arriver beaucoup de vagabonds comme toi dans cette tour, et j’en ai vu tout autant partir. J’en ai trop vu disparaître de mystérieuses façons.” Il sourit et se rapprocha à moins d’un mètre. “Il y a trop de moyens de se faire du mal ici.”

Merk sourit d’un air suffisant et, décidant de n’afficher aucune peur, tourna le dos à l’homme. Il se pencha par-dessus le mur de la tour et testa sa corde.

“Et j’ai vu des vantards toute ma vie”, répondit Merk en lui montrant le dos. “Ils aiment parler. Ils m’ennuient. J’aime passer à l’action, moi. Si tu as quelque chose à dire, sors un poignard. Autrement, ce ne sont que des mots.”

Merk sentit soudain un coup de pied dans le dos et, un moment plus tard, il sentit qu'il glissait par-dessus le bord de la tour. Il était sidéré. Il ne s'était pas attendu à ce que cet homme l'attaque ici, à la lumière du jour, devant tous les autres.

Quelques secondes plus tard, Merk passa au-dessus du bord de la tour. Il glissa et tomba. Il tendit le bras, saisit la corde des deux mains et se balança à un mètre du haut. En se balançant, il heurta la pierre, essoufflé, et son cœur se mit à battre la chamade quand une bourrasque le secoua d'un côté à l'autre. Il regarda vers le bas, vit les dizaines de mètres qui se trouvaient au-dessous et comprit que la chute le tuerait.

Merk leva le bras pour monter à la corde quand, soudain, une main descendit, une main jeune et lisse qui le remonta d'un mouvement rapide avec une force surprenante.

Merk se retrouva sur le toit, à quatre genoux sur la pierre, haletant. Furieux, il chercha partout la brute mais ne la vit nulle part. Les autres restaient concentrés sur leur travail. Soit ils ne voulaient pas s'impliquer, soit la survie de Merk les laissait indifférents.

Seul Kyle se tenait au-dessus de lui en le regardant fixement.

“Te sauver la vie devient un travail à plein temps”, observa-t-il en secouant la tête, après quoi il retourna travailler.

Merk, encore sidéré, était reconnaissant envers lui. Il se releva lentement.

“Pourquoi ?” demanda Merk en s'approchant de lui. “Si tu n'en as rien à faire, pourquoi te fatigues-tu à me sauver la vie ?”

Kyle sourit sans détourner les yeux de son marteau.

“Je n'aime pas être le seul étranger, ici”, répondit-il finalement, avant de se tourner vers Merk et de lui dire : “Et puis la vie est un peu plus intéressante depuis que tu es là, il faut bien l'admettre.”

CHAPITRE VINGT-TROIS

Anvin galopait vers le sud, traversant les plaines chaudes et arides de Thebus. L'air se faisait tout le temps plus étouffant et il fonçait vers le soleil, Durge à ses côtés et leurs dizaines d'hommes derrière eux alors qu'ils se dirigeaient vers la Porte du Sud. Le grondement des sabots de leurs chevaux remplissant l'air, ils continuèrent à chevaucher. Anvin avait le cœur qui battait vite car les quelques heures qui allaient suivre allaient sceller sa destinée et celle d'Escalon. Il n'était jamais allé jusqu'à la porte et, à mesure qu'ils avançaient, la terre se rétrécit jusqu'à se réduire à une bande de désert bordée de chaque côté par les deux mers. De chaque côté de lui, l'eau étincelait avec un éclat aveuglant, la chaleur venait du sol par vagues et il n'y avait pas la moindre brise. Cette bande de terre était tout ce qui séparait les deux mers, le continent d'Escalon de Pandésia, et Anvin savait que celui qui la tenait contrôlait l'entrée en Escalon.

Durge se plaça à côté de lui et Anvin vit un sourire hystérique apparaître sur son visage, comme s'il se préparait à une effusion de sang. On aurait dit que Durge était né pour un jour comme ça.

“Penses-tu qu'il était sage de n'emmener que deux dizaines de tes hommes ?” cria Anvin en se souvenant des centaines d'hommes qu'il restait dans le fort de Thebus.

Couvert de poussière, Durge regarda droit devant lui en scrutant l'horizon avec une volonté implacable.

“Prendre la Porte du Sud n'est pas dur”, répondit-il, sur la défensive. “C'est la tenir qui l'est. Les Pandésiens le savent et c'est pour cela qu'ils n'ont laissé que quelques dizaines d'hommes pour la garder. Ils ne s'attendent pas à une attaque du nord. Après tout, qui serait assez idiot pour cela ?”

Anvin examina la porte en s'interrogeant à mesure qu'ils s'en approchaient.

“Ce qui compte, c'est la tenir”, continua Durge, “et, pour cela, nous avons besoin non pas de quelques centaines d'hommes mais de quelques milliers. Nous avons besoin des hommes de ton Duncan et de tous ces renforts qui viendront conformément à ta promesse.”

Anvin comprenait.

“Ils viendront”, dit-il pour le rassurer. “Duncan respecte toujours ses promesses.”

Alors qu'ils se rapprochaient de la porte, qui n'était plus qu'à huit cent mètres, Anvin se demanda quelque chose.

“Dis-moi”, cria Anvin. “Quand Tarnis a cédé la Porte du Sud et l'a ouverte pour laisser passer nos ennemis, pourquoi as-tu obéi ?”

Durge rougit de colère en continuant à chevaucher. Il serra la mâchoire. Visiblement, cette question réveillait de mauvais souvenirs.

“Quand ton Roi ordonne”, répondit-il, “tu obéis. C'est ce que font les soldats loyaux.”

“Et maintenant ?” demanda Anvin.

Ils continuèrent à chevaucher en silence jusqu'à ce que Durge finisse par parler.

“Je ne ferai pas la même erreur deux fois”, répondit-il. “Si on me demande à nouveau de choisir entre mon Roi et mon honneur, je servirai mon honneur en premier.”

Ils continuèrent à traverser les plaines, accompagnés par le grondement des sabots de leurs chevaux. Ensuite, ils entrèrent dans la longue et étroite bande de terre qui enjambait le chenal en laissant dans leur sillage un nuage de poussière. Le cœur d'Anvin battit plus vite quand ils approchèrent de ce qui ne pouvait être que la Porte du Sud. Elle scintillait d'ici, occupait le ciel. Cette immense arche dorée de plusieurs dizaines de mètres de haut était la porte la plus grande qu'il ait jamais vue. Sa herse avait d'immenses pointes en fer. Levée, elle était la porte ouverte qui donnait accès à Escalon depuis tout Pandésia. Anvin comptait changer ça, ou mourir en essayant. Anvin savait que celui qui tenait cette porte pouvait repousser le monde entier et protéger Escalon contre toutes les invasions. C'était un goulet d'étranglement naturel. A cet endroit, quelques milliers d'hommes d'Escalon bien positionnés pourraient repousser des millions d'ennemis.

Au sommet de la porte, Anvin aperçut avec honte la bannière pandésienne, le jaune et le bleu trompeurs qui flottaient au vent d'un air suffisant, et, à sa base, il repéra une dizaine de soldats pandésiens qui, l'air indolent, montaient la garde en leur tournant le dos et en regardant vers le sud. Bien sûr, ils ne prenaient même pas la peine de se tourner vers Escalon. Ils ne se seraient jamais attendus à une attaque de ce côté-là.

“Le pire travail pour un Pandésien !” cria Durge à Anvin. “Être stationné à la porte. Ils se prélassent au soleil toute la journée et ils ne peuvent espérer voir aucune action.”

“Sauf aujourd'hui”, corrigea Anvin.

Durge tira son épée.

“Sauf aujourd'hui”, répéta-t-il.

Anvin baissa la tête et éperonna son cheval. Ils foncèrent tous au travers de la péninsule comme une bande de guerriers qui se ruait, unie, vers sa destinée. Anvin fonçait à côté de Durge et menait ses hommes en avalant les étendues de terre aride. Le soleil lui tapait dessus, la sueur lui piquait les yeux et il clignait des yeux au soleil. La lumière était aveuglante et se réfléchissait partout. A présent, l'eau les entourait des deux côtés. A seulement quelques centaines de mètres devant eux se trouvait la Porte du Sud qui, étincelante, renvoyait plus

de lumière que les deux mers.

Anvin sentait son cœur battre la chamade alors qu'ils approchaient. Il savait que les moments qui allaient suivre scelleraient tout, seraient la somme de tout ce pour quoi il s'était jamais battu en tant que guerrier. S'ils prenaient la porte, pour la première fois en de nombreuses années, ils couperaient Escalon de l'extérieur du monde, le protégeraient contre toute invasion, en interdiraient l'accès et lui permettraient ainsi de faire le dernier pas vers la liberté. Cependant, s'ils échouaient, toute la violence de Pandésia s'abattrait sur eux avec le poids d'un océan et ils seraient tous tués.

Anvin pensa à Duncan qui comptait sur lui. Il saisit son épée en sachant qu'il ne pouvait pas laisser tomber son vieil ami.

“Vise d'abord les souffleurs de cor !” cria Durge.

Anvin le regarda, perplexe.

“Tu vois les navires ?” cria Durge en montrant la mer du doigt.

Anvin regarda et vit à l'horizon des centaines de navires noirs qui arboraient les bannières jaunes et bleues de Pandésia.

“C'est pour ça qu'il y a tellement peu d'hommes à la porte”, ajouta-t-il. “Ils n'ont besoin que de sonner les cors pour que tous les navires viennent à leur secours. Il ne faut pas qu'ils sonnent ces cors !”

Anvin suivit son doigt et vit en haut, de chaque côté, un soldat debout sur une plate-forme dressée sur la porte à six mètres du sol. Chaque soldat tenait un cor d'environ un mètre de long. Ils étaient tous deux tournés vers le sud et leur tournaient encore le dos.

“Je prends celui de droite”, dit Anvin en saisissant sa lance. Il galopa plus vite en priant pour pouvoir assez se rapprocher avant que sa cible ne se retourne.

“Et l'autre est à moi”, répondit Durge.

“Et toi, tu t'occupes du tourneur de manivelle”, ordonna Durge à un de ses hommes en le désignant de son épée.

Anvin suivit son regard et vit un soldat qui se tenait près d'une immense manivelle, les mains prêtes. Il avait lui aussi le dos tourné vers eux.

“Si cette porte se referme avant que nous puissions l'atteindre”, ajouta Durge, “nous sommes finis.”

Ils foncèrent avec un grondement de tonnerre. Ils ne furent plus qu'à cinquante mètres, puis à quarante, puis à trente. Anvin avait la gorge si sèche qu'il avait peine à respirer. Il examina le souffleur de cor sur la droite et compta les pas afin de calculer quand il serait assez près pour jeter sa lance. Il savait qu'il faudrait que ce soit un lancer parfait, ou alors, ils risqueraient de tout perdre.

Il n'était plus qu'à quelques mètres de l'endroit où il allait jeter sa lance quand un des soldats pandésiens les entendit soudain et se retourna. Il écarquilla les yeux, paniqué. Il tendit le bras, bouscula les

soldats qui étaient à côté de lui et, comme un seul homme, ils se retournèrent tous et les regardèrent.

“MAINTENANT !” cria Durge.

Anvin savait qu'il lui fallait quelques mètres de plus pour être sûr de l'exactitude de son lancer, mais il n'avait pas le choix. Il inspira profondément, stabilisa son épaule de son mieux, leva la lourde lance en priant puis la jeta.

Anvin retint son souffle en regardant sa lance s'envoler; quand il l'avait lâchée, il avait eu les paumes moites et il ne savait pas s'il avait fait un bon lancer. Il regarda aussi l'épée de Durge qui volait en même temps et se retournait sur elle-même en s'approchant de sa cible.

Le souffleur de cor de gauche, la cible de Durge, se retourna, leva le cor à la bouche et, quand il le fit, l'épée de Durge lui transperça la poitrine. Il laissa tomber le cor et tomba de la plate-forme, mort.

Au même moment, le souffleur de cor d'Anvin se retourna juste au moment où la lance allait le transpercer. Consterné, Anvin vit qu'il avait eu de la chance et que ce retournement lui avait sauvé la vie. Anvin vit sa lance frôler sa cible en se contentant de lui égratigner le bras et de lui faire perdre l'équilibre.

Anvin eut au moins le soulagement de voir le souffleur de cor crier et tomber de la plate-forme, et pourtant, d'une façon ou d'une autre, cette chute abrupte qui aurait dû le tuer le laissa en vie. Il rampa par terre, vivant, et se dirigea petit à petit vers son cor, qui n'était tombé qu'à quelques mètres de lui.

Envahi par la panique, Anvin savait qu'il n'avait plus le temps. Il était encore à dix mètres quand le souffleur de cor tendit le bras et saisit son cor. Il le leva à sa bouche en tremblant des mains, inspira profondément et, les joues gonflées, se prépara à souffler dedans.

Anvin laissa son instinct aveugle prendre le dessus. Il bondit de son cheval pendant qu'il fonçait encore à plein galop et que le monde défilait devant lui à toute vitesse, leva son épée et l'abattit vers le souffleur de cor. Il sentit sa lame taillader de la chair et vit le soldat s'effondrer par terre, décapité, le cor encore à la bouche, les joues encore gonflées mais, heureusement, silencieux.

Anvin heurta violemment le sol, roula à plusieurs reprises et se releva sans jamais ralentir. Il fonça sur l'autre soldat qui défendait la manivelle en sachant qu'il avait peu de temps. Alors qu'il courait, il vit que l'autre tourneur de manivelle avait pris une lance dans le dos et gisait mort dans une mare de sang.

Anvin plaqua le soldat au sol juste au moment où il commençait à tourner la manivelle et à baisser l'immense herse. Il atterrit sur lui et essaya de l'étouffer mais, dès qu'il le fit, un soldat pandésien lui donna un violent coup de pied dans le dos puis il reçut un coup de gourdin de la part d'un autre. Il se retourna et vit foncer un troisième

Pandésien qui abattait une épée sur lui avant qu'il ait eu le temps de reprendre ses esprits. Il se rendit compte qu'il s'était rendu trop vulnérable en se précipitant sur place avant ses soldats.

Alors qu'il se préparait au coup, ses hommes arrivèrent, leurs chevaux passèrent la porte au galop et Anvin vit avec soulagement le soldat au-dessus de lui se faire décapiter, ce qui lui sauva la vie. Un autre tua le Pandésien à côté de lui en lui envoyant une lance dans la poitrine. Anvin vit un autre Pandésien courir vers la manivelle, puis vit une hachette fendre l'air en tournant sur elle-même et se loger dans son dos.

Durge et ses hommes se ruèrent sur la porte, les chevaux au galop. De tous côtés, ils frappèrent et tuèrent les Pandésiens, qui n'avaient pas le temps d'organiser une défense. Ils les ravagèrent comme une tempête de sable et les massacrèrent tous en un éclair. Quelques Pandésiens eurent tout juste le temps d'attraper leur épée et leur bouclier, mais furent abattus alors qu'ils les avaient à peine soulevés. De plus, comme les souffleurs de cor étaient morts et qu'ils ne contrôlaient plus les manivelles, ils ne pouvaient plus faire grand chose pour alerter les autres. Ils furent rapidement cernés et tués.

Bientôt, tous les soldats pandésiens ne furent plus qu'un tas de cadavres dont le sang tachait le sable. Le silence se fit partout.

“Il s'enfuit!” hurla quelqu'un.

Anvin se retourna et vit qu'un Pandésien s'était échappé tout seul. Le soldat monta sur son cheval et partit au galop vers le sud, vers Pandésia, à la vitesse de l'éclair. Anvin savait que, s'il s'enfuyait, tout serait perdu.

Anvin n'hésita pas. Sans réfléchir, il monta sur son cheval et le poursuivait. Il fonça vers lui en chevauchant plus vite que jamais. L'air lui fendait les poumons et il arrivait tout juste à respirer. Ils chevauchaient tous les deux, seuls dans le désert et, alors qu'ils s'éloignaient de la porte, quittaient la péninsule et entraient dans le Pandésia continental, le terrain se modifiait et le sol était de plus en plus fait de roche dure. Les sabots des chevaux résonnaient et Anvin savait qu'ils entraient dans les Champs de Minerai. C'était une étendue de pierre noire qui n'était pas faite pour les cavaliers.

Le cheval d'Anvin dérapait et glissait sur la pierre lisse et, bientôt, il trébucha et tomba, pendant que celui du Pandésien en faisait autant. Anvin heurta violemment le sol, meurtri par cet atterrissage à la dure. Il avait mal partout au corps. Sa seule consolation était que le Pandésien qui se trouvait devant lui était dans la même position que lui.

Anvin roula sur lui-même et fit tous les efforts possibles pour se redresser. Le Pandésien prit plus de temps pour se relever et Anvin, se forçant à se relever, fonça sur l'homme, vingt mètres devant lui, sous

le soleil caniculaire. Le Pandésien trébucha et Anvin se rua vers lui.

Anvin n'était plus qu'à quelques mètres et se préparait à plaquer le soldat quand, soudain, le soldat fit une chose qu'Anvin n'avait pu prévoir : il se retourna, leva une petite lance cachée et la lança sur lui.

A la dernière seconde, les réflexes d'Anvin se déclenchèrent. Il esquiva la lance, qui lui érafla l'épaule.

Le soldat leva les yeux et, l'air effrayé, se retourna pour s'enfuir, sans arme. Anvin savait qu'une poursuite sur cette roche lisse et glissante risquait de mal se terminer pour l'un comme pour l'autre. Par conséquent, au lieu de se lancer à la poursuite du soldat, il tira son épée, se planta fermement sur ses pieds, tendit le bras en arrière et la lança.

Il regarda la lame tourner sur elle-même jusqu'à ce qu'elle finisse par atteindre le soldat au dos. Le soldat poussa un grognement et tomba face contre roche. Mort.

Anvin le rejoignit en respirant avec difficulté, se plaça au-dessus du soldat et saisit son épée. Ensuite, il se retourna et regarda la porte qui brillait au loin. Il vit tous ses hommes contrôler la porte, triomphants. Il n'avait jamais rien vu d'aussi beau.

Au loin, tous ses hommes poussèrent des cris de joie et Anvin sut qu'ils avaient réussi.

La porte était à eux.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Kyra se tenait dans la clairière de la forêt. Respirant avec difficulté, elle était écrasée par la frustration. Elle avait les mains à vif et son carquois était vide car elle avait déjà utilisé toutes ses flèches pour tirer contre les cibles et les avait toutes ratées.

Kyra avait l'impression d'être une ratée. Elle ne pouvait comprendre comment elle avait pu rater chaque tir, elle qui n'avait pas raté un seul tir en plusieurs années. A chaque fois qu'elle tirait, d'une façon ou d'une autre, l'arbre bougeait. Bien que maigres, les arbres étaient très vivaces, ici, et ils esquivait ses flèches; elle n'arrivait même pas à toucher une feuille. Ses flèches étaient passées à côté des arbres sans les toucher et avaient atterri sur le sol de la forêt pendant qu'Alva était resté assis là et l'avait regardée toute la matinée, muet, impassible. Échouer en sa présence avait fait encore plus honte à Kyra. Il n'exprimait jamais de désapprobation, n'essayait jamais de la corriger : en fait, il ne disait jamais rien. Il se contentait d'observer et son observation l'énervait. Elle ne savait jamais ce qu'il pensait. Était-ce cela qu'il entendait quand il parlait d'entraîner quelqu'un ?

Elle resta là à réfléchir et repensa à sa rencontre avec le Salic. Quand il avait bondi, elle avait été certaine qu'il allait la tuer, et pourtant, il avait disparu juste au moment où ses pattes l'avaient touchée. D'une façon ou d'une autre, cela déconcertait plus Kyra que tout le reste. Elle ne comprenait pas cet endroit et elle ne comprenait pas Alva. Elle voulait juste s'entraîner quelque part avec de vrais guerriers, de vrais adversaires et un vrai professeur.

“Je ne comprends pas”, finit-elle par dire en respirant avec difficulté, exaspérée. “Qu'est-ce que je fais de mal ? Pourquoi ne me corriges-tu pas ?”

Alva la fixa calmement, assis sur le sol de la forêt de l'autre côté de la clairière.

“Personne ne peut te corriger”, répondit-il, “et surtout pas moi. Tu dois trouver tes propres solutions.”

Elle secoua la tête.

“Comment le pourrais-je ? Je ne sais pas pourquoi je n'y arrive pas. Ces tirs auraient dû être faciles. Je ne comprends pas cet endroit.”

Il y eut un long silence et l'on n'entendit plus que le bruissement du vent dans les arbres et les vagues lointaines de l'océan qui se jetaient quelque part au loin. Finalement, Alva inspira profondément.

“Cet endroit, c'est *toi*”, dit-il. “Tout ce que tu vois est un simple reflet de ce qui se trouve à l'intérieur de toi. C'est une cible trop dure à atteindre, un adversaire qui se déplace rapidement.”

Kyra plissa le front. Elle avait du mal à comprendre.

“Je ne comprends pas”, répondit-elle. “Quand je suis arrivée ici, je

croyais être une guerrière mais, maintenant, je ne suis plus rien. Je ne sais plus rien.”

Alva sourit pour la première fois.

“Bien”, répondit-il à la grande surprise de sa nièce. “Très bien. Tu commences à apprendre.”

Elle fronça les sourcils.

“Je commence à apprendre ?” répéta-t-elle. “Je ne sais pas ce que je fais. J'avais pensé que tu me présenterais de nouvelles armes magiques, des hallebardes, des lances, des haches, des épées et des boucliers. Je croyais que j'apprendrais et que je ferais toutes les choses que font les guerriers dans le cadre de leur entraînement avancé mais j'ai l'impression d'avoir passé ici des semaines à ne rien faire tout ça. J'ai poursuivi des cibles mouvantes; j'ai parcouru des vallées; j'ai regardé des arbres se balancer dans le vent; j'ai suivi des fourmis à la trace. Quelle sorte d'entraînement est-ce donc ? Je ne suis même pas sûre que tu soies mon oncle.”

Elle dit ces derniers mots avec emphase, pour le provoquer, mais Alva continua à la regarder calmement.

“Ah bon ?” demanda-t-il.

“Tu refuses de me dire quoi que ce soit sur ma mère”, ajouta-t-elle, “ou sur moi-même. Je croyais que je trouverais des réponses en venant ici. Au lieu de ça, tu as soulevé encore plus de questions. Je perds mon temps”, conclut-elle, incapable d'en supporter plus. “Il faut que je parte et que j'aille retrouver mon père. Il est à la guerre et il a besoin de moi. Je n'aurais pas dû venir ici.”

Kyra resta où elle était, respirant avec difficulté, en colère contre elle-même et au bout du rouleau.

Alva, lui, resta calmement où il était, imperturbable, impassible. Kyra sentait qu'elle allait craquer et pleurer mais rien ne semblait le perturber.

“C'est en toi que la guerre fait rage, et nulle part ailleurs”, finit-il par répondre avec calme. “C'est une guerre bien plus intéressante et bien plus puissante. Est-ce que tu t'es demandée pourquoi tu n'arrivais pas à appeler ton dragon ?”

Kyra cligna des yeux et s'interrogea. C'était une question à laquelle elle s'était confrontée.

“Je ... je ne sais pas”, admit-elle en se sentant découragée. Elle commençait à se demander si elle avait jamais réellement su l'appeler, si elle avait jamais eu de vrais pouvoirs ou si tout ça n'avait été qu'un rêve.

“Tu n'arrives pas à l'appeler”, répondit-il, “parce que tu es trop occupée à réfléchir, à prévoir, à t'entraîner. Tu penses encore que tu peux contrôler le monde qui t'entoure et c'est ton défaut le plus grand. Tu ne peux rien contrôler. Ni les bois qui t'entourent, ni l'univers,

même pas tes compétences. Dès que tu t'en rendras compte, dès que tu arrêteras d'essayer de tout contrôler, tu laisseras le pouvoir entrer en toi. Il est impossible d'être soi-même quand on est en opposition et, quand tu essaies de tout contrôler, tu es en opposition.”

Kyra ferma les yeux en essayant de saisir le concept inhérent à ses paroles. Bien qu'elle comprenne ses paroles sur le plan intellectuel, elle n'arrivait pas encore à les comprendre sur le plan viscéral.

“Prends-moi comme exemple”, dit-il. Soudain, il la surprit en sautant et en se dirigeant vers elle. “Tu tiens un très bon bâton, un bâton que tu aimes, un bâton qui pourrait tuer beaucoup de guerriers. Et moi, je tiens”, dit-il en ramassant un bâton par terre, “un bâton mince.”

Il s'arrêta dans la clairière à environ trois mètres et tint le bâton d'une main derrière son dos.

“Je suis un petit garçon”, poursuivit-il, “avec une maladie qui me vieillit. Un garçon inoffensif avec un petit bâton. Tu es la grande guerrière Kyra, tu es plus forte que la plupart des hommes que j'ai rencontrés et tu manies une arme puissante. Tu devrais pouvoir me vaincre facilement, n'est-ce pas ?”

Elle le regarda, perplexe, effarée par l'idée de se battre contre lui.

“Jamais je ne te ferais de mal”, dit-elle. “Tu es mon professeur, même si je ne comprends pas ce que tu m'enseignes.”

Il secoua la tête.

“Tu *dois* te battre contre moi”, répondit-il, “parce que tu regardes avec tes yeux mais pas avec ton cœur. Tu écoutes avec tes oreilles mais pas avec ton esprit. Tu penses encore que ce que tu vois est réel. Tu n'as pas encore soulevé le grand voile de l'univers.”

Il soupira.

“Tant que tu ne l'auras pas retiré, tu ne seras jamais sûre de ce que tu verras, tu ne comprendras jamais que tout ce que tu vois est le monde de l'illusion.”

Kyra réfléchit à ses paroles pendant qu'il la fixait calmement.

“Attaque-moi”, ordonna-t-il finalement.

Elle secoua la tête, horrifiée.

“Pas question”, répondit-elle.

“Je te l'ordonne”, dit-il fermement, d'une voix plus grave, ancienne, soudain effrayante.

Kyra sentit qu'elle ne pouvait pas désobéir. Elle marcha lentement vers lui, un nœud à l'estomac, s'avança et lui envoya un coup de bâton à l'épaule sans enthousiasme.

A sa grande surprise, Alva pivota avec son bâton, frappa le sien et le lui fit tomber des mains. Elle le regarda, choquée; aucun ennemi ne lui avait jamais fait lâcher son bâton.

“J'ai dit *attaque*”, ordonna-t-il.

Kyra récupéra son bâton et se remit face à lui, les mains tremblantes, sans savoir quoi faire. Elle s'avança et l'attaqua à nouveau, un peu plus fort cette fois-ci.

Cependant, quand elle abattit son bâton, il se retourna, le lui fit lâcher à nouveau, se pencha en arrière et lui donna un coup de pied dans la poitrine.

A sa grande surprise, son coup de pied l'envoya voler jusqu'au milieu de la clairière et elle atterrit sur le sol de la forêt, essoufflée.

Elle resta assise là et regarda fixement le garçon, stupéfaite. Il resta où il était sans arrêter de sourire. On aurait dit qu'il n'avait pas bougé du tout et, pour la première fois, elle eut peur. Elle se rendit compte qu'elle l'avait largement sous-estimé et se demanda qui il était. Elle commençait enfin à comprendre que les apparences étaient trompeuses.

“A la guerre, les plus grand guerriers ne montrent pas leurs atouts”, dit-il. “Ils trompent l'ennemi. Ils donnent une impression de faiblesse, d'inexpérience. Ils désarment les ennemis qui les jugent à l'apparence. Maintenant, attaque-moi.”

Kyra était en colère. Elle n'avait pas digéré le coup qu'elle avait reçu. Cette fois-ci, elle courut, saisit son bâton et fonça sur Alva de toutes ses forces sans plus se retenir.

Elle donna son coup mais, à sa grande surprise, elle le rata, ne frappa que l'air et trébucha en avant. Au même moment, elle sentit qu'on la frappait dans le dos. Elle se retourna, rouge de colère, et vit Alva qui se tenait derrière elle, bâton en main. Le coup lui avait fait mal au dos et elle était furieuse.

“Bien”, dit-il, “tu ne me traites plus de haut. Maintenant, voyons ce que tu sais faire.”

Kyra poussa un cri de frustration, leva son bâton des deux mains et lui envoya un coup. Il leva son bâton et bloqua facilement le sien. Elle envoya des coups de tous les côtés et le fit reculer dans la clairière avec une série vertigineuse de coups qui étaient assez forts pour abattre une dizaine de guerriers.

Pourtant, à chaque fois, il levait calmement son mince bâton d'une main et bloquait le coup. Il faisait dévier les coups de Kyra comme s'il tenait un bouclier en acier.

Alors qu'elle pensait qu'elle gagnait du terrain parce qu'elle lui avait fait retraverser toute la clairière jusqu'au bord, il frappa le bâton de Kyra par en dessous et lui donna un coup vers le haut qui l'envoya voler en l'air. Ensuite, il s'avança et la frappa au plexus solaire. Elle tomba à genoux devant lui, sans défense, son bâton au sol.

Elle resta agenouillée là. Elle avait envie de pleurer et se sentait plus triste qu'elle ne s'était jamais sentie pendant toute sa vie. Elle était sans défense, avait honte et avait l'impression qu'elle n'avait

absolument aucune compétence. Est-ce que ses compétences avaient été une illusion ? Avait-elle jamais été bonne ?

Elle leva lentement les yeux vers lui. Ses pouvoirs lui faisaient honte mais lui inspiraient aussi un respect mêlé d'admiration. Visiblement, il n'était pas un simple humain.

“Qui es-tu ?” demanda-t-elle.

“Le question n'est pas qui je suis”, répondit-il. “Qui es-tu, toi ? C'est ce que tu as du mal à comprendre.”

“Qui suis-je, alors ?” demanda-t-elle. “Tu le sais. Dis-moi.”

Il la regarda longtemps, impassible.

“Tu es plus qu'une simple fille, Kyra”, répondit-il finalement, “et c'est pour ça que tu es la seule qui doit répondre à cette question.”

*

Kyra s'enfonçait dans la forêt depuis des heures. Elle était complètement seule. Elle était partie sans Leo ni Andor car elle avait besoin d'être seule. Sa rencontre avec Alva lui donnait encore le tournis. Essayant encore de comprendre tout ce qu'il avait dit, elle s'enfonçait dans la mystérieuse forêt de Ur, passait à côté d'arbres lumineux vert clair qui se balançaient dans le vent. Leurs longues feuilles bruissaient et leur forme changeait tout le temps. Dans sa tête, elle se repassait incessamment sa rencontre avec Alva. Comment avait-il pu la battre à plate couture ? Comment avait-elle pu être aussi inefficace ? Qu'avait-il voulu dire quand il avait dit que les réponses à ses questions se trouvaient en elle ? Qu'était le voile de l'univers ?

L'entraînement avait été bien plus intense qu'elle aurait imaginé, pas seulement sur le plan physique mais aussi sur le plan mental et spirituel. Cela aurait été plus facile si elle avait combattu contre des cibles, des armes et des adversaires traditionnels. Cependant, cet entraînement de l'esprit la prenait de court, la poussait plus loin qu'elle l'aurait imaginé. Elle craignait de ne pas pouvoir accomplir ce que son oncle voulait d'elle. Est-ce que cela signifiait qu'elle était une ratée ?

Tout en avançant, elle ferma les yeux en essayant de faire appel à cette partie profonde d'elle-même, d'activer l'énergie dont elle avait autrefois fait l'expérience.

Cependant, malgré tous ses efforts, rien ne vint. Elle n'était personne, maintenant. Nulle part.

Tant de gens lui avaient fait confiance dans sa vie. N'avait-elle pas mérité cette confiance ?

Après leur lutte, Alva l'avait incitée à chercher la Mare Sans Reflets au cœur de la forêt de Ur et lui avait indiqué la direction. Elle était tellement perdue dans ses pensées que, quand elle leva les yeux

en entendant le son d'un oiseau, elle se rendit compte qu'elle avait oublié la raison même pour laquelle elle allait dans cette direction. Soudain, une couleur rouge brillant lui attira l'attention. Kyra se précipita vers elle et se retrouva au bord d'une clairière. Elle s'arrêta, étonnée par ce qu'elle vit. Là, cachée dans les bois épais, se trouvait une petite mare rouge aux eaux scintillantes. Même de l'endroit où elle se tenait, Kyra sentait qu'un étrange pouvoir émanait de cette mare. Ce devait être la mare dont Alva avait parlé.

Kyra s'avança avec précaution et s'agenouilla à côté de la mare. Elle regarda vers le bas en espérant y voir son reflet.

Pourtant, elle ne le vit pas.

C'était comme Alva avait dit. Cette mare ne reflétait pas le monde extérieur mais seulement ce qui se trouvait à l'intérieur, ce qu'on ne voulait pas voir en soi. Kyra espéra que les eaux allaient lui montrer quelque chose, l'aider à trouver la bonne direction.

Cependant, elle attendit longtemps en fixant la mare du regard et fut déçue de ne rien voir. Elle n'entendit que le bruissement des feuilles haut au-dessus de sa tête.

Qu'est-ce que l'univers exigeait d'elle ? se demanda-t-elle. Pourquoi ne pouvait-elle pas être comme tout le monde ?

Un craquement soudain résonna derrière elle et elle se retourna en tendant la main vers son bâton, sur les nerfs. Un bruit passa à toute vitesse près d'elle comme une arme qui fend l'air. Elle regarda et eut la surprise de voir une lance en argent voler dans sa direction.

La lance passa près d'elle et Kyra comprit qu'elle n'était pas la cible. Elle se retourna et fut choquée de voir la lance transpercer la poitrine d'un soldat pandésien qui ne se tenait qu'à un ou deux mètres d'elle, l'épée dressée. Il poussa un grognement et tomba. Quand son épée tomba par terre, elle se rendit compte qu'il avait été sur le point de la poignarder dans le dos. Cette lance lui avait sauvé la vie. Elle avait été vraiment idiote de baisser la garde.

Kyra se retourna brusquement et regarda dans le bois en se demandant qui avait jeté la lance, qui lui avait sauvé la vie et pourquoi.

Il y eut un autre craquement, elle se tourna dans l'autre sens et son cœur commença à battre la chamade. Le garçon le plus séduisant qu'elle ait jamais vu se tenait à seulement quelques mètres. Il était grand et fier, avait l'air d'avoir à peu près le même âge qu'elle, avait les épaules larges, un visage lisse, une mâchoire ciselée et des cheveux fins et dorés qui lui tombaient jusqu'à la taille, plus longs que ceux de tous les hommes qu'elle avait connus. Il la fixa de ses yeux étincelants gris acier et, quand il le fit, cela lui coupa le souffle. Même si elle avait essayé de détourner le regard, elle n'aurait pas pu. Pour la première fois de sa vie, elle était sidérée.

Le garçon détourna le regard. Il s'avança, récupéra sa lance en argent et fit rouler le soldat pandésien du pied.

“Ils sont partout”, dit-il d'une voix aussi hypnotique que son visage. “Ils te cherchent. Celui-ci était un éclaireur. Cela signifie qu'une armée le suit de près.”

Elle était tellement abasourdie qu'elle avait peine à comprendre ce qu'il disait.

“Tu m'a sauvé la vie”, dit-elle d'une voix à peine plus forte qu'un murmure.

Il détourna le regard, scruta les bois et Kyra fut désolée qu'il ne la regarde pas.

“Je ne dois pas rester ici”, dit-il en observant la limite des arbres, “et toi non plus.”

Elle le regarda fixement, incapable de détourner le regard.

“Qui es-tu ?” demanda-t-elle. “Pourquoi m'as-tu sauvée ?”

Il regarda vers le bas.

“Je t'attends”, dit-il tellement bas qu'elle l'entendit à peine. Ensuite, il leva les yeux et croisa son regard. “Je t'attends depuis que je suis né. Toi et personne d'autre. Maintenant et pour toujours. Et surtout, tu es celle que je n'ai pas le droit de voir.”

Il leva vers elle ses yeux gris étincelant embués de larmes et, à ce moment, elle sut deux choses : il n'était pas humain et elle était amoureuse.

“Je t'ai sauvée parce que je t'aime”, continua-t-il. “Je t'ai toujours aimée et je t'aimerai toujours. Et je t'ai sauvée parce que, à compter d'aujourd'hui, je ne pourrai plus jamais te revoir.”

Il tendit lentement le bras, lui toucha la joue et son toucher l'électrisa.

Puis, soudain, tout aussi vite, il retira sa main, s'enfuit et disparut dans les bois.

Kyra resta sur place, toute seule, et regarda dans le vide avec stupéfaction. Avait-elle imaginé toute cette scène ?

Elle savait que non, à en juger par la façon dont battait son cœur et par la sensation de sa peau qui s'attardait sur sa joue. Elle se sentait différente depuis qu'elle l'avait rencontré. Pour la première fois de sa vie, elle ne pensait plus à se battre ou à s'entraîner. Pour la première fois, tous ses soucis l'avaient abandonnée.

Elle ne pensait qu'au garçon, à ce garçon magique et mystérieux qui était apparu comme la foudre et avait disparu tout aussi vite. Aussi sûr qu'elle se connaissait elle-même, elle savait que, s'ils se revoyaient, ils seraient perdus tous les deux.

Et que, quoi qu'il arrive, il fallait absolument qu'elle le revoie.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Duncan traversait rapidement Fort Andros au clair de lune. Il traversa d'anciens sols en pierre en faisant cliqueter son armure, passa d'interminables murs en marbre suivi par plusieurs de ses hommes et essaya de se débarrasser de ses pensées préoccupantes. Il passa une série d'arches et de colonnes qui donnaient sur la cour intérieure du bâtiment principal et la fierté lui vint au cœur quand il vit ses centaines de soldats qui, accompagnés par les hommes de Kavos et de Seavig, Bramthos et Arthfael à côté d'eux, aller ça et là en se préparant et en attendant l'aube. Dans seulement quelques heures, ils quitteraient cet endroit, attaqueraient ce qui restait des garnisons pandésiennes et partiraient tous à la guerre.

Duncan tourna dans un autre couloir. Il vit une rangée de torches qui éclairaient la nuit et d'autres de ses hommes alignés le long des murs par dizaines. Duncan avait ordonné de renforcer la garde et était content de l'avoir fait : ce festin avait tourné au désastre. L'alliance d'Escalon s'était rompue et ses hommes en étaient presque venus aux mains avec Bant. Duncan sentait que son autorité sur ses hommes tenait à bien peu de chose et qu'il ne pouvait faire confiance à personne.

Alors qu'il marchait, Duncan était plongé dans ses pensées. Mille angoisses grouillaient dans son esprit et il n'aurait pas pu dormir même s'il l'avait voulu. Comme Baris quittait l'alliance, Duncan savait qu'il n'avait pas seulement perdu la moitié de ses hommes mais qu'il s'en était également fait un grand ennemi. Les hommes de Baris étaient rancuniers et sournois et, maintenant, il ne fallait plus seulement qu'il vainque Pandésia mais aussi qu'il protège ses propres arrières à l'intérieur ses propres terres, et tout ça à cause de ses fils impétueux. De son côté, Bant serait plutôt du genre à retourner furtivement dans son canyon, à ne s'allier à personne et, si Pandésia gagnait, à miser sur sa neutralité pour convaincre Pandésia de les épargner. Cela dit, Duncan savait que la neutralité n'épargnerait personne dans cette guerre.

Duncan décida de ne plus penser à ces soucis, car d'autres, plus gros, demandaient son attention. A l'aube, il emmènerait la moitié de ses hommes vers le sud, vers la Porte du Sud, pour prendre la relève d'Anvin et contenir l'invasion pandésienne. En route, il libérerait et ferait évacuer les cités du sud puis sécuriserait le sud. L'autre moitié de son armée, menée par Kavos et Bramthos, serait envoyée au nord et à l'ouest pour sécuriser Ur, ses ports, et le nord et l'ouest d'Escalon. Cependant, sans Bant, ses hommes seraient mis à rude épreuve; il faudrait qu'ils s'en remettent aux hommes qu'ils trouveraient en route et au peuple d'Escalon pour qu'ils les aident à mener une révolte

spontanée. S'il pouvaient déjà bloquer la Porte du Sud et les ports de Ur à temps, alors, Duncan savait que Escalon pourrait tenir.

Duncan tourna dans des couloirs et marcha sans cesse jusqu'à atteindre un étroit escalier en pierre. Il descendit de plus en plus bas, impatient. L'escalier en colimaçon le mena aux niveaux inférieurs des bâtiments de la capitale. Marcher dans ces pièces lui ramenait des souvenirs.

Quand ils atteignirent le niveau inférieur, Duncan sentit un nœud à l'estomac en se souvenant de l'endroit où il allait. Il allait rendre visite à Tarnis, qui était enfermé au-dessous. Duncan avait reçu un parchemin sur lequel Tarnis lui demandait de venir discuter avec lui. Duncan avait été sceptique, s'était demandé ce que Tarnis pouvait vouloir de lui maintenant qu'il était au cachot. Une partie de lui-même voulait ne pas tenir compte de lui, mais il savait que Tarnis avait encore du pouvoir et de l'influence dans la capitale, auprès de ses nombreuses relations, et il pensait qu'il serait sage d'accepter au moins de l'écouter. Duncan devait aussi admettre qu'il ressentait encore quelque sympathie pour lui en souvenir du bon vieux temps, et sa nostalgie le poussait à la compassion.

“Tu perds ton temps”, dit une voix pressée à côté de lui.

Duncan se tourna et vit Kavos qui marchait à côté de lui. Son visage dur et ridé ne souriait pas. Il n'avait pas l'air content.

“Rien de ce que Tarnis peut dire ne fera de différence”, continua-t-il. “Les mots d'un prisonnier sont dénués de sens et Tarnis n'est qu'un vieillard faible qui essaie de revenir au pouvoir par tous les moyens.”

Duncan y réfléchit en marchant.

“Peut-être”, répondit-il. “Cependant, je dois quand même l'écouter. Il n'y a rien de mal à écouter et un souverain qui n'écoute pas est un souverain vraiment stupide.”

Ils atteignirent une arche en pierre massive fermée par des barres de fer et gardée par les hommes de Duncan. Quand Duncan s'arrêta devant, Kavos tendit la main et lui saisit le bras en le regardant d'un air entendu.

“Ne lui fais pas confiance”, recommanda-t-il avec insistance “Nous ne pouvons faire confiance à aucun d'eux. Tu lui as rendu un grand service en ne le faisant pas décapiter. N'oublie pas : la loyauté n'est pas un droit et la loyauté mal placée est la plus dangereuse des choses.”

Duncan réfléchit à ses paroles.

“C'est juste une conversation”, répondit-il. “Je ne prendrai aucune décision à la hâte. Quoi que ce vieil homme ait à dire, nous partirons tous à l'aube et je tiens à me battre autant que toi.”

Kavos n'eut pas l'air convaincu.

“Nous sommes des hommes de guerre”, continua-t-il, “pas des

parleurs. Ne l'oublie pas. Nous ne sommes pas comme Tarnis. Nous ne ressemblons à aucun des gens d'ici. Tu ne ressembleras à aucun des rois qu'Escalon a connus. Finalement, un des *nôtres* va se retrouver sur le trône. Tu seras d'abord guerrier et Roi ensuite. Cependant, ne t'imaginer pas, ne serait-ce qu'une seconde, que les autres sont comme toi.”

Sur ces mots, Kavos se détourna et s'en alla.

Duncan se tourna et fit un signe de tête à ses gardes, qui hochèrent la tête par respect et ouvrirent les portes en fer.

Duncan entra dans la petite cour en pierre à ciel ouvert illuminée par le clair de lune. Dans le coin à l'autre bout, il repéra Tarnis assis contre un mur. Les mains sur les genoux, l'air désespéré, il n'était plus que l'ombre de l'homme que Duncan avait connu autrefois. Plusieurs des gardes de Duncan se tenaient le long des murs et des torches brûlaient loin au-dessus d'eux.

Quand Duncan entra, Tarnis leva les yeux et son regard s'éclaira à sa vue. Il se releva d'un bond et se précipita vers lui.

“Je savais que tu viendrais”, dit-il en souriant. “Tu as toujours été le seul seigneur de guerre auquel je puisse faire confiance.”

Avec un sourire chaleureux, Tarnis tendit le bras pour le serrer contre lui mais Duncan resta froidement où il était en refusant son étreinte.

“Je ne suis plus seigneur de guerre”, répondit Duncan d'une voix froide et dure. “Je suis ton Roi.”

Tarnis resta figé puis la déception se lut sur son visage. Ses bras retombèrent lentement. Il eut l'air assagi. Après avoir servi au Conseil du Roi pendant tant d'années, Duncan trouvait étrange de se retrouver de l'autre côté de la table mais il fallait qu'il s'assure que Tarnis comprenne où se situait le nouveau pouvoir et ne se laisse pas bercer par ses illusions.

“Pardonne-moi, mon Roi”, répondit Tarnis d'une voix brisée. “Je ne voulais pas t'offenser. Il faut du temps pour s'habituer à un nouveau titre. Après tout, tu m'appelais 'Mon Roi' il n'y a pas si longtemps que ça.”

Duncan serra les dents en pensant à la bataille qui l'attendait à l'aube. Cet homme l'impatientait.

“Pourquoi m'as-tu demandé de venir ?” demanda Duncan d'un ton sec et autoritaire.

Tarnis soupira.

“Ce que j'ai à dire t'est réservé”, dit Tarnis en jetant un coup d'œil aux gardes de Duncan qui étaient alignés le long du mur.

Duncan regarda fixement son ami. Son impatience croissait mais il sentait que Tarnis avait un message important à lui livrer. A contrecœur, il se retourna et fit un signe de tête à ses soldats.

Ils se retournèrent immédiatement et sortirent un à un en les laissant seuls tous les deux dans la cour. Ils claquèrent la porte en fer derrière eux.

“Parle vite”, dit Duncan. “J’ai à faire.”

“Marche avec moi”, dit Tarnis en plaçant une main sur l’épaule de Duncan. “Accorde-moi au moins ça.”

Duncan décida de lui faire plaisir. Ils se tournèrent et marchèrent. Dans le climat méridional qui régnait ici, la nuit était douce et la brise tempérée. La lune les éclaira quand ils passèrent sous les torches de la cour. Duncan se souvint que son vieux Roi pouvaient parler très lentement, en partie parce qu’il pensait lentement et ne s’empressait jamais de juger, et en partie pour produire son effet.

“Pendant de nombreuses années, tu as servi à la table de mon conseil”, dit finalement Tarnis, nostalgique. “J’ai pris beaucoup de bonnes décisions, des décisions qui ont été bonnes pour Escalon. J’en ai aussi pris des mauvaises et je suis le premier à l’admettre. Tu es Roi, maintenant, et tu dois savoir ce que ça signifie, ce que ça signifie vraiment, d’être Roi. Cela signifie que tu vas rencontrer le bien aussi bien que le mal.”

Tarnis inspira profondément pendant qu’ils marchaient.

“Livrer Escalon”, continua Tarnis, “était une mauvaise décision. Je le sais, maintenant, et j’en suis vraiment et profondément désolé. Cependant, j’ai pris ce que je pensais être la meilleure décision pour nous tous à cette époque.”

Ils continuèrent en silence et Duncan se demanda où tout ça allait bien pouvoir mener. Il ne put non plus s’empêcher de se demander s’il ressentirait les choses de la même façon quand il serait Roi.

“Tu apprendras beaucoup de choses quand tu seras Roi”, continua Tarnis. “Tu prendras beaucoup de bonnes décisions, et aussi beaucoup de mauvaises. Tu ne peux qu’espérer que tu en prendras plus de bonnes que de mauvaises. En ce qui me concerne, j’ai eu moins de chance. J’ai pris beaucoup d’excellentes décisions et elles ont toutes été oubliées, toutes effacées par cette unique mauvaise décision.”

Ils marchèrent en silence et Duncan réfléchit aux paroles de Tarnis.

“Il n’y a aucune honte à prendre de mauvaises décisions”, répondit finalement Duncan. “Toutes les décisions sont pardonnables tant qu’elles sont motivées par l’honneur. Ta décision de livrer notre pays ne comportait pas d’honneur. Ce fut là ton erreur. C’était une mauvaise décision mais, ce qui est plus important, c’est qu’elle a révélé un défaut de caractère. Les moments de danger, de crise, mettent à nu le caractère. Je l’ai vu de nombreuses fois sur le champ de bataille et, en fin de compte, nous ne pouvons être jugés que sur notre caractère.”

Duncan s’attendait à ce que Tarnis discute mais, à sa grande

surprise, il lui signifia son approbation d'un hochement de tête.

“Je ne peux qu'approuver”, répondit-il. “Et tu seras un roi sage, plus sage que je le croyais, visiblement. J'ai fait preuve de défaut de caractère, c'est vrai. Pourtant, j'ai aussi fait preuve de beaucoup de vertus dans le cadre de cette même mauvaise décision. La compassion. L'humilité. Il y a aussi de l'honneur dans ces vertus.”

Ils continuèrent de marcher et Tarnis soupira. Duncan, impatient, se demandait où tout ça allait mener.

“Ne t'y trompe pas !” continua Tarnis. “Toi aussi, tu feras parfois preuve de défaut de caractère en tant que Roi. Oui, même toi, avec toute ta chevalerie et tout ton honneur. Ce que tu ne comprends pas encore, c'est qu'être Roi n'est rien d'autre qu'accepter le compromis. Ton travail, c'est de maintenir la cohérence de l'alliance instable que nous appelons Escalon. Pourtant, nous ne sommes pas vraiment un pays, nous ne l'avons jamais été. Nous sommes une série de forteresses concurrentes. Et parfois, trop souvent, en tant que Roi, tu devras faire des compromis pour qu'elles restent ensemble. *L'unité*.” Tarnis secoua la tête. “Comme si c'était un grand but. Qu'est-ce que l'unité a de si grand ? Pourquoi est-il si important que nous soyons rassemblés sous l'égide d'un pays, d'un nom, d'une bannière ? Pourquoi ne pas simplement être des forteresses concurrentes, chacune gouvernée par son propre seigneur de guerre ?”

Duncan réfléchit à ses paroles pendant qu'ils marchaient.

“Si tel était le cas, nous ne pourrions pas repousser les invasions”, répondit Duncan.

“J'ai été un politicien de haut niveau”, continua Tarnis. “Comme mon père et son père avant lui. J'étais bon à ce que je faisais, tout comme tu es bon à ce que tu fais. Je ne pouvais pas manier l'épée, contrairement à toi, et pourtant, tu ne pourrais jamais supporter tous les mensonges et toutes les machinations qu'il a fallu que j'accepte dans ce conseil de nobles. Nous avons tous nos talents, nos forces et nos faiblesses. Cela ne rend aucun de nous meilleur que les autres.”

Ils s'arrêtèrent et Tarnis se tourna et le regarda, les yeux remplis de compassion.

“Je t'ai élevé au-dessus de tous mes seigneurs de guerre”, dit Tarnis. “J'ai fait de toi mon guerrier le plus important. Et toi, à ton tour, tu m'as gardé en vie alors que tu n'avais aucune raison de le faire, ce qui est assurément un bien plus grand cadeau. Maintenant, je voudrais te rendre la politesse.”

Duncan le regarda fixement en s'interrogeant.

“Comment ?” demanda-t-il.

“En te sauvant la vie à toi aussi”, répondit Tarnis.

Duncan fronça les sourcils.

“Ma vie n'a pas besoin d'être sauvée.”

Tarnis sourit et secoua la tête.

“Si seulement c'était vrai”, répondit Tarnis. “A l'aube, tu vas imprudemment faire la guerre à tout Pandésia. Tu sais aussi bien que moi que tu ne peux pas gagner. Même si tu évacuais notre terre, sécurisais la Porte du Sud, ils enverraient les hordes du monde contre nous et ne s'arrêteraient qu'après avoir accompli la destruction de tout ce que nous connaissons.”

Duncan serra les dents, insensible.

“Telle est la différence entre toi et moi”, répondit froidement Duncan. “Tu ne fais la guerre que quand tu peux gagner. Je fais la guerre quand l'honneur et le devoir m'y forcent.”

“Et si je t'apportais la victoire autrement ?” demanda Tarnis. “Avec honneur et sans que personne ne meure ?”

Duncan le fixa d'un air soupçonneux.

“Et comment le pourrais-tu ?” demanda-t-il.

Tarnis sourit.

“J'ai entretenu de très bons rapports avec Pandésia”, répondit-il. “Je n'ai pas résisté à leur invasion, j'ai obéi à leurs exigences et le résultat, c'est qu'ils m'estiment beaucoup. Ils écoutent quand je leur parle. Je leur ai envoyé un message et ils ont répondu. J'ai négocié une trêve pour toi.”

Duncan leva les sourcils, choqué.

“Une trêve ?” demanda-t-il, indigné. “Et qui es-tu pour négocier une trêve pour un pays que tu ne gouvernes plus ?”

Tarnis secoua la tête.

“Plus qu'une trêve”, insista-t-il. “Une victoire. *Ta* victoire. Une victoire jamais accomplie auparavant. Après tout, tout au long de son histoire, le grand Pandésia n'a jamais cédé, n'a jamais fait de concession, et ils acceptent de t'en faire une. Ils quitteront nos rives. Il n'y aura plus d'effusion de sang. Tu seras victorieux. A l'aube, leur Seigneur Gouverneur m'a promis de se présenter à toi et d'accepter la défaite devant toi et tous tes hommes.”

Duncan le fixa d'un air sceptique.

“Et que demandent-ils en retour ?”

“De pouvoir battre en retraite en sécurité”, répondit Tarnis. “Rien de plus. Ils veulent épargner le reste de leur armée et leur garantir une traversée sécurisée de nos frontières.”

Tarnis s'interrompt et Duncan réfléchit à tout cela.

“Ne vois-tu pas, Duncan ?” insista Tarnis. “Je t'apporte une victoire complète sur un plateau.”

Duncan se sentait incertain.

“Ça a l'air trop beau pour être vrai”, répondit Duncan.

“Ah bon ?” demanda Tarnis. “Ils savent que nous avons cerné leurs hommes. Ils savent que nous sommes dynamiques. Beaucoup

d'importants Seigneurs Gouverneurs sont encore ici. Ils craignent pour leur vie et ils ont eux aussi adressé une pétition à Pandésia. Ils savent qu'Escalon est difficile à tenir et ils ont des royaumes plus importants à conquérir. Ils ont déjà retiré tout ce qu'ils pouvaient retirer de mieux de nos terres et ils sont prêts à passer à autre chose.”

Duncan regarda fixement Tarnis et réfléchit longtemps. L'idée d'apporter la victoire à son peuple commençait à lui réchauffer le cœur. Il n'y aurait plus d'effusion de sang et Escalon serait libre.

“S'il s'agit, comme tu l'as dit, d'une victoire sans condition”, commença lentement à dire Duncan en réfléchissant, “je dis oui et je leur permettrai de battre en retraite. Je n'ai aucune raison de massacrer des troupes qui ont admis leur défaite. En fait, mon honneur me force à leur garantir une retraite sans danger.”

Tarnis sourit.

“Sage décision”, dit-il.

Duncan l'observa.

“Et toi ?” demanda Duncan. “Qu'est-ce qui te force à négocier avec tant de soin une trêve pour un nouveau Roi qui t'a détrôné ?”

Tarnis plissa le front.

“J'aime mon pays”, répondit-il. “Comme toi. Nous avons seulement des façons différentes de le montrer.”

Duncan attendit qu'il poursuive.

“Et pourtant”, continua Tarnis, “en dehors du bien-être général d'Escalon, il y a une petite chose que je te voudrais te demander pour avoir négocié cette trêve.”

Duncan regarda fixement Tarnis en s'interrogeant pendant que ce dernier inspirait profondément.

“Ce n'est pas un ordre, mon vieil ami”, continua Tarnis, “mais une demande. Une petite faveur. Je sais que je ne suis pas en position de demander quoi que ce soit mais j'en appelle à ton amour, à ta pitié et à notre amitié, qui fut forte.”

“Dis-moi”, demanda Duncan, curieux.

“J'ai une fille”, annonça finalement Tarnis.

Duncan le fixa, choqué. Il savait que le Roi avait un fils, un jeune homme impétueux et détestable, mais il n'avait jamais entendu parler d'une fille.

“Une fille ?” demanda Duncan.

Tarnis fit oui de la tête.

“Ma seule fille. Illégitime. Ma seule descendance en vie, mon fils à part. Je n'ai pas pu permettre qu'elle soit élevée ici. Son existence aurait été une menace. J'ai toujours gardé secret l'endroit où elle résidait. Tu es la seule personne à qui je confie ce secret.”

Duncan le regarda fixement en s'interrogeant.

“Que veux-tu de moi ?” demanda-t-il.

“Sa sécurité”, répondit Tarnis. “Tu es le seul à qui je puisse faire confiance. Elle représente plus pour moi que tout ce qui me reste au monde.”

Duncan vit l'expression de Tarnis et, pour la première fois depuis qu'il le connaissait, il détecta une vraie sincérité dans ses paroles.

“Où est-elle ?” demanda Duncan.

Tarnis inspira profondément et regarda autour de lui, comme s'il avait peur que quelqu'un les écoute.

“Au bout du Doigt du Diable”, dit-il à voix basse. “A Knossos.”

Duncan fut choqué de l'entendre. Il savait que Knossos était un endroit extrême et éloigné et qu'il n'était quasiment habité que par des moines guerriers, qui vivaient dans la Tour de Kos. L'endroit était presque impossible à atteindre et aussi isolé d'Escalon — et du monde — qu'une île pouvait l'être.

“Je te confie ma vie”, ajouta Tarnis, “car elle est ce qui reste de ma vie. Je ne te demande pas de me rendre mon titre, ni de me remettre en liberté. Je te servirai comme Roi. Je te demande seulement de la trouver et de la protéger. Je crains qu'il y ait des fuites sur son existence et que des forces malfaisantes s'abattent sur elle à l'heure qu'il est.”

Duncan inspira profondément. Il était convaincu de la franchise de Tarnis et il approuvait son amour pour sa fille. Cela lui faisait penser à Kyra.

“Tu peux considérer que ta fille est en sécurité”, dit Duncan.

“Même si tu as fait des erreurs, tu es un homme bon à bien des égards. Je suis content de ne pas t'avoir tué.”

Le vieux Roi rit chaleureusement en faisant un grand sourire. Pour la première fois, il eut l'air soulagé.

“Moi aussi, j'en suis content”, répondit-il. “A la victoire, mon ami.”

Tarnis tendit son avant-bras. Duncan tendit la main et le saisit.

Quand il le fit, il pensa à la trêve qui allait venir et sentit une impression de victoire imminente monter en lui alors qu'une nouvelle l'aube commençait à se lever sur Escalon.

Finalement, il était victorieux.

CHAPITRE VINGT-SIX

Dierdre se précipita en dehors de la forge avec les autres quand les cors de guerre se firent entendre. Ils résonnaient partout et constamment dans les rues de Ur et chaque coup la faisait frissonner. C'étaient des cors d'avertissement, des cors de danger, des cors qu'elle n'avait pas entendus depuis son enfance. La seule et dernière fois où ils avaient résonné pour elle, c'était quand Ur avait été envahie par Pandésia. C'étaient des cors qui ne pouvaient vouloir dire qu'une chose : un navire de guerre pandésien venait d'arriver.

Le cœur battant la chamade, Dierdre courut dehors, suivie par ses filles. Les garçons et les hommes de la forge laissèrent tomber les armes sur lesquelles ils travaillaient et se précipitèrent dans les rues bondées. Dierdre se fit bousculer car, tout autour d'elle, les rues se remplissaient et les masses se rassemblaient vers les canaux, impatientes de voir ce qui se passait. Dierdre se fraya un chemin jusqu'au bord de l'eau en poussant les gens. A côté d'elle, Alec fit de même, rejoint par son ami Marco et les autres. Elle ne put s'empêcher de se poser des questions sur Alec, comme elle l'avait fait dès le premier moment où elle l'avait vu. Il avait quelque chose de différent, comme une douleur tragique qui rôdait derrière son regard. Elle sentait qu'il était une âme sœur, qu'il avait souffert comme elle.

Bien que Dierdre soit fermée au monde et surtout aux hommes, il fallait bien qu'elle admette qu'il y avait quelque chose qu'elle aimait chez ce garçon. Elle essaya de réprimer ses sentiments, car elle savait qu'elle n'était pas prête à tomber amoureuse, pas après ce qu'elle avait subi. Sans compter que ce n'était pas le moment de penser à l'amour, mais le moment de penser à la vengeance, de faire aux Pandésiens ce qu'ils lui avaient fait.

Dierdre pensa à autre chose quand elle atteignit finalement le bord de l'eau. Elle se pencha en avant, tendit le cou, aperçut ce que tous les autres regardaient bouche bée et son cœur se serra à cette vue. Là-bas, de l'autre côté du canal, un énorme navire de guerre Pandésien noir luisant entrait dans la cité, toutes bannières dehors. Son flanc contenait des dizaines de canons et il était piloté par des centaines de soldats en pleine armure prêts à faire usage de leurs armes. Dierdre regarda derrière eux, ne vit aucun autre navire suivre celui-ci et se dit que c'était déjà ça. Ce navire avait l'air de naviguer seul. Peut-être servait-il d'éclaireur à la flotte. Le cor résonnait sans cesse et, vu la façon dont le navire s'enfonçait dans le cœur de la cité, indéniablement vers eux, ces hommes à la visière baissée étaient venus pour une raison précise. Dierdre se sentit un nœud à l'estomac. Elle sut immédiatement pourquoi ils étaient venus : pour la chercher.

Pendant que la cité entière se rassemblait le long des canaux,

Dierdre serra son bâton plus fort, résolue à ne pas se faire capturer. Elle les tuerait ou mourrait en essayant. Elle ne s'enfuirait plus, plus jamais.

Elle sentit bouger quelqu'un, se tourna et regarda Alec s'enfuir dans la foule et disparaître.

“Alec !” cria Marco. “Où vas-tu !?”

Cependant, Alec ne répondit pas. Il disparut et Dierdre s'interrogea elle aussi. Il n'avait pas l'air d'être du type à s'enfuir devant le danger.

“Ils viennent te chercher”, dit Fervil en s'avançant à côté d'elle avec un air préoccupé. “Tu le sais, n'est-ce pas ?”

“Oui”, répondit-elle.

“Va chez ton père”, recommanda-t-il avec insistance. “Il sera avec ses hommes. Une guerre va commencer et tu vas te retrouver au milieu. Je suis sûr qu'il te cherche.”

Dierdre se rendit compte qu'il avait raison et, sans hésiter, elle se retourna et courut retrouver son père en se frayant un chemin au travers de la foule épaisse.

La foule se dispersa quand elle s'éloigna des canaux et, finalement, elle eut la place de courir dans les rues. Elle tourna dans des ruelles familières, à gauche et à droite. Soudain, elle entendit des pas derrière elle, se retourna et eut la surprise de voir les filles qu'elle avait libérées la suivre.

Elle s'arrêta et les regarda toutes, respirant avec difficulté.

“Repartez”, recommanda-t-elle avec insistance. “Restez avec les autres. Vous y serez plus en sécurité. Abritez-vous dans la forge.”

Cependant, elles secouèrent catégoriquement la tête.

“Où que tu ailles”, dit l'une d'entre elles en s'avançant, “nous irons avec toi.”

“Où que tu combattes”, dit une autre, “nous combattons avec toi.”

“Nous aussi, nous en avons assez de nous enfuir”, dit une autre.

Sentant qu'elles ne changeraient pas d'avis, Dierdre eut énormément de gratitude pour leur loyauté. Elle se tourna, courut et les filles la suivirent. Elles suivirent toutes le même itinéraire le long des canaux et Dierdre les emmena vers l'endroit où son père et ses hommes seraient sûrement rassemblés.

Finalement, Dierdre émergea d'une étroite ruelle et arriva brusquement sur une place publique pavée, large et ouverte, entourée d'anciens bâtiments de tous les côtés, à l'extrémité des canaux. C'était l'endroit qui menait au point le plus profond de la cité et où les navires étaient obligés de s'arrêter. Comme elle s'y attendait, Dierdre vit son père au bord de la place, entouré par ses hommes. Il se tenait face au canal devant une centaine de guerriers et regardait anxieusement les Pandésiens approcher sur le canal.

Dierdre se fraya un chemin dans la foule. Les hommes les

laissèrent passer, elle et les filles, et elles rejoignirent son père.

Il se tourna quand il la vit et le soulagement se lut sur son visage.

“Dierdre !” s'exclama-t-il. “Tu vas bien ? Mes hommes te cherchaient partout.”

Elle vit dans ses yeux qu'il était sincèrement préoccupé et cela l'aida à le pardonner.

“Je vais bien, Père.”

“Tu les as vus venir ?” demanda-t-il de manière pressante. “Tu as entendu les cors ? Tu sais qu'ils viennent te chercher.”

Elle lui répondit d'un hochement de tête, stoïque, résignée.

“Oui.”

“Ils vont sûrement exiger que je te livre à eux. Tu le sais”, dit-il. C'était plus une affirmation qu'une question et elle entendait l'angoisse dans sa voix.

Elle lui répondit d'un hochement de tête en se demandant ce qu'il allait faire.

“Et vas-tu le faire ?” demanda-t-elle.

Il soupira, l'air épuisé, irrité.

“Tu voudrais que je sacrifie toute notre cité pour sauver une fille ?” demanda-t-il.

Dierdre eut le cœur serré. N'avait-il pas changé, après tout ce qui s'était passé ?

“Je voudrais que tu sois mon père”, répondit-elle froidement.

“La mort est proche”, dit son père en serrant la mâchoire et en resserrant son étreinte sur le pommeau de son épée. “Je ne veux pas que tu restes ici. Emmène ces filles et fuis. Mes hommes t'escorteront. Nous avons beaucoup de tunnels et de forts sûrs dans lesquels te cacher.”

Elle secoua la tête.

“Ne comprends-tu pas, Père ? N'as-tu rien écouté de ce que j'ai dit ? Je ne veux pas m'enfuir. Je ne veux pas me cacher. Je veux seulement avoir ma chance de faire justice. Ma chance de ne pas céder aux hommes.”

Son père soupira, anxieux, mais elle voyait aussi la fierté dans ses yeux. Alors qu'il la regardait fixement, les cors retentissaient sans cesse.

“Ce navire n'est qu'un messenger”, continua-t-il. “Derrière, il y en a un million d'autres. Nous ne pouvons pas défendre cette cité. Te rends-tu compte de ce qui se passera quand ils remporteront la victoire ?”

“Je ne crains pas la mort, Père”, dit-elle sincèrement. “Je lui ai déjà fait face. Maintenant, tout ce que je crains, c'est de ne pas vivre avec fierté.”

Il la regarda fixement et longtemps dans les yeux puis, lentement, il sourit.

“Tu es vraiment ma fille.”

Pour elle, ses mots comptaient plus que tout.

“Et toi, Père ?” demanda-t-elle. “Que feras-tu quand ils viendront me chercher ?”

Elle le regarda dans les yeux et vit qu'il cherchait lui-même la réponse à cette question.

Les cors se firent entendre à nouveau, de manière plus pressante. Dierdre se retourna et vit que le navire de guerre Pandésien s'était beaucoup rapproché et se dirigeait vers eux. Ses canons étaient pointés sur eux, des dizaines d'archers les visaient et des dizaines d'autres hommes tenaient des lances. C'était une armée flottante, prête à attaquer.

Dierdre ressentit une terreur glaciale en les voyant approcher. Le navire s'arrêta à peut-être vingt mètres, près de l'extrémité du canal. Ses mâts immenses se dressaient vers le ciel et jetaient leurs ombres sur eux. Des milliers de citoyens de Ur se rassemblaient au bord du canal en observant le navire pour assister à la confrontation.

Un silence pesant se fit dans la cité. Dierdre se tenait à côté de son père. Elle regardait le navire et attendait. Le navire flottait là, sur l'eau, son bois craquait et les soldats les regardaient fixement de façon menaçante, prêts à utiliser leurs armes. Dierdre sentait qu'elles étaient toutes pointées sur elle et savait qu'elle pouvait mourir à n'importe quel moment. Pourtant, d'une façon ou d'une autre, elle n'avait pas peur.

Le commandant pandésien s'avança finalement en faisant cliqueter son armure et se tint au bord de la proue, les mains sur les hanches, le soleil derrière lui, ses centaines d'hommes derrière lui, et il les regarda comme un dieu des mers. Son armure étincelait dans la lumière du soleil et, vu de cet angle, en contre-plongée, le navire de guerre avait l'air invincible. De plus, quelque part au large, Dierdre savait qu'il y avait des milliers d'autres navires qui attendaient pour venir. Pourtant, elle était quand même résolue à prendre position.

Le commandant commença à parler d'une voix tonitruante.

“Sa Majesté Ra, Le Suprême Seigneur Empereur, gouverneur de toutes les grandes cités de Pandésia, Dieu du Sud et Titan de l'Ouest”, dit le commandant d'une voix tonitruante et pleine d'autorité, “nous a ordonné, à nous la légion du quatrième de la flotte de Pandésia, d'entrer dans Ur les premiers et de vous donner une seule chance. Derrière nous, une flotte de mort couvre la Mer du Chagrin. Si vous nous livrez la fille dès maintenant, celle qui a défié Pandésia, celle qui a assassiné notre Seigneur Gouverneur, nous épargnerons à toute cette cité la destruction qu'elle mérite amplement. C'est une offre extrêmement généreuse”, ajouta-t-il, “et nous ne la proposerons pas deux fois.”

Il s'interrompit.

“Si vous nous défiez”, poursuivit-il, “nous réduirons cette cité à feu et à sang et elle sera rayée de la carte dans deux semaines.”

Dierdre jeta un coup d'œil à son père et sentit les tourments et l'anxiété qui l'agitaient. Elle vit que tous les citoyens comptaient sur lui pour répondre et sut que ce serait le moment qui déciderait de la vie de son père et de sa relation avec lui. Elle regarda les émotions se succéder à toute vitesse sur son visage et son cœur battit la chamade. Allait-il le refaire ? se demanda-t-elle. Allait-il céder et la livrer aux soldats ?

Elle se promit que, si tel était le cas, elle ne se rendrait pas. Elle serra la lance plus fort dans sa main et comprit que, s'il essayait de la livrer aux soldats, elle l'enverrait voler et tuerait au moins un soldat avant qu'ils la prennent.

Finalement, après un silence long et pesant, son père se racla la gorge.

“Tu as des milliers de flèches pointées sur nous”, répondit-il d'une voix tonitruante, “et aussi des milliers de lances. Derrière toi, tu as toutes sortes d'armes.”

Il s'interrompit.

“Et ma réponse est non”, continua-t-il. “Je ne livrerai ni ma fille ni *aucune* de nos filles. Ni maintenant ni plus tard. Tu peux nous prendre notre vie. Tu peux détruire notre cité. Cependant, tu n'auras jamais ce que tu veux vraiment : notre liberté.”

La foule eut un hoquet de surprise. Dierdre se sentit soudain admirative de son père et, finalement, sentit qu'elle avait eu raison. Son père, l'homme qu'elle avait toujours aimé, admiré et respecté, était de retour.

Elle regarda avec joie le commandant pandésien rougir.

“Vous allez le regretter !” cria-t-il avant de se tourner vers ses hommes.

“EN AVANT TOUTE !” cria-t-il.

Les voiles se soulevèrent et le grand navire commença à avancer à nouveau et à se rapprocher d'eux.

“ARCHERS !” cria le commandant.

Les archers levèrent leur arc et le cœur de Dierdre battit la chamade. Elle se prépara. Le navire se rapprocha et Dierdre sut qu'ils allaient bientôt atteindre le bord, débarquer et entamer un corps-à-corps sanglant, en supposant que les flèches et les lances ne la tuent pas d'entrée de jeu. Elle resta là à attendre une mort certaine à côté de son père quand, soudain, un bruit inattendu brisa le silence.

Dierdre regarda l'eau en se demandant ce qui se passait. On aurait dit un cliquetis de chaînes au fond du canal et, quand elle regarda vers le bas, dans les canaux, elle eut la surprise de voir Alec et plusieurs

garçons d'un côté du canal, à un endroit caché en dessous, et Marco et ses amis de l'autre côté du canal.

“MAINTENANT !” hurla Alec.

Alec et les garçons qui étaient à côté de lui tirèrent vigoureusement pendant que Marco et les autres garçons tiraient de l'autre côté du canal. Stupéfaite, Dierdre vit émerger de l'eau une immense chaîne en fer équipée de piques sur toute sa longueur. Un craquement de bois phénoménal s'ensuivit et, avec une stupeur mêlée d'admiration, Dierdre regarda la coque de l'immense navire de guerre se diriger droit sur les piques.

Alec et les autres amarrèrent rapidement la chaîne en fer à des fondations en fer situées dans le port, lui firent faire des quantités de tours puis la lâchèrent juste avant que la chaîne ne se raidisse. Le navire Pandésien continua à avancer contre la chaîne et gagna encore de la vitesse, incapable de manœuvrer. Ses hommes étaient interloqués et ne comprenaient toujours pas ce qui se passait.

Le navire fit une embardée et tangua violemment. Ses hommes trébuchèrent en avant. Le craquement se fit plus fort et le bateau gîta brusquement, de l'eau se rua dans sa coque et il commença à couler dans le canal la proue la première.

On entendit soudain crier des centaines de soldats pandésiens qui, soudain, perdaient l'équilibre, glissaient sur le pont, tombaient à l'eau. Comme le navire était presque en position verticale, il y avait peu de choses pour interrompre leur chute. Ceux qui tenaient des armes les laissaient tomber et elles chutaient directement dans les eaux sans faire de mal. Les hommes hurlèrent quand certains d'entre eux tombèrent d'une trentaine de mètres, de la poupe à la proue, se brisèrent des côtes puis atterrirent dans l'eau. Ils se débattaient comme des fourmis en faisant des éclaboussures avec leur armure pendant que leur grand navire tombait en morceaux tout autour d'eux.

Les citoyens de Ur comprirent ce qui se passait, poussèrent un cri débordant de joie et se précipitèrent tous en avant vers le bord du canal.

“A L'ATTAQUE !” hurla le père de Dierdre.

Ses hommes se précipitèrent en avant, se penchèrent par-dessus le bord du canal et jetèrent des lances sur les Pandésiens qui, dans l'eau, agrippaient les côtés du canal et essayaient de grimper comme ils pouvaient. Dierdre se précipita en avant, elle aussi, ainsi que toutes les filles qui l'accompagnaient. Elle donna un coup de pied au visage à un Pandésien qui rejoignait la terre ferme et le renvoya dans l'eau pendant qu'à côté d'elle les filles tiraient des flèches. Le père de Dierdre et ses hommes jetaient des lances et Dierdre regarda les hommes crier et les eaux rougir.

Dierdre saisit sa lance, resserra son étreinte et visa le commandant

pandésien qui flottait dans l'eau au sein de ses hommes, beaucoup moins fier qu'avant. Elle s'avança, leva sa lance, visa et la jeta. Le cœur battant la chamade, elle regarda sa lance fendre l'air puis se sentit très satisfaite quand la lance frappa le commandant à la poitrine. Il leva les mains au ciel, tomba en arrière puis se noya.

Partout dans le port, les citoyens saisissaient des cailloux et tout ce qu'ils pouvaient trouver et les jetaient dans l'eau en frappant les centaines d'hommes qui flottaient. Les Pandésiens coulaient l'un après l'autre et leurs cadavres remplissaient le canal.

Bientôt, tout se calma car il ne restait plus que l'épave du navire et les cadavres de centaines de soldats qui, auparavant fiers, flottaient maintenant, morts.

Un nouveau cor résonna et ce n'était plus pour avertir d'un danger. Cette fois-ci, c'était un cor que Dierdre n'avait jamais entendu résonner dans la cité de Ur : un cor de victoire.

Un grand cri de jubilation remplit l'air. Les gens prenaient Dierdre dans leurs bras de tous côtés, se serraient tous les uns contre les autres, sautaient partout dans les rues. Dierdre, encore sidérée, commença à analyser ce qui venait de se produire. Contre toute attente, ils avaient réussi à détruire un navire de guerre pandésien. Quoi qu'il arrive par la suite, cette fois au moins, ils leur avaient résisté. Ils n'avaient pas cédé face à un ennemi bien plus grand qu'eux et ils avaient été récompensés. Ce jour-là au moins, ils étaient victorieux.

CHAPITRE VINGT-SEPT

Dans la place publique de la capitale, Aidan était assis au sein de la foule bruyante, bousculé de tous côtés au milieu des masses. Il y avait tant de torches qui éclairaient les murs qu'on avait peine à voir que c'était la nuit. Blanc était assis à côté de lui et ils regardaient tous deux la scène, comme hypnotisés. La foule toute entière était captivée. Motley et ses acteurs les faisaient rire sans arrêt. Cris et rires remplissaient l'air pendant que la foule joyeuse se rapprochait de la scène. Motley se tenait au bord de la scène, à l'avant et au centre. Son gros ventre pendait par-dessus bord et il regardait fixement le public, les yeux écarquillés.

“Donc, tu veux nous prendre nos femmes ?” dit Motley d'une voix tonitruante à un acteur qui se tenait en face de lui.

L'acteur faisait une tête de plus que tout le monde. Il était vêtu de robes dorées, tenait un bâton doré et jouait le rôle de Ra, gouverneur de Pandésia, et il le jouait bien en regardant Motley d'un air hautain.

“JE LE DECLARE !” dit l'acteur d'une voix tonitruante.

La foule le hua et Motley se rapprocha de lui d'un air provocateur.

“Et pourquoi veux-tu les prendre ?” rétorqua Motley. “Pour en faire des femmes pandésiennes ? Et qu'y a-t-il de vertueux à être une femme pandésienne ? Les femmes pandésiennes n'ont aucune vertu !”

La foule rit et, de ses cris, encouragea Motley à poursuivre. Motley se rapprocha encore plus près.

“NOUS FAISONS CE QUE NOUS VOULONS !” dit Ra d'une voix tonitruante. “ESCALON EST A NOUS ! ESCALON SERA TOUJOURS A NOUS !”

Le foule le hua et Aidan remarqua que quelques-uns lançaient des tomates vers la scène.

“Eh bien”, rétorqua Motley, “si tu veux qu'une terre soit à toi, je pense qu'il faut que tu occupes sa capitale. Et la dernière fois que j'ai vérifié, cette capitale était libre.”

Un grand éclat de rire et un grand cri de joie s'élevèrent de la masse des milliers de spectateurs, qui se levèrent tous d'un bond. Un groupe d'acteurs surgit des coulisses, encercla Ur et le poignarda. La foule battit des pieds quand l'acteur s'écroula sur la scène.

Les masses rirent aux éclats et applaudirent follement quand le rideau tomba. Toute la troupe s'avança jusqu'au bord de la scène et fit sa révérence à plusieurs reprises. Finalement, cette pièce, qui durait depuis des heures, se termina. Aidan se frotta les yeux, épuisé, pendant que tout autour de lui des gens lançaient des pièces sur la scène et que la plate-forme se replissait d'or, d'argent et de bronze venant de tous côtés. Les acteurs se baissaient et prenaient les pièces aussi vite qu'ils le pouvaient.

Aidan avait apprécié la pièce, même s'il n'avait pas tout entièrement compris et trouvait trop simplistes les parties qu'il avait vraiment comprises. On aurait dit qu'ils avaient simplifié la situation pour apaiser les masses et, quand il regarda autour de lui et vit le visage et les vêtements frustes des gens, il se rendit compte que la majorité de ces gens ne savaient probablement ni lire ni écrire. Ils n'avaient pas eu sa chance, lui qui avait eu des précepteurs toute sa vie et avait appris les écritures anciennes. Il avait espéré que cette pièce serait un peu moins caricaturale.

A côté de lui, Blanc gémit et Aidan lui passa un bras autour des épaules.

“Je sais, mon garçon”, dit-il. “J'ai faim, moi aussi. Allons trouver Motley.”

Impatient de parler finalement à Motley et de lui demander de l'aide pour trouver son père, Aidan se fraya un chemin au travers de la foule en essayant de se rapprocher de la scène. La foule s'épaissit mais, en donnant des coups de coude et en se faufilant, il finit par atteindre les acteurs, qui riaient et donnaient l'accolade à la foule, bousculés par des centaines de gens. Il trouva Motley au centre. L'acteur était en sueur, avait les joues toutes rouges, buvait une gorgée à une outre de vin et riait.

Motley repéra Aidan et écarta rudement les gens pour lui faire de la place.

“Jeune Aidan !” cria-t-il en tendant les bras et lui en passant un autour de l'épaule. Aidan se sentit mal à l'aise quand tous les yeux se tournèrent vers lui, et il fut surpris que Motley se soucie de lui, ou même se souvienne de lui.

“J'ai besoin d'aide pour trouver mon père”, dit Aidan. “Il est à la Place du Sud.”

Motley rit.

“Toujours pressé, hein !? Toujours aussi sérieux ! Ton père peut attendre. Tu viens avec nous faire la tournée des tavernes !”

Les acteurs poussèrent des cris d'encouragement mais Aidan secoua la tête.

“Je n'ai pas temps”, insista-t-il. “De plus, je suis trop jeune pour aller à la taverne.”

Motley rit.

“J'avais une outre à la main quand j'avais la moitié de ton âge !”

La foule rit.

“De plus”, ajouta Motley, “la Place du Sud est de l'autre côté d'Andros. Tu ne retrouverais jamais ton père ce soir. Cette cité est trop grande et la nuit trop épaisse. Tu vas rester avec nous ce soir et je t'y emmènerai au matin.”

Aidan hésita, incertain, mais quand Motley lui mit une grande

main musclée sur l'épaule et le poussa en avant, il fut obligé de traverser la foule épaisse et de suivre les acteurs. Ils se dirigèrent vers les tavernes et Aidan entra bientôt dans un bâtiment bas en pierre aux portes largement ouvertes.

Des cris de joie les accueillirent quand ils entrèrent dans la salle bondée. Tous les clients levèrent leur outre en direction de Motley et des acteurs. Cet endroit plein de torches était bien éclairé. On fit entrer Aidan dans la taverne bondée. La salle faisait peut-être une trentaine de mètres de long mais était complètement remplie d'hommes. Blanc gémissait, visiblement malheureux. La foule les laissa passer et, bientôt, ils atteignirent le bar.

“Deux pour moi-même”, dit Motley au barman d'une voix tonitruante, “deux pour chacun de mes amis acteurs et un pour le jeune garçon que voici.”

Aidan leva une main.

“Je ne bois pas”, répondit-il, “mais Blanc a faim.”

“Ce soir, tu bois”, répondit Motley sur un ton sans réplique.

Le barman lança une tranche de viande par-dessus le comptoir. Elle tomba par terre et Aidan fut content de voir Blanc l'attraper et l'engloutir. On posa trois chopes de bière débordantes et moussantes devant eux. Motley en prit deux pour lui-même et en plaça une dans la main d'Aidan.

“Goûte ça et tu finiras par en aimer le goût”, dit Motley. “Peut-être pas aujourd'hui ni demain, mais dans quelques années !”

Motley rit chaleureusement et but les deux chopes d'un trait. Ils les fit glisser, vides, sur le bar. Bientôt, on lui en renvoya deux pleines.

Aidan, qui sentait que le regard de tous les acteurs était posé sur lui, était gêné de ne pas boire. La mousse lui coula le long de la main. Il leva la chope au nez et la sentit. Il eut un mouvement de recul.

“Ça sent le pourri”, dit-il.

Motley et les acteurs rirent et Aidan rougit.

“C'est une odeur que tu finiras par adorer un jour”, répondit Motley. “De toute façon, la bière, ça se sent pas, ça se boit. Allez, bois !”

Aidan porta la chope à ses lèvres et goûta du bout des lèvres pour tous les apaiser. Il avala sa gorgée, l'engloutit puis, finalement, se mit à tousser. C'était tellement mauvais qu'il voulait tout recracher mais il savait que tout le monde regardait.

Ils rirent tous comme des fous quand Aidan posa la chope. Il se sentait embarrassé et, en même temps, avait l'impression d'avoir la tête qui tournait. C'était une sensation qu'il n'aimait pas du tout.

“Eh bien”, dit Motley en lui donnant une claque dans le dos, “il faut bien commencer un jour.”

“Assez”, dit Aidan d'un ton autoritaire en se sentant de plus en

plus impatient. “Je ne veux pas perdre de temps ici. Il faut que je voie mon père.”

Motley secoua la tête.

“Il y a encore des heures avant l'aube, mon garçon”, répondit-il, “et Andros est immense. Si tu ne connais pas ton chemin, ça pourrait te prendre plusieurs jours pour aller d'un bout à l'autre. Tu ne trouveras pas ton père la nuit. Sois patient; demain matin, je t'emmènerai le retrouver. De toute façon, un garçon ne devrait jamais errer dans cette cité tout seul la nuit. Reste ici et tu seras en sécurité avec nous.”

Aidan soupira. Il était impatient mais comprenait que Motley avait raison. De plus, cette longue journée l'avait épuisé; il avait mal aux jambes et avait peine à garder les yeux ouverts. Quelques heures de repos ne pourraient pas lui faire de mal et puisque, de toute façon, il ne pouvait rien faire pour l'instant, pourquoi ne pas attendre ?

“Donc, dis-moi”, dit Motley en se tournant vers lui après avoir bu deux chopes de bière de plus, “qu'as-tu pensé de notre pièce ?”

Aidan haussa les épaules. Il ne savait pas vraiment quoi répondre.

“Elle était bien”, dit-il.

Motley plissa le front.

“Bien, c'est tout ?” demanda-t-il d'un air perplexe et un peu vexé. “Tu n'as pas aimé mon interprétation ?”

“Ton interprétation était bonne”, répondit Aidan qui n'y connaissait rien en théâtre et ne savait que dire.

“Alors, qu'est-ce que tu n'as pas aimé ?” demanda Motley d'un ton autoritaire.

“Ce n'est pas que je ne l'ai pas aimée”, dit Aidan en cherchant ses mots. “C'était juste que ...”

Il n'alla pas plus loin et se mit à réfléchir.

“Quoi, alors ?” insista Motley.

“Eh bien”, commença Aidan, “elle n'était pas ... réelle.”

“Réelle !?” demanda Motley. “C'était une pièce !”

“Ce que je veux dire, c'est que ... je préfère qu'une pièce porte sur des sujets sérieux”, répondit Aidan. “Sur la guerre, par exemple. Et je préfère aussi assister à une vraie bataille qu'à une pièce. Et je préférerais surtout *participer* à la guerre. Pourquoi perdre du temps à faire semblant ?”

Motley sourit et secoua la tête.

“Tu as participé à beaucoup de batailles, alors ?” demanda-t-il.

Aidan rougit, gêné.

“J'ai pris connaissance de tous les détails des grandes batailles de mon père”, répondit fièrement Aidan, “et je peux tous les réciter.”

Motley rit.

“Et cela signifie-t-il que tu as toi-même fait la guerre ?” demanda-

t-il.

Aidan rougit. Il ne savait pas quoi répondre. Quand il avait entendu raconter les contes de valeur et de courage de son père, cela lui avait certainement donné l'impression d'y avoir participé mais, quand Motley présentait les choses comme ça, il se rendait compte qu'il n'y avait pas participé.

“Un jour, je la ferai”, insista Aidan. “Un jour, j'emmènerai une armée à la guerre. J'emmènerai *beaucoup* d'armées à la guerre !”

Motley fit un grand sourire et secoua la tête.

“Tu fais dans la réalité”, dit Motley, “alors que nous, nous faisons dans la fiction. Ce que nous vendons est plus fort. Plus pur. Plus à notre portée. Ce que tu nous proposes est bref, confus, désordonné et manque de résolution. De plus, c'est transitoire. Notre fiction à nous a toujours existé et existera toujours.”

Partagé entre l'épuisement et la bière, Aidan avait peine à penser de façon cohérente. Il bailla à nouveau. Ses yeux se fermaient malgré ses efforts et il se sentait anéanti par tout le bruit et toute l'activité.

“Monte à l'étage”, ordonna Motley. “Trouve-toi une chambre. Emmène ton chien. Passes-y la nuit. A l'aube, je t'aiderai. Si je suis encore endormi, ou trop ivre, tu n'auras qu'à me réveiller.”

“Mais je n'ai pas d'argent”, répondit Aidan en se souvenant qu'il avait donné son sac d'or.

Motley lança une pièce sur le comptoir. Le barman la prit et fit oui de la tête.

“On s'occupe de toi”, répondit-il.

Aidan ressentit une poussée de gratitude envers Motley; malgré leurs différences d'opinion, il avait fini par l'aimer et peut-être même à le respecter bizarrement, à sa façon.

“Y a-t-il un pot de chambre là-haut ?” demanda-t-il en sentant la bière lui éveiller la vessie.

“Pas à l'intérieur”, dit le barman. “Va dans la ruelle. C'est ce qu'on fait tous.”

“Prends ce chien avec toi”, ajouta Motley. “Il y a plus d'assassins dehors qu'ici et ce n'est pas peu dire.”

Aidan, épuisé et encore désorienté par la bière, se fraya un chemin au travers de la foule et ressortit de la taverne.

Il inspira profondément dans l'air frais de la nuit. L'endroit était silencieux et les cris qui venaient de la taverne étaient maintenant loin derrière lui. La ruelle était sombre, tout juste éclairée par des torches et, comme il voulait être tranquille, Aidan marcha un peu, accompagné de Blanc.

Il tourna dans une autre ruelle, qui était elle aussi pleine d'hommes qui urinaient. Donc, Aidan continua à avancer et tourna dans une autre ruelle, jusqu'à ce qu'il en trouve une qui soit sombre et

vide.

Alors qu'Aidan se tenait contre le mur, il se crispa soudain en entendant des voix assourdies. Il regarda vers le bas de la ruelle et vit deux silhouettes sombres, à trois mètres dans l'obscurité. Il se rendit rapidement compte qu'il était en train d'assister à une entrevue secrète. Il se retira plus loin dans l'obscurité, s'accroupit et regarda.

Là, à la limite de la lumière des torches, se tenaient deux hommes. L'un d'eux avait l'air très reconnaissable. C'était un grand homme somptueusement vêtu, avec une longue cicatrice verticale qui lui descendait de l'oreille gauche, un visage au regard fuyant qu'il était difficile d'oublier, un homme qu'Aidan avait entendu les autres appeler Enis. L'autre homme, vêtu du jaune et du bleu royal, ne pouvait être qu'un seigneur pandésien.

Le cœur d'Aidan se mit à battre plus vite.

“Montrez-moi”, demanda Enis d'un ton autoritaire.

Le Pandésien s'écarta et fit avancer une brouette. Il retira une couverture et Aidan eut un hoquet de surprise quand il vit qu'elle était remplie d'or étincelant, plus qu'il n'en avait jamais vu à la fois.

Enis s'avança et y passa les mains. L'or cliqueta en pleuvant dans la lumière des torches. Il se tourna finalement et fit un signe de tête au Pandésien.

“Il est à vous”, dit Enis.

Le Pandésien sourit.

“Pas d'erreur”, dit le Pandésien. “Duncan doit mourir. Lui et tous ses hommes.”

Le cœur d'Aidan se mit à battre la chamade quand il entendit le nom de son père.

Enis lui rendit son sourire.

“Nous avons le même but”, répondit-il. “Tu n'as pas à te faire de souci.”

“Bien”, répondit le Pandésien. “Dans ce cas, à la santé du nouveau Roi.”

Enis fit un grand sourire.

Atterré, Aidan se recula brusquement et, ce faisant, il renversa un morceau de métal qui produisit un bruit métallique dans la ruelle. Les deux hommes se tournèrent et regardèrent dans sa direction.

“Hé, le garçon, arrête-toi !” cria Enis.

Aidan se retourna et s'enfuit, suivi par Blanc, et il entendit immédiatement les pas des hommes qui le poursuivaient.

Il tourna dans ruelle après ruelle, courut aussi vite que ses petites jambes le lui permettaient et, quand il se baissa et passa rapidement par une petite arche en pierre sous laquelle il savait qu'ils ne pourraient pas passer, il se sentit finalement soulagé. Il se tourna et continua à courir en sachant qu'il les avait semés.

Pourtant, il était quand même affolé. Il pensa à son père, à la mort qui l'attendait, et il comprit qu'il ne pouvait pas attendre une minute de plus. Il continua à courir sans s'arrêter car il savait qu'il ne pouvait s'arrêter sous aucun prétexte. D'une façon ou d'une autre, il fallait qu'il trouve son père, qu'il l'avertisse. Il passerait la nuit à courir s'il le fallait, traverserait toute la cité jusqu'à ce qu'il trouve son père et le sauve avant qu'il ne soit trop tard.

CHAPITRE VINGT-HUIT

Kyra regardait le garçon dans les yeux, sidérée. Elle ne pouvait pas détourner le regard de son visage. Elle se sentait perdue dans ses yeux bleu cristal, dans les longs cheveux blond clair qui les encadraient, dans les traits parfaitement ciselés. Ce garçon n'était pas entièrement de ce monde et il la fixait comme s'il la connaissait depuis toujours. Elle sentait ces yeux entrer dans son âme, sentait la terre trembler sous elle. Elle regarda vers le bas et vit qu'elle flottait sur la mer. Elle se tenait sur un large radeau et le garçon se tenait à l'autre bout du radeau. Elle ne comprenait pas ce qui se passait, où elle était, où ils allaient. Cependant, elle savait qu'ils flottaient ensemble, rien qu'eux d'eux au milieu d'une grande mer, en toute intimité.

“Kyra”, dit-il.

Sa voix lui pénétra le cœur. C'était une voix qu'elle reconnaissait d'une façon ou d'une autre, une voix qu'elle savait qu'elle avait toujours désiré entendre.

“Qui es-tu ?” demanda-t-elle, le souffle coupé.

Il la fixait, impassible. L'intensité de son regard la submergeait. Il tendit une main vers son visage et elle voulait plus que tout que cette main lui touche le visage, désirait ardemment sentir ses doigts lui effleurer la peau.

Cependant, il tomba soudain en arrière, directement dans l'eau. Raide comme une planche, il y atterrit en faisant un plouf discret et en disparaissant au-dessous des vagues.

Elle se précipita en avant, horrifiée.

“Non !” cria-t-elle.

Elle plongea dans l'eau pour le sauver mais, alors qu'elle venait de sauter, elle sentit des griffes la saisir par le dos, lui attraper la chemise et la soulever en l'air. Elle entendit un cri strident derrière elle et, soudain, elle se rendit compte qu'elle volait, que quelque chose de plus grand qu'elle la portait.

Kyra jeta un coup d'œil vers le haut et son cœur se mit à battre plus vite quand, au-dessus d'elle, elle vit Theos qui la portait en volant et en faisant battre ses grands ailes. Il lui faisait survoler la mer et, quand elle regarda vers le bas, elle fut choquée de constater que la mer était noire. Sous elle se trouvait une flotte de navires plus grande que ce qu'elle aurait pu imaginer; Theos volait si près de la flotte que les pieds de Kyra effleuraient le sommet des mâts. C'était une flotte prévue pour une invasion et elle arborait les bannières royales bleues et jaunes de Pandésia.

Kyra survolait navire après navire et la flotte avait l'air de s'étendre jusqu'au bout du monde. Dans son cœur, elle savait où ces navires allaient et cela lui faisait mal au cœur. Ils allaient détruire

Escalon. Elle regarda les navires lancer des rochers enflammés à partir de catapultes, mettre feu à son pays. Des explosions faisaient trembler le sol. Les immenses rochers en feu secouaient Escalon et le pays tout entier était en flammes.

Elle eut alors la surprise de voir un garçon aux cheveux longs et aux yeux bleus se tenir au milieu des flammes. Il restait là, extrêmement noble et imperturbable, et regardait vers le haut alors même que le feu s'abattait tout autour de lui. Kyra savait que c'était le dernier homme qui restait en Escalon et, quand le dragon laissa tomber Kyra, elle se mit soudain à hurler en se débattant en l'air. Elle était en train de tomber, droit sur lui.

“NON !” hurla Kyra.

Kyra se réveilla en sursaut, respirant avec difficulté, désorientée. Elle sentit une langue sur sa joue, se redressa et trouva Leo à côté d'elle. Elle regarda à l'extérieur de sa cabane, vit Andor brouter de l'herbe dans les rayons du soleil de début de matinée et se souvint. Le bois. Ur. Elle était encore à l'entraînement.

Elle se frotta la tête. Tout cela avait été un rêve, un long rêve horrible. Et pourtant, il lui avait semblé si réel. Qui était ce garçon ? Elle se souvenait de la veille, dans le vallon de la forêt, quand il l'avait sauvée, et elle sentit que cela avait été plus qu'une rencontre de hasard : il y avait eu quelque chose de spécial entre eux, quelque chose qui dépassait son entendement. Et le rêve lui avait semblé trop réel. Est-ce que le garçon lui avait rendu visite dans ses rêves ? Escalon allait-il subir ce désastre ?

Kyra se leva d'un bond, agitée, sortit brusquement de sa cabane et se précipita dans la clairière de la forêt, résolue à comprendre ce qui se passait.

“Kyra !” appela une voix forte.

Kyra se tourna et eut la surprise de voir son oncle Kolva qui se tenait là, dans l'aube naissante. Il se tenait fièrement et de toute sa hauteur, une expression grave au visage, et elle le regarda fixement en s'interrogeant. Il ne lui avait pas rendu visite depuis qu'il l'avait emmenée à cet endroit et il était la dernière personne qu'elle se serait attendue à trouver ici.

“Où est Alva ? Est-ce qu'il est parti ?” demanda-t-elle avec inquiétude en regardant dans la clairière sans le trouver. Elle eut soudain un nœud à l'estomac. “L'ai-je déçu ? M'a-t-il trouvée décevante ?”

“Je ne sais pas comment fonctionne Alva”, répondit Kolva. “Je ne l'ai jamais compris, même quand je m'entraînais avec lui. *Déçu* ... je ne pense pas que ce soit un terme susceptible de lui convenir. Quand il part, c'est toujours pour une raison qui lui est propre et qui fait toujours partie de l'entraînement.”

Kyra se sentit terrifiée.

“Va-t-il revenir ?” demanda-t-elle avec hésitation.

“Je ne sais pas”, répondit-il. “Parfois, il te met au défi de regarder en toi; parfois, il considère que sa présence est une distraction; parfois, il exige que tu t'entraînes par toi-même.”

Kyra le fixa en s'interrogeant. Elle sentait que Kolva lui cachait quelque chose.

“Pourtant, tu n'es pas venu ici pour parler d'Alva”, dit-elle en comprenant. “Je sens qu'il y a autre chose.”

Kolva fit lentement oui de la tête, sombre.

“Oui”, dit-il impassiblement, puis il resta muet.

“J'ai fait une rencontre hier”, se souvint-elle. “J'ai presque été tuée par un Pandésien. Un garçon m'a sauvée, un garçon que je ne connais pas. Un garçon aux longs cheveux dorés.”

En regardant son oncle, elle vit un soupçon de désapprobation lui traverser le visage et son cœur se mit à battre plus vite.

“Tu le connais”, dit-elle en comprenant. Puis, précipitamment, elle demanda : “Comment s'appelle-t-il ?”

“Kyle”, répondit-il impassiblement.

Kyle. D'une façon ou d'une autre, Kyra le savait déjà.

“Qui est-ce ?” insista-t-elle. Elle sentait que son oncle ne voulait pas en parler mais elle voulait savoir.

“Il est Gardien”, répondit-il finalement et à contrecœur. “Il vit dans la tour.”

Kyra écarquilla les yeux.

“La Tour de Ur ?” demanda-t-elle. “Je veux le voir.”

Le visage de son oncle se durcit et il secoua la tête.

“Tu ne peux pas”, dit-il avec une fermeté qui la surprit.

“Pourquoi ?” demanda-t-elle d'un ton autoritaire.

“Il n'est pas de ta race”, dit-il. “C'est interdit. Il n'aurait jamais dû te voir. Je ne sais pas pourquoi ça s'est produit. Il sera réprimandé à mon retour.”

Kyra en fut atterrée.

“Réprimandé ?” demanda-t-elle. “Il m'a sauvé la vie. Est-ce que ça compte pour rien ?”

“Ça compte énormément. Cependant, il y a des lois qu'on ne peut briser. D'anciennes lois. Des lois sacrées.”

“Quelles lois, mon Oncle ?” dit-elle d'un ton sec et impatient.

Il soupira, impatient lui aussi.

“Je ne suis pas venu ici pour parler de Kyle”, dit-il. “Ne reparle plus de lui.”

Il y eut un long silence pesant pendant lequel Kyra le regarda fixement, furieuse.

“Tu n'es pas mon père”, répondit-elle finalement, furieuse.

“Et pourtant, je suis venu ici parler de ses affaires.”

Elle le fixa en s'interrogeant.

“Je suis venu mettre fin à ton entraînement”, dit-il.

Elle leva les sourcils, choquée.

“Y mettre fin ? Il n'a même pas commencé !”

Il secoua la tête.

“Aucune importance”, répondit-il. “Il n'y plus le temps. Pandésia arrive. Les éclaireurs se rapprochent. C'est pour ça que tu as été repérée et attaquée. Tu as eu de la chance. Il y a mille autres soldats et ils te recherchent tous. Il ne leur faudra que quelques jours pour envahir Escalon et nous encercler. Tu dois tout de suite battre en retraite avec moi, dans la tour. Nous préparons la défense.”

Kyra se demanda si cela voulait dire qu'elle allait voir Kyle.

“Kyle sera à un autre étage”, poursuivit étrangement Kolva, comme s'il avait lu dans ses pensées. “Ne t'inquiète pas : tu ne le verras jamais. Viens tout de suite.”

Kyra resta là et confronta son oncle. Elle sentit une force monter en elle, la même force qui l'avait poussée à désirer devenir guerrière et à traverser Escalon toute seule.

“Non”, répondit-elle finalement, rebelle.

Il resta sur place, sidéré.

“Je suis ton oncle”, dit-il fermement.

“Il y a beaucoup d'autorités dans ma vie”, répondit-elle, “et j'ai appris que je n'avais pas besoin de leur obéir. Je n'ai pas achevé mon entraînement et je ne partirai pas. Pas tant que mon père aura besoin de moi quelque part ailleurs.”

“Kyra”, dit-il d'un ton plus doux. “J'essaie de te protéger. Ne le vois-tu pas ?”

“Je ne cherche ni ta protection ni celle des autres. Je cherche seulement à m'entraîner et à apprendre à me protéger moi-même.”

Son oncle avait l'air de ne pas savoir quoi faire.

“Ta mère désapprouverait”, finit-il par dire.

Kyra sentit son cœur battre plus vite quand elle entendit ce mot. *Mère*. Elle ne put s'empêcher d'être curieuse.

“Quand ce sera le moment”, ajouta-t-il, “je te dirai tout sur elle.”

“Je ne te crois pas”, finit-elle par répondre.

“Kyra, nous n'avons pas le temps”, dit-il, exaspéré. “Viens avec moi maintenant.”

Cependant, Kyra refusait de céder. Elle secoua la tête.

“Ne comprends-tu pas, mon Oncle ?” demanda-t-elle. “Je n'ai jamais eu peur de la mort. Tout ce qui me fait peur, c'est l'idée de vivre sans honneur.”

Kolva la fixa longtemps puis, finalement, voyant la résolution dans ses yeux, il se détourna et disparut dans les arbres d'où il était venu en

laissant Kyra toute seule dans ce vaste bois. Elle se sentit plus seule que jamais.

Theos, pensa-t-elle. Où es-tu ?

CHAPITRE VINGT-NEUF

Vesuvius traversait la campagne au pas de course, étonné de sentir l'herbe d'Escalon sous ses pieds, étonné d'être réellement en train de fouler cette terre dont il avait rêvé toute sa vie. Il était dans la terre promise, au sud des Flammes, dans la terre dont ses ancêtres n'avaient pu que rêver, cette terre au sujet de laquelle ils avaient chanté des chansons, qu'ils avaient prévu d'envahir, cette terre qui avait toujours été hors de leur portée.

Et maintenant, il foulait cette terre, le plus triomphant de tous ses ancêtres, le seul qui ait réussi à faire du rêve une réalité. C'était lui qui était destiné à régner, comme les prophéties l'avaient déclaré. De toute sa vie, il n'avait jamais pénétré dans un autre pays que Marda et il était heureux au-delà de ses rêves les plus fous. Il avait déjà fait traverser à son armée le premier village qu'il avait trouvé en massacrant et en torturant tous ceux qu'il avait trouvés.

En traversant les plaines au pas de course, Vesuvius se délectait de ce souvenir. Il était encore couvert de sang frais et fit un grand sourire as en repensant à toutes les femmes, tous les enfants et tous les animaux qu'il avait assassinés. Torturer ces humains qui l'avaient privé de son rêve pendant toutes ces années lui avait donné un plaisir qu'il n'oublierait jamais. Brûler ce village jusqu'au bout, le voir réduit à un tas de cendres lui réchauffait le cœur. Il pensa à tous les autres villages et à toutes les autres villes et cités qu'il lui restait à saccager en Escalon, et il comprit que ce n'était que le commencement. Bientôt, la totalité d'Escalon serait à ses pieds.

Après avoir émergé du tunnel, la première envie de Vesuvius avait été de se diriger vers la Tour de Ur et de voler l'Épée de Feu mais, avant ce désir, il y en avait un autre plus pressant. Il avait toujours rêvé de voir les Flammes de l'autre côté. Il voulait se tenir là-bas et voir ce que ça faisait de regarder vers le nord, vers Marda. Plus que ça, il voulait se venger. Il voulait faire payer chacun des humains qui surveillaient les Flammes et avaient tué tellement de ses trolls. Il voulait qu'ils meurent en premier. Il savait qu'ils ne s'attendraient jamais à se faire attaquer par derrière et il était impatient de voir l'air qu'ils auraient quand il les surprendrait et qu'ils se retrouveraient coincés entre une armée de trolls et un mur de feu. Il fit un grand sourire car il voyait déjà la scène : il les poignarderait dans le dos en les faisant courir vers le feu la tête la première. Même s'il ne pouvait pas baisser les Flammes, du moins tant qu'ils n'avaient pas atteint la Tour de Ur et volé l'Épée de Flammes, entre temps, au moins, il pourrait massacrer jusqu'au dernier homme qui oserait monter la garde devant eux. Ça leur apprendrait à oser garder les frontières de Marda.

Vesuvius se mit à courir plus vite. Les jambes le brûlaient alors qu'il montait et dévalait les collines, son armée de trolls sur les talons. Il tenait fermement sa hallebarde en courant, à peine essoufflé car, comme la plupart des trolls, il avait assez de force pour courir sur des kilomètres sans jamais perdre son souffle. Il comptait utiliser cette force naturelle à son avantage. Ses trolls couvriraient vite jusqu'au dernier coin d'Escalon. Alors qu'ils couraient, Vesuvius repérait les endroits où il déciderait de construire de nouvelles cités, comment il les renommerait, où il ferait élever des statues à sa propre gloire. Il réduirait cette race humaine en esclavage, ferait construire des entreprises minières et creuser de grands puits enflammés où il pourrait torturer des hommes et des femmes pour le plaisir. Il attendait ce jour avec impatience.

Les heures passèrent. Vesuvius arriva finalement au sommet d'une colline qui dépassait d'une longue étendue boisée et s'arrêta, étonné par ce qu'il voyait. Là-bas, à tout juste une centaine de mètres se dressaient les impressionnantes Flammes, si brillantes, si grandes, si magnifiques qu'elles l'aveuglaient presque. Il sentait leur chaleur d'ici, les entendait crépiter. Il n'avait jamais imaginé à quoi elles ressembleraient de ce point de vue. C'était imposant.

Et là-bas, au-dessous, se trouvaient les gardes humains, qui ne soupçonnaient rien. Déployés devant les Flammes, ils y montaient la garde, tournés vers le nord. Ils n'auraient jamais pu soupçonner que leur ennemi se trouvait en fait au sud.

“TROLLS DE MARDA !” cria-t-il. “A L'ATTAQUE !”

Derrière lui, la nation des trolls poussa un grand cri. Ils levèrent leur hallebarde et leurs cris retentirent au-delà des collines.

En savourant ce moment, Vesuvius attendit et regarda les centaines d'humains qui montaient la garde devant les Flammes se retourner lentement et lever les yeux. Il regarda leur visage se mettre à exprimer la perplexité, puis la terreur. Le dos aux Flammes, ces humains n'avaient aucune position de repli.

Vesuvius cria et chargea. Menant sa nation, il dévala la colline avec délice. Les flammes devinrent plus brillantes, leur chaleur plus forte. Son cœur se mit à battre la chamade avec joie quand il leva haut sa hallebarde et choisit un garçon d'à peine dix-huit ans qui ne se doutait de rien. Terrifié, le garçon le regarda bouche bée et laissa tomber son épée. Vesuvius arriva à son niveau, lui taillada la poitrine d'un coup de hachette et le trancha en deux.

Tout autour de lui, on entendait le son ravissant des lames qui crevaient la chair, des humains qui hurlaient de terreur alors que les trolls les massacraient. La plupart des humains étaient trop effrayés pour même se défendre et les quelques-uns qui essayèrent furent immédiatement assassinés. Quand son armée les écrasa comme une

vague de mort, les humains restants se tournèrent et coururent vraiment vers les Flammes, préférant mourir par le feu que tués par les trolls. L'air était plein des cris des humains, de l'odeur de leur chair en combustion. Un par un, tous ces Gardiens des Flammes, l'élite des guerriers humains, furent tués.

Vesuvius se pencha en arrière et regarda le ciel en faisant un grand sourire, se délectant de moment, le plus grand de sa vie. Couvert de sang, tenant sa hallebarde et assoiffé de sang, il offrit aux cieux un cri de joie. Il savait que tout ça n'était que le commencement. Plus rien ne pourrait l'arrêter.

Finalement, Escalon serait à lui.

CHAPITRE TRENTE

Theos volait au-dessus d'Escalon en semant la désolation sans arrêt. Il infligeait à Escalon une cicatrice de feu qui durerait pour l'éternité. Sa rage était sans fin et il était résolu à ne s'arrêter que lorsque cette terre qui lui avait volé son œuf serait détruite.

Alors qu'il envoyait sans cesse d'autres flammes vers le sol en volant ça et là et en détruisant des bandes entières de terre d'un seul coup, soudain, il l'entendit. C'était un bruit qu'il entendait malgré sa destruction, un bruit si primordial, si proche de son âme qu'il le poussa à reprendre de l'altitude, à cesser de cracher du feu et à écouter.

Le bruit se fit entendre à nouveau.

Puis une autre fois.

Vesuvius sentit un frisson en reconnaissant le cri. Aucun doute : c'était un cri de dragon. Le cri d'un bébé dragon. Il savait qu'il entendait pour la première fois le cri de son fils.

Theos se retourna et vola à toute vitesse. Le son était caractéristique et remplissait son cœur d'espoir. Il vola à basse altitude et observa le sol, résolu, le corps électrisé tout entier. Son enfant appelait à l'aide. L'appelait.

Theos accéléra, vola plus vite que jamais et couvrit plusieurs kilomètres d'Escalon en un seul battement d'ailes. Il vola par-dessus des collines, des fleuves, des forêts. Il sentait que son enfant était près. Très près.

Lentement, loin au-dessous, Theos commença à le voir. Il y avait la silhouette d'un bâtiment en pierre tentaculaire, un fort qui arborait un drapeau bleu et jaune. A l'intérieur, des milliers de soldats pandésiens se hâtaient ça et là comme des fourmis et ce qu'il vit là-bas, au centre du fort, lui brisa le cœur.

Son bébé.

Il voyait son bébé dragon qui hurlait, attaché à des cordes fixées à un pieu au centre de la cour en pierre. Son bébé qui l'appelait. Tout autour de lui se trouvaient des soldats pandésiens qui lui donnaient des coups et perçaient sa minuscule chair avec des piques. A chaque coup, l'enfant de Theos hurlait, à l'agonie, et la furie de Theos s'accroissait. Elle montait en lui comme un volcan, jusqu'au moment où sa rage passa le point de non-retour et où il se sentit prêt à détruire le monde.

Theos ressentit une rage qu'il n'avait jamais ressentie, une rage qui l'aveuglait. Il plongea à une vitesse fulgurante en réfléchissant à peine. Il ouvrit la gueule et se prépara à cracher le feu, à incinérer ces humains. Alors même qu'il le faisait, il savait qu'il ne pouvait risquer de cracher le feu sur son propre enfant.

Theos cracha un grand cercle de feu qui calcina la périphérie de la cour et brûla vif des dizaines de soldats en un coup. Il plongea plus bas en faisant battre ses grandes ailes et démolit de gros morceaux de mur, dont les débris tombèrent et écrasèrent d'autres hommes. Il vola juste à côté de son enfant, l'effleura presque puis décrivit un nouveau cercle car il voulait tuer tous les hommes qui entouraient son bébé avant de le sauver.

Theos plongea à nouveau, toutes griffes dehors. Il frappa et tua à coups de griffe les soldats qui fuyaient la proximité de son enfant. Il leur arracha la pique des mains et la cassa en deux, puis plongea encore plus bas et plongea ses grands crocs dans le dos des hommes qui fuyaient. Il mordit un soldat, s'envola en l'air avec lui et secoua la tête jusqu'à ce qu'il tombe par terre en morceaux.

Theos décrivit un nouveau cercle et, cette fois-ci, descendit encore plus bas, assez bas pour sauver son fils. Il défonça les plus gros morceaux de mur pour détruire le fort et ça lui fit plaisir. Il vola plus bas que jamais, plus bas qu'il n'en avait l'habitude et fonça directement vers son enfant. Il allait le détacher du pieu puis, son fils sur le dos, faire demi-tour et tuer tous les soldats qui restaient.

Alors que Theos s'approchait et sentait d'avance la joie d'avoir son enfant sur le dos, soudain, il eut une sensation inhabituelle. Il sentit qu'on lui tirait sur les ailes et se sentit soudain entravé. Il regarda autour de lui, perplexe, et vit d'épaisses cordes d'acier renforcé s'enrouler autour de ses ailes et lui tomber brusquement dessus de tous côtés. Il leva les yeux, vit d'autres cordes et se rendit compte trop tard qu'il avait foncé dans un filet. Des centaines de Pandésiens se précipitèrent soudain en avant, jetèrent le filet sur lui et il se rendit compte qu'ils avaient attendu qu'il vole plus bas.

C'était un piège.

Theos sentit soudain que ses ailes étaient entravées et se refermaient sur son corps; il sentit que ses grandes griffes étaient emmêlées, restreintes et qu'il ne pouvait plus ni voler ni contrôler où il allait. Incapable de continuer à voler, il sentit soudain qu'il plongeait directement vers le bas et, un moment plus tard, il s'écrasa la tête la première dans la roche et la poussière. Il glissa, fit des culbutes et roula, encore emmêlé, puis détruisit un mur de pierre avant de finir par s'arrêter net.

A l'agonie, Theos essaya de se libérer mais en vain. Il se tordit mais s'en sentit empêché de tous les côtés par la corde en acier qui s'accrochait à sa chair et était tendue par des centaines de soldats qui finirent bientôt par l'encercler. Et puis, un moment plus tard, il la sentit : l'agonie. On lui perçait la peau.

Les soldats l'encerclaient, de longues piques étincelantes en main, et lui piquaient la chair. Il hurla de douleur. Une première pique. Puis

une autre.

Puis une autre.

Theos sentit qu'on le piquait des centaines de fois, de tous les côtés. Il saignait abondamment et, à chaque coup de pique, il sentait qu'il s'affaiblissait. Il se débattait en vain.

Bientôt, Theos sentit la grande lumière, celle qui brûlait en lui depuis des milliers d'années, commencer à disparaître. Il savait qu'il mourait. A cause de son amour pour son enfant, il avait relâché sa vigilance et avait commis la plus grande erreur de sa vie.

Un autre coup de pique vint. Puis un autre. Il avait trop mal pour réfléchir et sentait que ses grands yeux commençaient à se refermer. Curieusement, sa dernière pensée fut pour Kyra. Il pensa à ce qui avait failli être. Il pensa à sa destinée, se souvint qu'ils avaient été très proches. Maintenant, elle allait être toute seule.

Maintenant, il était trop tard.

CHAPITRE TRENTE-ET-UN

A l'aube, Kyra était assise toute seule au sommet du point culminant qui surplombait la forêt, perchée en haut d'un bloc, Leo et Andor aux alentours. Elle avait les jambes croisées et les paumes vers le ciel, comme Alva le lui avait appris. Elle respirait en se concentrant sur son souffle et essayait de se concentrer. En silence et avec le ressac de l'océan lointain en bruit de fond, elle essayait de se vider l'esprit.

Kyra essayait désespérément d'invoquer un pouvoir qui lui faisait tristement besoin. Elle avait terriblement envie d'achever son entraînement, de devenir plus puissante qu'elle n'avait jamais été, de sentir une fois de plus le pouvoir auquel elle avait goûté pendant de brefs moments de sa vie. Elle essayait de se souvenir de la fois où elle avait appelé Theos, de l'impression qu'elle avait ressentie.

Pourtant, malgré tous ses efforts, rien ne marchait. Les paroles d'Alva résonnaient dans sa tête.

Tu souhaites contrôler l'univers mais c'est l'univers qui te contrôle. Ne serait-ce qu'une seconde, renonce à contrôler tout ce qui t'entoure. Laisse-le t'engloutir. C'est une grande marée, plus grande que toi.

Kyra ferma les yeux, inspira profondément et arrêta d'essayer. Juste une seconde, elle arrêta d'essayer de forcer l'univers à correspondre à ses désirs, arrêta d'essayer d'obtenir ce qu'elle voulait. Au lieu de cela, elle renonça au désir d'invoquer ses pouvoirs; elle renonça au désir d'achever sa quête; elle renonça au désir d'obtenir l'approbation de son père, au désir d'obtenir sa propre approbation, au désir d'être la meilleure de toutes. Juste un moment, elle accepta d'être assez bonne, d'être exactement ce qu'elle était. Elle laissa l'univers prendre possession d'elle, comme une inondation, lui permit de la contrôler.

Alors que Kyra était assise là en silence et qu'elle inspirait et expirait en faisant attention à son souffle, une chose étrange commença lentement à se produire : elle constata peu à peu qu'elle était dans un lieu de tranquillité profonde. Elle se rendit compte qu'elle voyageait de plus en plus profond, traversait des couches de tranquillité et atteignait une calme plus profond que tout ce qu'elle avait jamais vécu. Elle se rendit compte qu'Alva avait eu raison : elle avait essayé si fort d'aller de l'avant, d'obtenir l'approbation des autres, d'être la meilleure, et elle comprenait maintenant qu'essayer voulait dire *être en manque*. Les gens qui réussissaient n'étaient pas en manque, n'avaient pas de fortes envies, n'essayaient rien. Ils avaient déjà ce qu'ils voulaient. Il fallait qu'elle atteigne l'endroit intérieur où elle avait déjà tout, puis il se matérialiserait dans le monde extérieur.

Kyra se rendit compte qu'elle vivait avec un étau qui lui serrait l'estomac et la poussait à toujours vouloir être la meilleure, à faire ses

preuves. Elle était l'objet de cet étau et c'était lui qui dirigeait sa vie. Peut-être était-ce parce qu'elle était une fille dans un fort plein d'hommes, ou peut-être était-ce parce qu'elle désirait désespérément l'approbation de son père. Pourtant, pour accomplir tout ce qu'elle voulait, elle se rendit compte qu'elle allait finalement devoir arrêter d'en avoir envie à ce point. Il fallait qu'elle permette à ses désirs de venir à elle. Surtout, il fallait qu'elle s'apprécie et s'accepte *en ce moment présent*, qu'elle considère et accepte que, indépendamment de ce qui se passerait par la suite, elle était assez bonne *exactement comme elle était* en ce moment présent.

Perdue dans ses pensées, Kyra ne savait pas combien de temps avait passé quand elle sentit soudain une chaleur commencer à se répandre sur son corps. Elle sentit l'univers commencer à se fondre autour d'elle et elle commença à sentir l'univers la prendre dans ses bras, l'accepter. Quand elle le fit, elle sentit toute sa tension la quitter. Elle entra dans un état de calme et de concentration si profond qu'elle commença à sentir une nouvelle sensation se manifester en elle. C'était une sensation de clarté, d'ouverture de nouvelles portes, d'habiter un lieu qu'elle n'avait jamais été consciente d'habiter. C'était un nouveau pouvoir qui, jusqu'à présent hors de son atteinte, venait lentement à elle.

Kyra ouvrit les yeux très lentement et eut la surprise de constater que le soleil se couchait. Ensuite, elle se tourna et vit Leo et Andor commencer à s'éloigner d'elle, avec précaution, comme s'ils avaient peur, comme s'ils sentaient que quelque chose avait changé en elle.

Elle ouvrit plus grand les yeux et, quand elle le fit, elle sut qu'elle n'était plus la même personne. Elle savait qu'elle avait invoqué son pouvoir inné et qu'il était plus fort qu'il n'avait jamais été. Alva avait eu raison dès le début. Elle s'était trompée sur lui. Malgré son scepticisme, il avait été le plus grand professeur qu'elle ait jamais eu.

Kyra regarda la forêt en dessous et, voulant tester son pouvoir, se concentra sur une branche. Elle dirigea le pouvoir qui l'habitait et, un moment plus tard, la branche se rompit et tomba sur le sol de la forêt.

Enhardie, ressentant le besoin de continuer à tester son pouvoir, Kyra entendit de l'eau couler, regarda un ruisseau et lui ordonna silencieusement de s'arrêter. Le ruisseau s'arrêta soudain de couler. Son eau s'arrêta et son lit s'assécha. Elle sentit l'énergie réprimée de l'eau qui s'élevait pendant qu'elle l'arrêtait en créant un mur. Elle la libéra dans sa tête et elle recommença à s'écouler.

Se sentant plus puissante que jamais, Kyra regarda, loin au-dessous, un immense arbre tombé qui gisait sur le côté sur le sol de la forêt. Elle lui ordonna de se redresser. Elle regarda, le cœur battant la chamade, l'arbre se lever lentement en craquant bruyamment. Elle sentit en elle sa grande force pendant qu'il se levait en bruisant des

feuilles. Les oiseaux et les écureuils s'écartèrent de son chemin à toute vitesse et, finalement, l'arbre se dressa de toute sa hauteur, aussi grand qu'auparavant.

Kyra se sentit traversée par un pouvoir incroyable et illimité, pareil à un fleuve qu'elle ne pouvait arrêter. Elle se sentit plus puissante que mille hommes, eut l'impression qu'il n'existait rien qu'elle ne puisse faire en ce monde. Elle ferma les yeux, folle de joie, inspira profondément et expira avec une grande sensation de victoire. Elle avait atteint le sommet. Elle ne savait ni si c'était le sommet le plus élevé ni si cela durerait toujours, ni si cela se reproduirait. Cependant, pour l'instant, en ce moment, ses pouvoirs étaient incontestablement réels.

Finalement, elle savait qu'elle était spéciale. Finalement, elle savait que les prophéties étaient vraies : elle avait vraiment une destinée spéciale.

Kyra ferma les yeux et inspira profondément. Elle voulait aller plus profond. Elle avait besoin d'en apprendre plus. Elle sentait que toutes les réponses aux questions de sa vie, les secrets sur sa mère et sur sa destinée, se trouvaient en elle-même et qu'elles attendaient à la limite de sa conscience. Elle sentit ses paumes devenir de plus en plus chaudes, sentit le picotement familier entre ses yeux et respira longtemps en silence en sentant venir ce qu'elle appelait.

Caressée par les brises océanes, Kyra se perdit dans le silence pendant une durée indéterminée, jusqu'à ce que, finalement, une vision s'impose brusquement à elle. Elle était si vive que Kyra avait l'impression qu'elle était réelle.

Theos. Elle le vit planer haut dans le ciel et faire le tour d'Escalon. Puis, soudain, elle sentit une douleur à l'estomac quand elle le regarda hurler et tomber du ciel, empêtré dans un filet en acier. Horrifiée, Kyra le vit atterrir face contre terre dans la poussière. Elle sentit sa douleur alors qu'il était étendu là, immobile, et regarda des soldats approcher et le percer de tous les côtés avec des piques. Elle sentit la douleur en son propre corps, comme si on la perçait elle aussi, et elle poussa un cri involontaire en regardant Theos fermer les yeux et mourir dans la souffrance.

Kyra eut un hoquet de surprise. Elle voulait arrêter les images, ouvrir les yeux et s'enfuir mais l'univers en avait plus à lui montrer et il n'allait pas le lui épargner.

Une autre vision lui vint. Elle vit son père dans la vaste capitale d'Andros. Il était dans une cour, à l'aube, entouré par des soldats. Des soldats qu'il ne connaissait pas ou auxquels il ne faisait pas confiance. Des soldats par milliers. Ils l'encerclaient de tous les côtés. Elle vit le jaune et le bleu de Pandésia. Elle regarda leur commandant s'avancer, lever son épée et la plonger dans le cœur de son père.

Kyra eut un hoquet de surprise et ouvrit les yeux, incapable d'en supporter plus. Elle descendit du rocher d'un bond et se mit à dévaler la crête et à traverser la forêt, suivie par Leo et Andor. Les branches l'égratignaient mais elle n'en avait que faire. Elle revint à la clairière au pas de course. Il lui fallait absolument des réponses, il fallait absolument qu'elle se débarrasse de ces cauchemars, qu'elle trouve Alva.

Kyra s'arrêta finalement devant sa cabane, à bout de souffle, mais, quand elle leva les yeux, elle vit qu'elle était vide. Elle se sentit découragée.

“Alva !” cria Kyra, dont la voix résonna dans les bois. “Où es-tu ?”

“Je suis partout et nulle part”, dit une voix douce.

Kyra se retourna, choquée, et vit Alva derrière elle, debout dans la clairière. Un bâton à la main, il la regardait calmement.

Elle s'approcha de lui, respirant encore avec difficulté, affolée par sa vision.

“Theos !” cria-t-elle en bredouillant. “Il est mort !”

Elle voulait qu'il lui confirme le fait. Elle se demandait si elle était folle et s'attendait à ce qu'Alva soit affolé lui aussi. Elle espérait surtout qu'il lui dirait qu'elle était folle.

Mais Alva resta calme et se contenta de répondre d'un hochement de tête, impassible.

“En effet”, dit-il d'une façon détachée. Pour Kyra, ces deux mots étaient comme deux clous qu'on lui plantait dans le cœur.

Elle poussa un cri involontaire.

“Comment est-ce possible !?” demanda-t-elle en sentant le monde s'écrouler sous ses pieds.

Theos, le dragon qu'elle pouvait appeler, l'animal qui était supposé donner à elle-même et à son père tous les pouvoirs sur Escalon, était mort.

“Tu restes là sans émotion !” hurla-t-elle. “C'est quoi, ton problème !? Theos ! Mon dragon ! Il est mort ! La bête qui ne pouvait pas mourir est morte !”

Kyra se sentait plus vulnérable que jamais.

“Il ne t'a jamais appartenu, Kyra”, répondit calmement Alva. “Sa compagnie était un cadeau qui ne t'avait été accordé que pour un bref moment.”

Elle resta là, chancelante, en essayant de tout comprendre.

“Mais ... je ne comprends pas. Je l'ai sauvé. C'était pour rien, tout ça !?”

Alva la fixa de ses yeux bleus perçants.

“L'as-tu sauvé ?” demanda-t-il calmement. “Ou est-ce lui qui t'a sauvée ?”

Elle y réfléchit. Elle avait du mal à comprendre.

“S’il est mort”, continua-t-elle, “nous n'avons rien. Je ... ne suis rien.”

Alva secoua la tête.

“Entièrement faux, Kyra”, répondit-il. “En fait, tu es quelque chose de bien plus grand.”

Elle retint ses larmes en essayant de se souvenir de toute sa vision. Elle essayait d'écouter Alva mais avait du mal à se concentrer car sa vision planait encore sur elle comme un nuage. Elle avait retiré le voile et n'avait pas aimé ce qu'elle avait vu.

“Mon père”, ajouta-t-elle en se souvenant. “Il est cerné. Trahi.”

Elle regarda fixement Alva en espérant qu'il lui dirait, en priant pour qu'il lui dise que sa vision était fausse.

Cependant, il répondit d'un hochement de tête.

“En effet”, confirma-t-il.

Kyra ferma les yeux en sentant qu'elle s'effondrait intérieurement. Ça la déchirait de savoir que son père était là-bas, trahi, tout seul, cerné.

“Ils vont le tuer”, dit-elle.

“En effet”, répondit-il.

Malgré elle, elle se mit à à pleurer.

“Je dois le sauver !” cria-t-elle.

Sans réfléchir, Kyra traversa la clairière au pas de course et monta Andor.

“Si tu y vas, tu mourras.”

La voix d'Alva résonna depuis l'autre côté de la clairière. Kyra se retourna et le fixa en s'essuyant les larmes des yeux, frappée par la gravité du ton de sa voix.

“Tu n'es pas prête”, ajouta-t-il. “Ton entraînement est incomplet. Tu commences à peine à découvrir tes pouvoirs. Si tu pars maintenant, tu mourras, toi aussi.”

Kyra secoua la tête. Elle ne voulait rien entendre.

“Je ne peux pas rester ici alors que je sais que mon père va mourir”, insista-t-elle d'une voix de plus en plus résolue. “Si je restais, quel genre de fille serais-je donc ? Je serais morte à moi-même.”

Il secoua la tête.

“Tu n'as aucun pouvoir sur la destinée des autres”, répondit-il, “mais tu peux contrôler ton pouvoir. C'est ce que voudrait ton père. Si tu pars maintenant, avant d'avoir fini ton entraînement, tu n'auras rien.”

“Il se peut que j'échoue”, répondit-elle en s'armant de détermination, “mais si j'échoue, je saurai que je serai morte pour la seule cause qui compte.”

Elle saisit les rênes et se préparait à éperonner Andor quand la voix d'Alva résonna une fois de plus.

“Tu fais un choix très profond, Kyra”, dit-il. “Un choix qui influencera ta destinée. Un choix qui influencera l'avenir d'Escalon pour les générations qui viendront. Ne pars pas, Kyra. Tu mourras.”

Cependant, elle resta assise sur Andor en tournant le dos à Alva car sa décision était prise.

“Il y a pire que la mort”, répondit-elle. “Vivre comme un lâche, par exemple.”

Sans un autre mot, Kyra partit dans les bois, suivie par Leo. Elle se dirigea vers le sud, vers la capitale, vers son père. Elle pria seulement pour qu'il ne soit pas trop tard.

Père, pria-t-elle silencieusement. Mourons ensemble. Attends-moi.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Alec traversa la forge, étonné par le nombre de gens qui s'y étaient rassemblés depuis qu'ils avaient coulé le navire de guerre pandésien. On aurait dit que toute la cité de Ur était en force, que ses citoyens étaient venus tous ensemble se préparer à l'arrivée de la guerre. Comme il ne restait aucune place ici, les gens débordaient même de la forge, allaient dans les rues et remplissaient les cours. Le son des marteaux qui frappaient le métal remplissait l'air : il se produisait plus d'armes, de boucliers et d'armures qu'Alec ne pouvait le savoir. Cet endroit était devenu une usine de guerre.

Les étincelles volaient partout pendant qu'Alec traversait la salle, inspectait tout le travail. Le son de l'acier fondu sifflait dans ses oreilles quand il passait près des cuves et traversait des nuages de vapeur. Il corrigeait le travail des gens à mesure qu'ils avançaient dans leur travail et, plus important, il supervisait le forgeage des longueurs de chaîne, qui étaient maintenant étendues sur toutes les tables pendant qu'on leur apposait une pique tous les mètres.

Suite au succès de la première chaîne, tout le monde se hâtait de la reproduire et d'en fabriquer autant de nouvelles que possible. Les citoyens de Ur étaient maintenant résolus à piéger leurs canaux pour arrêter l'invasion et à éliminer autant de navires qu'ils le pourraient. La flotte pandésienne arriverait bientôt dans sa totalité, ce qui les forçait à abattre plusieurs mois de travail en quelques jours. Des rangées de tables entières étaient dédiées à l'assemblage des chaînes. On traînait des dizaines de mètres de maillons par les portes, on les forgeait pour en faire des piques en fer et on les ressortait.

Alec était fou de joie, encore tout heureux d'avoir coulé ce navire. Son appareil avait motivé toute la cité et, pendant qu'il travaillait, il sentait que sa famille le regardait en souriant et l'incitait à travailler plus dur. Depuis la mort de sa famille, Alec sentait finalement qu'il avait une raison de continuer à vivre. Après tout, il restait encore beaucoup d'autres Pandésiens à tuer.

Alec atteignit la table de Dierdre, s'arrêta et regarda. Elle martelait une épée, entourée par ses filles, qui travaillaient toutes aussi dur qu'elle. Elle donnait des coups de marteau sans relâche comme si elle était en train de les donner à un Pandésien. Visiblement, elle avait une vengeance à assouvir.

Dierdre sidérait Alec. Il repensa à sa résistance insolente contre Pandésia et son cœur se gonfla de fierté. Il tendit le bras et lui toucha doucement la main pour la guider mais elle s'arrêta et la retira comme si elle avait été touchée par un serpent. Il se sentit gêné d'avoir oublié à quel point elle était sur ses gardes.

“Je ne voulais pas t'offenser”, dit-il en levant les mains. “Je ne fais

qu'ajuster ton coup. Tu vois la lame, là ? Tu dois la tourner comme ça. Autrement, elle sera émoussée.”

Elle examina l'épée, la tourna et la martela à nouveau en faisant voler les étincelles. Elle ne le remercia pas, ne le regarda pas à nouveau.

Alec, qui voulait en apprendre plus sur elle, créer un lien, n'abandonna pas. Il s'assit à côté d'elle pour retenter sa chance.

“Tu fais du bon travail”, dit-il. “Tu te débrouilles mieux que la plupart des garçons d'ici.”

Elle ne releva pas les yeux mais les garda fixés rageusement sur l'épée qui se trouvait en dessous d'elle.

Il avait pensé qu'elle ne répondrait pas mais, finalement, elle parla :

“C'est facile quand on a une cause”, répondit-elle.

Il s'interrogea sur la gravité de ce qu'elle avait subi.

“Et quelle est ta cause ?” demanda-t-il.

“Tous les tuer.”

Alec comprenait son désir mais, pourtant, il fut aussi déconcerté par l'intensité de sa colère.

“J'admire la façon dont tu as défendu la population du port”, dit-il.

“Je ne l'ai pas fait pour eux”, répondit-elle d'une voix dure. “Je l'ai fait pour moi.”

“Même comme ça”, insista-t-il, “c'est ton courage qui a redonné courage à notre cité.”

Elle continua à marteler l'acier sans le regarder.

“J'aurais largement préféré mourir que me faire reprendre”, répondit-elle. “Ce n'était pas une ruse.”

“Je n'en ai aucun doute”, répondit-il. “Je le vois dans tes yeux.”

Elle persistait à l'ignorer et il commençait à se dire qu'elle ne l'aimait pas. Elle resta muette si longtemps qu'il allait se lever et partir quand, soudain, elle parla à nouveau.

“J'admire ce que tu as fait”, répondit-elle. “Avec la chaîne et les piques. C'était une belle chose pour notre cité.”

Il sourit. Elle s'intéressait à lui et son cœur se mit à battre plus vite.

“Rien n'aurait pu me donner plus de plaisir”, répondit-il.

Elle se tourna, le regarda pour la première fois et eut l'air de s'adoucir un peu.

“Et d'où viens-tu ?”

Il s'interrompit et détourna le regard. Subitement, son village lui manquait. Il ne savait pas comment répondre.

“Je suis d'ici, maintenant”, dit-il.

Elle l'observa et eut l'air intéressée pour la première fois.

“Et avant ça ?” insista-t-elle.

“Un petit village”, répondit-il, incapable de cacher son remords. “Je suis sûr tu n'en as jamais entendu parler, et maintenant, il n'existe plus.”

Elle sembla deviner quelque chose et demanda : “Et ta famille ?”

Alec secoua lentement la tête en retenant ses larmes et, pour la première fois, Dierdre lui témoigna de la compassion.

“Je suis désolée”, finit-elle par dire.

Un long silence commun se fit entre eux. Ils comprenaient tous les deux.

“Et toi ?” demanda-t-il. “D'où es-tu ?”

“De cette ville.”

“Ur ?” demanda-t-il, surpris.

Elle fit oui de la tête.

“Puis, un jour, mon père m'a livrée à l'ennemi. Les Pandésiens m'ont emmenée et je suis revenue.”

“Revenue ?” demanda-t-il, choqué, ressentant pour elle de plus en plus d'admiration et de crainte. “Si tu as réussi à échapper aux Pandésiens, j'imagine que le voyage de retour a dû être mouvementé.”

Alors qu'il commençait à se rendre compte de ce qu'elle avait été vécu, Alec sentit naître en lui de la pitié pour elle. Beaucoup de questions lui vinrent à l'esprit mais il resta muet pour ne pas être indiscret. Il ne savait pas quoi dire.

“Eh bien, tout ça est derrière nous, maintenant, n'est-ce pas ?” dit-il.

“On peut le voir comme ça”, répondit-elle en recommençant à marteler l'acier.

Il la regarda donner ses coups de marteau et se demanda ce qu'il pourrait lui dire; après tout, il avait le même sentiment tragique qu'elle et il ne savait pas quoi se dire à lui-même.

“Nous ne pouvons pas changer le passé”, admit-il en réfléchissant. “Mais peut-être ... pouvons-nous changer l'avenir.”

“Je *changerai* l'avenir”, répondit-elle, et il fut surpris par la férocité de la détermination qu'il entendit dans sa voix. “Je les tuerai jusqu'au dernier.”

“Sans nul doute”, répondit-il. “Mais t'es-tu demandée ce que tu ferais après les avoir tous tués ?”

C'était une question qui l'avait taraudé, à lui aussi. Il se demandait constamment : après les avoir tous tués, que ferait-il ? Cela ne lui rendrait pas sa famille. Sa souffrance ne partirait-elle jamais ?

“Penses-tu que ça t'enlèvera ta douleur ?” demanda Alec.

Elle secoua la tête.

“Non”, dit-elle. “Mais peut-être que, si je peux suffisamment changer l'avenir, ça pourra aider le passé. Ça ne pourra pas le faire disparaître mais ça pourra peut-être ... le transformer en autre chose.”

“Peut-être”, dit-il. “De plus, l'avenir est tout ce que nous avons, n'est-ce pas ?” Il s'interrompit. “Peut-être est-ce mieux d'avoir souffert”, ajouta-t-il, “ mieux d'avoir connu la tragédie que pas de tragédie du tout. Ça te donne de la force, la force dont tu as besoin. C'est ce que mon père disait.”

“Le crois-tu ?” demanda-t-elle en reposant son marteau.

Il haussa les épaules.

“Je ne sais pas. La tragédie, ça craint, mais je suis plus fort. Mieux que ça : j'ai changé. Je ne suis plus celui que j'étais. Je n'ai pas seulement mûri : le changement est plus profond, se situe plus profondément en moi. Je suis devenu autre chose, une chose que je ne serais jamais devenue autrement. Je ne sais pas vraiment l'expliquer.”

La porte de la forge s'ouvrit soudain et ils virent rentrer un grand homme vêtu de vêtements étrangers et élégants. Il portait des soieries écarlates drapées sur l'épaule malgré la chaleur, ainsi qu'une cape avec un insigne venant d'un pays qu'Alec ne reconnut pas. Il avait l'air différent des autres avec son visage allongé, ses yeux verts étincelants, sa barbe marron courte, la cicatrice qui lui traversait l'oreille et une expression du visage mystérieuse et aristocratique. Il inspecta la salle, s'arrêta et regarda fixement Alec.

Alec n'avait aucune idée de qui il pouvait être. Était-ce un autre volontaire ? Il avait l'air de s'habiller de façon trop élégante pour cela.

Le plancher craquant sous ses grandes bottes, l'homme traversa la salle et s'arrêta devant Alec. Il tendit le bras et posa une main étonnamment ferme sur son épaule.

“Je suis venu chercher une épée”, dit l'homme avec un fort accent étranger qu'Alec n'avait jamais entendu.

“Tu souhaites te battre contre les Pandésiens ?” lui demanda Alec. L'homme fit oui de la tête.

“Absolument.”

Alec tendit le bras, prit une des épées qu'il avait récemment fini de forger et la lui tendit.

L'homme la tint en l'air et l'examina en la soupesant des deux mains.

“Beau travail”, dit-il avec son fort accent, mais ensuite, à la grande surprise d'Alec, il la reposa avec désapprobation.

“Il me faut plus que ça.”

“Plus ?” demanda Alec, perplexe.

“Viens”, répondit-il. “Je vais te montrer.”

L'homme se retourna soudain et sortit de la forge aussi rapidement qu'il y était entré.

Alec le regarda partir, abasourdi. Il se retourna et regarda Dierdre en espérant qu'elle l'aiderait à y voir plus clair mais elle avait la tête baissée et était occupée à travailler. Alec savait qu'il avait beaucoup

de travail à faire ici mais le mystère de cet homme l'attirait et il fallait qu'il en sache plus.

Alec suivit l'homme à l'extérieur de la forge, laissant les autres s'en occuper. Il émergea dans la rue bondée. La lumière du soleil l'aveugla un instant puis, quand il repéra l'homme qui marchait rapidement dans la foule, il le suivit.

Alec le suivit dans les rues très animées, en arrivant tout juste à ne pas se faire semer. Heureusement cet homme mesurait une tête de plus que les autres : autrement, il l'aurait perdu de vue.

“Qui es-tu ?” appela Alec en se dépêchant de le rattraper. “Où vas-tu ?”

L'homme ne ralentit pas mais serpenta dans les rues très animées jusqu'à se diriger vers une des immenses tours de guet qui surplombaient Ur face à la mer.

Alec se dépêcha de rattraper l'homme, qui se dirigea vers l'intérieur de la tour.

“Où vas-tu ?” cria Alec, perplexe. “Je n'ai pas le temps !”

“Suis-moi et tu sauras”, répondit-il avant de disparaître à l'intérieur.

Alec regarda en arrière, vers la forge, ne sachant que faire, contrarié. Finalement, la curiosité l'emporta et il se rendit compte qu'il avait fait tout ce chemin pour savoir de quoi il revenait. Il sentait que cet homme avait quelque chose de spécial et il fallait qu'il en sache plus.

Alec le suivit. Il entra dans la tour de guet entièrement en pierre, sombre et fraîche et, quand ses yeux se firent à l'obscurité, il leva le regard et vit l'homme monter à un escalier circulaire en pierre. Alec le suivit précipitamment en essayant de le rattraper, étage après étage, malgré ses jambes fatiguées. Pour un homme d'une telle taille, l'inconnu était étonnamment rapide et ce n'est qu'en atteignant le sommet de la tour qu'Alec, le souffle coupé, le rattrapa.

Alec arriva sur un toit et, quand il regarda au-delà de l'homme, qui lui tournait le dos, la vue lui inspira un émerveillement mêlé d'admiration. D'en haut, il voyait tout Ur qui s'étendait en dessous de lui et, au-delà de la ville, l'horizon et l'océan sans fin. Un vent fort le frappa et il eut l'impression d'être au sommet du monde.

Il regarda autour de lui, n'y vit rien que cet homme et commença à se demander si tout cela n'était pas qu'une sorte de mauvais tour.

“Qu'est-ce que je fais ici ?” demanda Alec d'un ton autoritaire en reprenant encore son souffle.

“Viens ici et vois ce que je vois”, dit l'homme en lui tournant encore le dos.

Alec rejoignit l'homme au bord de la tour et, quand il se tint à côté de lui, posa les mains sur le petit mur de pierre et regarda l'horizon, il

eut un hoquet de surprise. Ce qu'il vit le découragea. Là-bas, devant lui, la Mer de Chagrin était remplie de noir. Toute la flotte pandésienne remplissait l'horizon en formant une ligne noire qui s'étendait à perte de vue. Elle avait l'air de recouvrir le monde entier.

“Elle comporte un million de navires”, remarqua impassiblement l'homme. “Ils viennent tous à Ur.”

Il se tourna vers Alec, sombre.

“Et tu penses que quelques chaînes et quelques pointes vont tous les arrêter ?” demanda-t-il.

Alec se sentit un nœud à l'estomac en scrutant l'horizon. Il savait que l'homme avait raison. Il se sentit désarmé, comme si la mort venait tous les chercher et qu'il n'y pouvait rien.

“Elles en arrêteront assez”, répondit Alec de manière peu convaincante.

“Est-ce que quelques épées et quelques boucliers vont retenir une armée qui a conquis le monde ?” demanda l'homme.

Alec soupira, exaspéré.

“Que voudrais-tu que l'on fasse ?” dit-il d'un ton sec. “Qu'on croise les bras et qu'on laisse tomber ?”

L'homme se tourna et fixa Alec de ses yeux verts étincelants. Son regard était si intense qu'il le fit frissonner. Il avait l'air de venir d'un autre monde.

“Je ne suis pas venu jusqu'ici pour ton acier”, dit l'homme. “Je suis venu te chercher.”

“Moi ?” demanda Alec, abasourdi. “Pourquoi ?”

L'homme le fixa du regard.

“Tu es le dernier espoir”, répondit-il. “Ta destinée est écrite.”

Alec était tellement sidéré qu'il ne savait que dire. *Sa destinée ?*

“Je pense que tu te trompes de personne”, finit-il par dire sans comprendre. “Je ne suis qu'un garçon ordinaire, originaire d'un petit village. Je n'ai aucune destinée. Je ne suis rien.”

L'homme secoua lentement la tête.

“Tu fais une grosse erreur”, répondit-il. “Tu as bien plus que ça et tu ne le sais même pas.”

L'homme l'observa. Alec ne savait que penser.

“Tu peux rester ici”, continua l'homme, “avec tes boucliers, tes épées et tes chaînes. Tu peux attendre de te faire assassiner avec tous les autres ou tu peux venir avec moi et avoir une vraie chance de vaincre Pandésia.”

“Venir avec toi !?” demanda Alec, sidéré. “Où !?”

L'homme regarda vers le bas et Alec vit un navire isolé à la voile rouge et verte arrimé à côté des canaux. Alec regarda à nouveau l'homme, mais ce dernier s'était déjà détourné et repartait vers les escaliers.

“Je ne sais même pas qui tu es !” lui cria Alec.

Cependant, l'homme disparut dans l'escalier sans même lui répondre.

Alec resta sur place, paralysé. Il regarda à l'horizon, vit les navires noirs qui se rapprochaient inévitablement et sentit que sa vie allait changer. Impossible d'y échapper, qu'il reste ou qu'il parte. Il savait que partir et traverser la mer avec un homme qu'il connaissait tout juste serait la chose la plus folle et la plus insensée qu'il puisse faire.

Et pourtant, malgré tout cela, les paroles de l'homme résonnaient dans sa tête. La destinée. C'était un grand mot et personne ne l'avait jamais appliqué à Alec, pas une seule fois dans sa vie. Cela pouvait-il être vrai ? Était-il quelqu'un de spécial ?

Sans vraiment savoir ce qu'il faisait, Alec sentit ses pieds le mener, sentit qu'il marchait, quittait la tour, se dirigeait vers l'escalier. Il ne savait pas ce qu'il allait choisir de faire. Cependant, il savait que, quand il arriverait en bas, le choix serait clair.

Une destinée.

Ou une autre.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

Dans l'obscurité précédant l'aube, Kyle se tenait en haut, aux étages supérieurs de la Tour de Ur. Il regardait par la fenêtre et avait froid au cœur. Il savait que quelque chose n'allait pas. Il regarda le ciel commencer à s'éclaircir. Il écouta et tout ce qu'il entendit fut le silence de l'univers, les sons des insectes qui s'élevaient, les vagues lointaines de l'océan qui se jetaient sur la côte. Tous ses compagnons Gardiens dormaient car c'était son tour de monter la garde. En apparence, tout était normal.

Pourtant, son instinct lui disait autre chose. En dessous s'étendait la campagne de Ur et les plaines arides. La forêt n'était qu'une silhouette et le silence était inquiétant. Il savait qu'il aurait dû dormir, se préparer à la garde du matin, mais ses rêves l'avaient réveillé et l'avaient empêché de se rendormir. C'étaient des rêves comme il n'en avait jamais fait. Quelque chose de profond bougeait en lui depuis qu'il avait rencontré cette fille.

Kyra.

Quand il avait posé les yeux sur elle pour la première fois, il avait indéniablement su que c'était la bonne. Celle dont parlaient les prophéties. Celle qui était destinée à tout changer. Et la seule fille avec laquelle il voudrait jamais être.

Pourtant, il savait aussi que poser les yeux sur elle, sur une humaine, était interdit, car elle n'était pas de sa race et il avait pris un grand risque. Il en avait souffert les conséquences : en guise de punition, il était enfermé ici, dans les étages du haut de la tour. Il savait qu'il y aurait d'autre punitions, plus sévères que celle-ci. Cependant, il n'en avait que faire; ça avait valu la peine de lui sauver la vie et encore plus de simplement la voir. Il se souvenait de la sensation de sa peau sur le bout de ses doigts. Ça l'aidait à tenir.

Et pourtant, ses rêves, trop vivaces, l'avaient réveillé à plusieurs reprises. C'était le même rêve qui se répétait comme si quelqu'un frappait à la porte de son âme : un cauchemar dérangeant dans lequel Kyra chevauchait toute seule dans la forêt et se faisait tuer. Il ne savait pas ce qui la tuait mais il savait que c'était une créature qui n'était pas de ce monde.

Pouvait-elle vraiment mourir maintenant, se demanda-t-il, après tout ça ? Il savait que tout était possible.

Kyle faisait les cent pas devant sa fenêtre, les paumes moites. Des sueurs froides lui coulaient dans le dos. Son cœur battait la chamade pendant qu'il scrutait la campagne en s'interrogeant. Est-ce que tout ça n'avait été qu'un rêve ? Ou était-ce autre chose ? Kyra était-elle en danger ? Avait-elle besoin de lui ?

Kyle faisait les cent pas, angoissé. Il savait que, s'il s'enfuyait de la

tour maintenant, ils le banniraient. Ils ne lui permettraient jamais d'y revenir quel qu'en soit le coût, et il perdrait des siècles d'entraînement, des siècles de garde du code sacré. Et pourtant, il sentait aussi que, s'il restait ici, Kyra, le seul véritable amour de sa vie, mourrait. Et c'était une chose qu'il ne pouvait vraiment pas permettre.

Kyle ferma les yeux et entra en contact avec son pouvoir spécial, celui auquel il ne faisait appel que quand c'était une affaire de vie ou de mort. Il devint très silencieux et attendit.

Bientôt, son pouvoir se manifesta à lui. Il commença à l'entendre. C'était un son lointain de plusieurs kilomètres. Il entendit galoper un cheval. Il entendit Kyra respirer avec difficulté. Il entendit des branches se casser. Il entendit le loup qui courait, respirait à côté d'eux.

Il entra plus profondément en contact et sentit du danger. Kyra fonçait dans les bois. Elle était cernée. On lui tendait une embuscade.

Kyle ouvrit les yeux avec un sursaut et regarda la campagne du dehors, les yeux embrasés. Il ne pouvait pas la laisser mourir.

Sa décision prochaine allait sceller sa destinée mais Kyle n'y réfléchit pas à deux fois. Il bondit sur le rebord et, sans une autre pensée, sauta.

Il tomba d'une trentaine de mètres puis atterrit comme un chat sur l'herbe au-dessous.

Il se mit à marcher. Puis à courir.

En quelques moments, Kyle fonçait vers la forêt de Ur dans le jour naissant. Il tournait le dos à tout ce qu'il avait jamais connu pour une fille qu'il connaissait à peine. Il espérait seulement qu'il n'était pas trop tard.

*

Incapable de dormir, Merk arpentait les étages les plus bas de la Tour de Ur. Il était encore sous le choc de sa rencontre avec les trolls et d'avoir failli se faire tuer par un des siens sur le toit. Il semblait que le danger rôde partout. Comme il s'était occupé à sécuriser la tour et à se préparer à la guerre avec les autres Gardiens, il s'était perdu dans le travail, résolu à défendre cet endroit qui lui semblait être son chez-soi. Il savait que cela aurait dû lui apporter au moins une sensation de paix.

Pourtant, il ne trouvait pas la paix et une sensation intérieure le taraudait constamment et l'empêchait de dormir. D'abord, il s'était dit que c'était son désir impérieux de protéger la tour mais, plus il y pensait, plus il se rendait compte que c'était autre chose, une appréhension qui l'avait guidé toute sa vie. Cela n'avait aucun rapport avec l'armée qui arrivait. C'était autre chose, un autre danger. Il ne

savait pas ce que c'était mais ses instincts ne le trompaient jamais.

Merk faisait les cent pas, passait à côté des dizaines d'autres Gardiens dans la longue chambre en pierre. Alors que l'aube éclairait lentement l'endroit, il regardait à l'extérieur en allant de fenêtre en fenêtre, bien que ce ne soit pas son tour de garde. Il regardait, mais sans savoir ce qu'il cherchait.

Il s'assit finalement à côté d'une fenêtre particulière et s'appuya contre elle. La pierre était fraîche contre ses mains. A mesure que l'aube pointait, il scruta la campagne.

Tout était tranquille, en ordre. Il regarda sans arrêt et rien ne changea, mis à part le lent lever du soleil et l'apaisement des oiseaux nocturnes. Il savait qu'il n'avait aucune raison de s'inquiéter.

Merk se frottait les yeux en se demandant s'il ne devait pas simplement aller se rendormir quand, soudain, un mouvement lui attira l'attention. Dans la lumière du début de matinée, quelque chose traversait la clairière en luisant. C'était une silhouette qui courait. Elle disparut aussi vite qu'elle était apparue. Merk cligna des yeux et se demanda pendant un moment s'il avait vraiment vu quelque chose. Il réfléchit et se sentit sûr qu'il avait vu les longs cheveux dorés se déplacer à la vitesse de l'éclair. Ça bougeait trop rapidement pour être humain et, soudain, Merk sut sans le moindre doute que cela ne pouvait être qu'une personne : Kyle.

Avec un frisson, Merk se rendit compte de ce dont il avait été témoin : Kyle était d'une façon ou d'une autre descendu de la tour et s'était enfui dans les bois. Mais pourquoi ? Merk savait que Kyle avait été puni, mis en détention, transféré aux étages supérieurs et qu'on lui avait interdit de quitter la tour. Tout le monde en avait parlé. Pourquoi Kyle prendrait-il le risque de partir si cela voulait dire qu'il ne pourrait jamais revenir ?

Alors, Merk eut une autre idée, non moins dérangeante : le départ inattendu de Kyle allait laisser les étages supérieurs sans surveillance. Vulnérables.

Merk savait qu'il fallait qu'il fasse quelque chose. Tous les autres dormaient et il était le seul à avoir vu ce qu'il avait vu. Il ne pouvait pas simplement rester ici et faire comme s'il n'avait rien vu. Il fallait au moins qu'il monte et vérifie par lui-même si la tour était vraiment en état de vulnérabilité.

Se faufilant à travers la salle, assez discrètement pour ne pas réveiller les autres, en beaucoup desquels il n'avait pas confiance de toute façon, Merk ouvrit la lourde porte en bois et la ferma silencieusement derrière lui. Il se tenait dans le vestibule en pierre de la tour, frais, sombre et circulaire, avec l'immense escalier en colimaçon au milieu. Il trônait là comme une œuvre d'art qui menait vers le haut et vers le bas et semblait avertir qu'il était tout aussi

interdit d'aller dans une direction que dans l'autre.

Merk leva les yeux et vit la lumière du début de matinée entrer par le dôme doré en illuminant l'escalier. Il savait que, s'il montait, il serait banni de la tour, et pourtant, il sentait qu'il fallait qu'il y aille. C'était le seul moyen de protéger la tour. Il fallait que Merk effectue la surveillance de Kyle.

Il inspira profondément, dans le doute, puis finit par faire le premier pas décisif sur l'escalier, sachant que ce pas changerait tout, mais sachant aussi que, quoi qu'il arrive, c'était son devoir sacré.

Merk monta, le cœur battant la chamade, sachant qu'il entraînait en territoire interdit et qu'il risquait tout ce qu'il avait. Il monta rapidement étage après étage. A chaque étage, différents insignes étaient inscrits au mur et ils brillaient de l'éclat de bijoux aux couleurs diverses, avec d'étranges signes qu'il ne pouvait comprendre et des embrasures aux formes variées. Cette tour était infiniment mystérieuse.

Finalement, Merk atteignit le dernier étage et, respirant avec difficulté, il s'arrêta. La pierre avait un autre air, ici. Les portes étaient en chêne usé par les éléments et traversées par des barres de fer : c'étaient des portes qu'on voulait garder fermées. Et pourtant, il vit avec un sursaut de peur que l'une d'entre elles était entrebâillée et que de la lumière filtrait à l'extérieur. Quelque chose n'allait pas. Quelqu'un avait visiblement profité de l'absence de Kyle et avait saisi l'occasion pour entrer à cet étage. Quelqu'un de l'intérieur la tour.

Il y avait un traître dans leurs rangs.

Le cœur battant la chamade, Merk s'avança et poussa lentement la porte qu'il savait qu'il n'avait pas le droit de toucher. Sur ses gardes, il entra et eut la surprise de se retrouver dans une salle entièrement sculptée de rubis qui, de tous côtés, reflétaient la lumière des torches en un éclat rougeoyant. Il jeta un coup d'œil dans la faible lumière, désorienté, et vit, de l'autre côté de la salle, une autre porte, sculptée en or et couverte de marques complexes. Merk frissonna en se disant immédiatement que c'était *la porte*. La porte par laquelle personne ne pouvait entrer, même pas les Gardiens. La porte légendaire.

La porte qui menait à l'Épée de Flammes.

Quand Merk plissa les yeux dans la lumière, il vit autre chose, une chose encore plus choquante : une silhouette qui se déplaçait furtivement dans l'obscurité et se dirigeait vers la porte.

Interloqué, l'homme se retourna quand Merk entra et Merk vit la surprise et la peur s'afficher sur son visage comme s'il avait été pris sur le fait.

“Pult ?” demanda Merk en reconnaissant son compagnon Gardien. Il n'aurait jamais pu oublier cet homme après la façon dont il l'avait traité sur le toit. “Mais pourquoi ?”

Merk regarda Pult essayer de cacher quelque chose dans sa main et il vit un outil plat en métal dont l'usage était visiblement de forcer une porte. Dans un accès de rage, Merk se rendit compte qu'il y avait un traître dans leurs rangs.

Pult poussa un cri et s'élança soudain au travers de la salle, droit sur Merk. Il sortit un poignard et visa Merk au ventre pour lui asséner un coup qui l'aurait tranché en deux.

Cependant, Merk suivit son instinct, acquis après des années de combat, et il l'évita sans réfléchir. Le poignard lui passa à côté, lui entailla le bras mais ne le tua pas.

Merk réagit sans même réfléchir. Il se retourna et donna à l'homme un coup de coude au visage. C'était un coup violent, un coup supposé tuer un homme et Pult tomba à genoux. Cependant, à la grande surprise de Merk, Pult se releva immédiatement d'un bond et blessa Merk d'un coup de poignard.

Titubant sous la douleur, Merk regarda fixement son adversaire en comprenant qu'il l'avait sous-estimé. Pult chargea, donna un nouveau coup de poignard et, cette fois-ci, Merk se retourna brusquement et lui donna un coup de pied au ventre qui le fit tomber à genoux. Ensuite, il lui donna un coup de pied au menton, puis au poignet, envoyant son poignard traverser le sol avec fracas.

Cependant, Pult, apparemment invincible, se retourna et tacla Merk en enveloppant sa tête et ses épaules autour de sa taille et en le tirant en arrière.

Merk fut tiré en arrière jusqu'à ce que son dos se heurte à la porte dorée. On entendit un craquement, la porte s'ouvrit et Merk atterrit sur le sol devant elle, essoufflé. Merk sentait sur son cou la fraîcheur du courant d'air qui soufflait par la pièce ouverte.

Merk leva les yeux et vit Pult qui, sur lui, le poignard levé, le baissait vers son visage. Merk bougea la tête au dernier moment et le poignard fit un bruit métallique et produisit des étincelles en frappant la pierre. Avec le même mouvement, Merk leva le bras, saisit le visage de l'homme des deux mains et le tordit. C'était un mouvement qui, bien que grossier, l'avait bien servi toute sa vie. L'inévitable craquement se fit entendre et, un moment plus tard, l'homme s'écroula sur lui, le cou brisé, mort.

Merk se rendit compte trop tard qu'il avait été stupide de faire ça. Il aurait dû garder l'homme en vie, l'interroger pour comprendre pourquoi il les avait trahis, qui l'avait envoyé. Cependant, maintenant que l'homme gisait sur lui, mort, tout ce que Merk pouvait encore faire, c'était se débarrasser de son lourd cadavre.

Merk se mit lentement à quatre pattes, respirant avec difficulté, chancelant sous l'effet de la douleur, et se reprit. Il sentit à nouveau le courant d'air lui souffler sur le cou, vit la lumière anormale inonder la

salle et hésita en comprenant qu'il se trouvait à l'entrée de la pièce sacrée, dont la porte était entrebâillée. Il lui tournait le dos et savait qu'il ne devait pas se retourner, ne devait pas regarder à l'intérieur de cette pièce interdite située à un étage interdit, le saint des saints d'Escalon. Il savait qu'il n'avait aucun droit de regarder l'ancienne Épée de Flammes, l'objet sacré qui protégeait tout Escalon. A supposer qu'elle s'y trouve.

Il essaya de se forcer à simplement partir. Sans se retourner. En fermant la porte derrière lui.

Cependant, alors qu'il était là, à l'intérieur de la pièce sacrée, il brûlait de curiosité. Il ne pouvait pas s'en aller. Pas maintenant. Pas alors qu'il était si proche.

Même si son instinct lui criait de ne pas le faire, Merk, malgré tous ses efforts, se retourna lentement. Il fallait qu'il voie de ses propres yeux la légende qui l'avait hanté toute sa vie.

Alors qu'il se retournait lentement, la lumière devint plus forte et, bientôt, il se mit à plisser les yeux pour regarder le saint des saints, l'endroit le plus sacré d'Escalon.

Il eut un hoquet de surprise et écarquilla les yeux.

Il resta sur place, le souffle coupé.

Il avait peine à croire ce qu'il voyait.

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

Vidar se tenait au sommet des remparts de Volis dans la neige tombante. Il scrutait la campagne en sentant que quelque chose n'allait pas. Il s'était réveillé tôt, avant l'aube, se tenait là depuis des heures et surveillait les alentours. Tous ses hommes se tenaient à côté de lui, en attente.

Ils avaient demandé ce qui l'avait réveillé, ce qui l'avait poussé à se rendre ici dans cette aube tranquille, mais il avait été incapable de répondre. C'était un instinct qui, mûri par des années de bataille, lui disait que la mort arrivait. C'était un instinct qui lui avait permis de survivre, l'instinct même qui avait poussé Duncan à lui confier Volis pendant son absence.

Vidar regardait le jour froid et gris se lever à l'horizon et ne voyait que de la neige. Il était resta là si longtemps, glacé, les mains engourdis, accompagné de ses hommes qui faisaient les cent pas et voulaient visiblement retourner dans la chaleur du fort, qu'il commençait à douter de lui-même.

Et puis, soudain, il vit une petite colonne de fumée noire s'élever à l'horizon, tout juste visible dans la neige. Au même moment, il sentit l'odeur de quelque chose qui brûlait, et ce n'était pas que du bois de pin.

Ensuite, il sentit un tremblement très faible en dessous de ses pieds, un tremblement que les autres ne reconnaissaient pas mais qu'il reconnaissait, lui. Il savait dans tous les os de son corps que c'était une armée qui avançait.

Mais quelle armée ? se demanda-t-il. Les Pandésiens étaient loin et le nord-est d'Escalon était libéré. Le dragon s'était éloigné, lui aussi, et on ne l'avait pas revu depuis; de plus, un dragon ne marcherait pas sur le sol. Ça n'avait aucun sens. C'était comme si quelqu'un attaquait Escalon, mais qui pouvait l'attaquer de l'intérieur ?

Vidar scruta l'horizon en pensant à la quantité minuscule d'hommes que Duncan lui avait laissée pour garder Volis. Duncan avait été sûr que ces hommes n'auraient jamais à se battre mais, maintenant, Vidar se demandait, avec terreur, s'ils auraient besoin de le faire, s'il faudrait vraiment qu'il défende ce fort isolé avec ces quelques hommes. Il savait qu'il ne pourrait effectuer une telle défense bien longtemps. Contre une bande de brigands, oui, mais pas contre une armée.

Vidar se tourna vers ses hommes, ces hommes loyaux stationnés ici au milieu de nulle part avec lui et qui le regardaient fixement avec un visage aussi solennel et immobile que le paysage. Il voyait dans leurs yeux qu'ils se battraient à ses côtés n'importe où. Il les aimait pour ça.

“Fermez les portes”, ordonna-t-il à son lieutenant d'une voix calme

et froide comme l'acier. Il l'avait dit qu'un ton grave et ses hommes le regardèrent avec surprise.

“Toutes les femmes et les enfants rentrent à la maison. Barrez les fenêtres, verrouillez les portes et baissez la herse.”

Ses hommes n'hésitèrent qu'un moment avant de répondre d'un hochement de tête tout aussi solennel. L'un d'eux fit un signe de tête aux autres et on sonna du cor. C'était un cor grand et long et on aurait dit que le son de cet instrument montait jusqu'aux cieux. Vidar sentit le son du cor vibrer dans tout son corps. Il ferma les yeux et inspira profondément. Il avait peine à croire que tout cela se passait vraiment.

Vidar descendit des parapets en dévalant l'escalier de pierre en colimaçon, ses hommes juste derrière lui. Il traversa rapidement la cour intérieure de Volis. Tout autour de lui, les villageois se sauvaient, les vendeurs fermaient leur stand, les femmes, les enfants et les personnes âgées se hâtaient de rentrer chez eux dans le désordre. On claquait les portes et on verrouillait les volets. Vidar sentait le chaos et la panique l'entourer et pria tous les dieux qu'il connaissait pour être capable de protéger ces gens qu'on lui avait fait jurer de protéger.

Alors que ses hommes commençaient à fermer les énormes portes, à tourner les manivelles pour faire descendre la herse, Vidar leur fit signe d'attendre. Il voulait sortir et voir de ses propres yeux ce qui arrivait.

Vidar traversa les portes et sortit dans la zone de danger. Il avait prévu d'y aller tout seul mais entendit quelques-uns de ses frères loyaux le suivre et le rejoindre. Ils traversèrent le pont-levis ensemble en faisant craquer le bois creux sous leurs bottes. Quand ils atteignirent l'autre côté et se retrouvèrent sur la neige, Vidar resta sur place et regarda.

Il sentit la brise fraîche lourde de neige sur son visage et ne vit encore rien que des plaines enneigées et, au loin, la limite sombre des arbres du Bois des Épines.

Cependant, le grondement s'intensifiait, se faisait de plus en plus fort, la vibration sous ses pieds se faisait plus intense et, finalement, ses hommes échangèrent un regard abasourdi. Maintenant, ils le sentaient, eux aussi et, visiblement, ils se demandaient tous ce que c'était.

Alors que Vidar examinait la ligne des arbres, il la vit se mettre à bouger, puis il vit subitement une chose qu'il n'aurait jamais pu imaginer même dans ses rêves les plus fous, une chose qu'il n'oublierait jamais.

Vidar cligna des yeux en se demandant si ses yeux lui jouaient des tours. Il se rendit vite compte qu'ils ne lui jouaient aucun tour. C'était un cauchemar qui se réalisait.

Devant lui, une armée de trolls se ruait vers Volis. *Des milliers de*

trolls. Le corps immense et difforme, le visage grotesque, ils couvraient la campagne. Ils maniaient chacun une énorme hallebarde et criaient, couverts de sang. C'était une armée de mort et elle se dirigeait droit sur eux.

Vidar les regarda fixement, figé par la terreur. Il ne comprenait pas. Comment les trolls de Marda avaient-ils traversé les Flammes ?

Vidar se sentit envahi par une appréhension profonde et, soudain, il sut avec certitude qu'il allait mourir ce jour-même. Ils allaient tous mourir. Même s'il avait eu mille excellents soldats derrière lui, ils n'auraient eu aucune chance de gagner cette bataille, et il n'en avait qu'une dizaine.

Et pourtant, ce n'était pas l'idée de sa propre mort qui le faisait le plus souffrir. Ce qui le faisait le plus souffrir, c'était de penser à ces femmes et à ces enfants à l'intérieur, c'était de savoir qu'il n'allait pas pouvoir les défendre, qu'il allait leur faire défaut à tous.

Vidar serra la mâchoire, mû par une vague d'indignation. Il voulait donner du temps à toutes ces femmes et à tous ces enfants, un peu plus de temps en ce monde. Ainsi qu'une mince chance, aussi morne soit-elle, de survie. Peut-être, juste peut-être, si la herse tenait, si les murs de pierre tenaient, peut-être pourraient-ils résister à un siège, bien qu'en son for intérieur Vidar sache déjà que ce serait en vain.

“Nous ne pouvons pas nous défendre”, dit la voix trop grave d'un de ses hommes qui, lui aussi, regardait fixement l'horizon. Vidar eut la fierté de n'entendre aucune panique, seulement de la détermination, dans la voix du soldat.

“En effet”, répondit honnêtement Vidar. Après tout, les hommes qui allaient mourir méritaient de connaître la vérité. “Nous ne le pouvons pas.”

Vidar inspira profondément.

“Mais nous pouvons mourir au combat”, ajouta-t-il, la voix remplie d'une détermination croissante, “et peut-être en emporter quelques-uns avec nous.”

Vidar se tourna et leva les yeux vers les hommes qui étaient sur les remparts. Ils regardaient tous fixement vers le bas, attendaient ses instructions. Vidar savait que c'était le point de non-retour pour lequel il était né.

“Des hommes sur les remparts !” cria-t-il. “Préparez l'huile et le feu ! Tendez les cordes des catapultes ! Quand j'en donnerai l'ordre, faites feu !”

Vidar se tourna vers son écuyer, un jeune garçon qui avait toujours été à ses côtés et le fixait maintenant, la peur dans les yeux.

“Ferme la herse derrière moi”, ordonna-t-il.

Son écuyer le regarda, sidéré.

“Et vous allez rester à l'extérieur ?” demanda-t-il. “Seul ? Vous

allez vous faire tuer !”

Vidar posa une main sur l'épaule du garçon pour le rassurer.

“Nous allons tout mourir, mon garçon”, dit-il. “La seule question, c'est de savoir comment. Maintenant, vas-y.

“Quant à vous, messieurs”, ajouta-t-il en se tournant vers les soldats loyaux qui l'accompagnaient, “vous rentrez.”

Mais ils secouèrent la tête.

“Comme tu l'as dit”, répondit l'un d'entre eux, “la seule question, c'est de savoir comment.”

Ils tirèrent tous l'épée, se positionnèrent à côté de lui, se tournèrent et firent courageusement face à l'armée qui arrivait. Vidar leur répondit d'un hochement de tête respectueux. Il admirait ces hommes plus qu'il n'aurait cru possible. Ce serait une belle chose de mourir en une telle compagnie.

Le garçon fit ce qu'on lui disait. Bientôt, Vidar entendit la grande herse de fer se fermer en claquant derrière lui et le laisser hors du fort pour de bon. Vidar tira son épée en appréciant le caractère définitif de la chose. Cela lui donnait de la force.

Il regarda l'armée se rapprocher. Maintenant, elle était à peine à quelques centaines de mètres.

“CATAPULTES !” ordonna-t-il. “MAINTENANT !”

Vidar regarda au-dessus de sa tête et vit voler une dizaine de rochers enflammés qui décrivirent un arc de cercle haut dans le ciel et atterrirent au milieu de l'armée qui approchait. Des centaines de trolls hurlèrent, tombèrent et leurs cris remplirent l'air.

Pourtant, des milliers d'autres les suivaient. Ils étaient trop rapides et trop proches pour que d'autres rochers les atteignent.

Vidar tira son épée et attendit. Maintenant, il sentait le sol vibrer en dessous de lui pendant qu'ils fonçaient. Il resta là en serrant son épée et sut qu'il n'en tuerait pas beaucoup. Cependant, ceux qu'il tuerait compteraient. C'était tout ce qu'il lui fallait. Il voulait tuer lui-même le premier troll de cette bataille, voulait mourir les armes à la main.

Ils s'approchaient. Trente mètres, puis vingt, puis dix. Ils étaient si proches que Vidar distinguait le visage de leur chef, le troll dont il avait entendu dire qu'il s'appelait Vesuvius. Dégoulinant de sang, grotesque, il maniait deux hallebardes comme si c'étaient des cure-dents.

L'armée n'était plus qu'à quelques mètres et Vidar ne pouvait plus attendre. Il poussa un cri de guerre et chargea.

“SOLDATS !” cria-t-il. “POUR L'HONNEUR !”

Ses hommes crièrent eux aussi et se ruèrent tous en avant à côté de lui, l'épée tirée. Quelques hommes contre mille.

Vidar courut directement vers leur chef et, quand Vesuvius abattit

ses hallebardes, Vidar les bloqua en faisant jaillir des étincelles. Elles pesaient tellement qu'elles brisèrent la lame de son épée.

Un moment plus tard, Vidar eut un hoquet en sentant Vesuvius lui plonger la pointe de sa hallebarde dans le ventre. Il n'avait jamais ressenti une telle douleur, une douleur si intense qu'il ne pouvait ni respirer ni penser. Maintenant, il savait ce que ça faisait de mourir.

Un soldat ordinaire aurait cédé, mais pas Vidar. Il pensa à Duncan. Il pensa à son serment. Aux femmes et aux enfants qui se trouvaient à l'intérieur de Volis. Et il ne voulut pas abandonner. Pas avant d'avoir lui-même infligé la mort.

Vidar pensa à toutes les batailles où il s'était battu aux côtés de Duncan et il ne se sentit pas prêt à mourir. Pas encore.

D'une façon ou d'une autre, Vidar rassembla ses forces, la force de donner un dernier coup.

Puis, alors même qu'il mourait, il leva l'extrémité déchiquetée de son épée brisée et la plongeait dans la poitrine de Vesuvius.

Et quand Vidar tomba, à l'agonie, il eut au moins une dernière satisfaction : Vesuvius, l'épée brisée dans la poitrine, tombait avec lui. Sur le champ de bataille, deux corps flasques tombaient l'un sur l'autre dans la neige, piétinés par une armée qui se ruait vers les portes pour détruire tout ce que Vidar avait jamais connu et aimé.

CHAPITRE TRENTE-CINQ

Le bébé dragon était attaché au piquet, attaché par des cordes, dans la cour du fort pandésien. Il souffrait atrocement de ses blessures et, maintenant, il souffrait aussi du désespoir. Il avait mal à chaque partie de son corps, là où les cordes lui rentraient dans les écailles, là où son dos touchait le piquet. Il avait si mal qu'il aurait voulu ne jamais avoir quitté sa coquille. Il se rendait compte que la vie était cruelle.

Cela dit, ce n'était pas ça ce qui le faisait souffrir le plus. Ce qui le faisait souffrir bien plus que n'importe laquelle de ses blessures, c'était ce qu'il voyait : son père, étendu là devant lui, mort.

Il se souvint de la fierté qu'il avait ressentie en regardant son père survoler le fort, tuer ses ravisseurs. Les ailes de son père étaient si grandes qu'elles cachaient le soleil. Il se souvenait encore de la chaleur de ses flammes, des flammes qu'il espérait cracher lui-même un jour, des vagues de flammes qui s'abattraient comme de la pluie. Il avait une sensation de justice, de justification, convaincu que son père tuerait tous ces hommes. Ce qu'il y avait de plus touchant, c'est qu'il savait que son père faisait tout cela pour lui, pour le sauver, *lui*. Cela lui avait donné une sensation d'amour et de fierté qui dépassait tout ce qu'il avait cru possible. Pour la première fois depuis qu'il était né dans l'univers, il ne s'était plus senti seul. Il avait poussé des hurlements stridents en essayant de participer au combat et de rendre son père fier de lui.

Toutes griffes dehors, son père avait été si proche de le sauver; il avait anticipé ce qu'il ressentirait quand son père le libérerait, le saisirait et s'en irait avec lui. Il n'avait été qu'à quelques pas de la liberté et ils auraient pu être loin d'ici, en sécurité, tous les deux.

Au lieu de cela, il avait été forcé de regarder, impuissant, les soldats piéger son père, l'attirer plus bas et l'emprisonner dans ce filet. Il avait eu le cœur brisé en regardant son père chuter, s'écraser dans la poussière la tête la première. La dernière des humiliations avait été de regarder ces lâches de soldats se ruer en avant tous à la fois, encercler son père et le tuer à coup de lances. Il avait senti disparaître la grande force de vie de son père et ça l'avait déchiré.

Le bébé poussa un cri strident aussi fort que le lui permettaient ses petits poumons, le cri strident d'agonie et de désespoir d'une créature qui n'avait plus rien à perdre. Alors qu'il poussait ses hurlements stridents, ses petits poumons devenaient de plus en plus forts et les soldats, qui frappaient encore son père, commencèrent à le remarquer et à se tourner vers lui. Alors qu'il poussait ses hurlements stridents, ses sentiments personnels commençaient à évoluer : le désespoir cédait la place à la colère, la tristesse à la rage. L'agonie que lui faisait

éprouver la mort de son père lui donnait de la force, lui faisait oublier ses blessures, sa douleur. Elle l'aveuglait et il se sentait plus fort qu'il ne serait jamais senti autrement.

Alors qu'il se penchait en arrière et se tordait, soudain, à sa grande surprise, il entendit un craquement.

Puis un autre.

Il n'eut pas besoin de regarder pour savoir ce qui se passait : il rompait ses cordes. Elles se cassaient les unes après les autres à mesure qu'il s'emplissait lentement d'une force qu'il ne s'était jamais connue. Les cordes restantes se relâchèrent. Il se pencha et, de ses crocs acérés, en déchira une.

Puis une autre.

Finalement, il se pencha en avant, retroussa ses ailes et, d'un grand mouvement, cassa toutes les cordes restantes.

Les soldats se tournèrent vers lui. Ils comprirent ce qui se passait et lui consacrèrent maintenant toute leur attention. Ils l'encerclèrent lentement, l'arme prudemment dressée, avec un air destiné à cacher leur incertitude. Alors qu'ils s'approchaient, il se pencha en arrière, ouvrit la gueule et essaya de cracher du feu en priant pour que ça fonctionne.

A sa grande surprise, cette fois-ci, un fleuve de feu se déversa sur ses assaillants. Chaud comme de la lave en fusion, c'était un feu qui ne ressemblait à rien de ce qu'il avait déjà craché, un feu qui venait des tréfonds de son âme. Cette fois-ci, il s'étendait de plus en plus loin en formant des rouleaux. Il tua immédiatement une dizaine de soldats pandésiens, qui furent tous trop choqués pour se sortir à temps.

Le dragon bondit en l'air depuis la plate-forme et, alors qu'il commençait à tomber vers le sol en chute libre, il battit des ailes de toutes ses forces et, cette fois-ci, eut la bonne surprise de se rendre compte qu'elles avaient grandi et qu'il pouvait maintenant les contrôler. Il battit des ailes de plus en plus fort et, bientôt, il arrêta de chuter et commença à voler.

D'abord, il vola bas et maladroitement. Cependant, il gagna bientôt en force et en vitesse et il se mit à voler droit, puis à s'élever. Il volait vraiment. C'était enivrant.

Il vola de plus en plus haut, hors d'atteinte des soldats sidérés d'en dessous, et il était fou de joie. Il était libre. Devant lui s'ouvraient l'horizon, les nuages, la liberté. Il avait survécu. Il pouvait aller partout où il voulait dans le monde. Il pouvait contrôler ses mouvements, piquer et s'élever, tourner d'un côté à l'autre; ses griffes lui semblaient aussi être plus fortes et, quand il les étendait et les contractait, il se sentait invincible et avait envie de griffer quelque chose.

Il regarda vers le bas, vit les soldats s'affairer et entendit l'appel de

la vengeance. Après tout, le corps de son père gisait encore là-bas et il était le fils de son père.

Il se tourna et replongea vers le fort où il avait été emprisonné et torturé. Il savait ce qu'il risquait mais n'en avait plus que faire. Il battit des ailes, poussa un cri strident qui n'était plus le cri d'un bébé mais, maintenant, le cri d'un dragon et plongea incroyablement vite. Quand les soldats levèrent les yeux, il ouvrit la gueule et cracha le feu. Les flammes chaudes vinrent se dérouler en vagues de feu au-dessous et tuèrent des centaines de soldats d'un coup.

Ce fut la panique. Les cris des hommes remplissaient l'air. Ils s'enfuyaient pour s'abriter mais il n'y avait nulle part où le faire. Le dragon était trop rapide, trop habile, assez petit pour se faufiler dans les endroits étroits et en ressortir, et leur petite ruse du filet était déjà éventée. Quelques soldats lui jetèrent maladroitement des lances mais elles ne firent que lui rebondir sur les écailles. En réponse, il plongea, cracha des flammes et tua d'un seul coup de griffe tous les soldats qu'il avait manqués avec son feu. Il repéra un soldat qui, se souvenait-il, l'avait torturé, le saisit et le souleva en l'air, de plus en plus haut, jusqu'à ce qu'il soit juste au-dessus du piquet. Ensuite, il le laissa tomber.

Avec satisfaction, il regarda l'homme chuter en hurlant puis s'empaler sur le piquet.

Le dragon poussa des hurlements stridents de toutes ses forces et, bientôt, produisit un son qu'il ne reconnut pas lui-même. C'était le son d'un dragon qui mûrissait trop vite.

Le son d'un dragon prêt à conquérir le monde.

CHAPITRE TRENTE-SIX

Duncan traversa la cour de la capitale dans le jour naissant, rempli par une sensation d'optimisme qu'il n'avait pas ressentie depuis longtemps. Finalement, un jour nouveau se levait sur Escalon, un jour qui changerait sa vie et la destinée de sa patrie pour toujours. Rempli par une sensation de triomphe et d'anticipation, il n'avait pas dormi depuis sa rencontre avec Tarnis. Il pensait à la trêve imminente, au pacte avec Pandésia qu'il était sur le point d'accepter, et il se rendit compte qu'il avait accompli tout ce qu'il avait jamais espéré accomplir pour son peuple et plus encore. Il avait l'impression d'entrer dans l'histoire. Escalon allait être libre une fois pour toutes.

Duncan marchait rapidement, Kavos, Bramthos, Seavig, Arthfael, ses fils Brandon et Braxton et tous ses commandants à côté de lui, et ses centaines de guerriers derrière lui. Ils remplissaient tous la cité au petit matin et, alors qu'ils parcouraient les rues vides, le son métallique de leur armure résonnait sur les murs, les cours et les places et leurs bottes frappaient les pavés selon un rythme parfait. Ils ne faisaient qu'un. Ils étaient la force unifiée déjà légendaire qui avait libéré Escalon contre toute attente. Ce serait un grand jour pour eux tous.

Duncan jeta un coup d'œil à Tarnis, qui marchait avec eux, prêt à participer à la négociation de la trêve, et il voyait à son expression sérieuse qu'il était impatient de réparer l'impair qu'il avait commis en permettant à Pandésia de les envahir et qu'il voulait corriger ses erreurs. Duncan avait toujours su que Tarnis voulait le faire, que, en son for intérieur, Tarnis était un homme bon.

Ils passèrent sous une énorme arche en pierre et, finalement, la place publique apparut. A ce moment, Duncan regarda devant lui et ce qu'il aperçut le ravit. Comme Tarnis l'avait promis, le gouverneur pandésien l'attendait là, tout seul, l'épée de cérémonie noire et blanche de la capitulation en main, les paumes vers le haut. Le cœur de Duncan se mit à battre plus vite. Tout ce que Tarnis avait promis était vrai.

Enhardi, Duncan entra dans la cour, Kavos d'un côté, ses deux fils à côté de lui, et Seavig et Tarnis de l'autre côté, prêts à accepter la capitulation de Pandésia, à négocier une trêve définitive.

Finalement, ils s'arrêtèrent tous. Duncan n'était plus qu'à trois mètres du gouverneur pandésien. Sur la place publique, il régnait un silence de mort presque excessif. Le gouverneur, ce représentant de Pandésia qui avait envahi son pays, qui avait fait de leur vie un enfer, lui lança un regard furieux et Duncan, face à l'ennemi, se força à retenir sa colère.

Duncan attendit en silence. Après tout, c'étaient les Pandésiens qui

avaient proposé la trêve et c'était à eux de parler en premier.

Finalement, après un long et désagréable silence, le gouverneur, un homme collet monté élégamment vêtu et qui transpirait malgré la fraîcheur du matin, s'avança. Ses yeux regardaient nerveusement de tous les côtés et Duncan s'attendait à ce qu'il lui tende l'épée de cérémonie mais, au lieu de ça, à la grande surprise de Duncan, le gouverneur tourna la lame et la laissa tomber par terre.

Duncan rougit.

“C'est une insulte”, dit Duncan, abasourdi.

Le gouverneur lui sourit.

“Tant mieux”, répondit-il.

Soudain, la cour se remplit d'un son de cliquetis d'armures et de bottes qui venaient de partout. Duncan se retourna et fut sidéré de se voir entièrement cerné par une division de soldats pandésiens, des milliers d'hommes qui avançaient en ordre de tous les côtés de la cour, entraient par les arches ouvertes, émergeaient de tous les recoins possibles. Il entendit que l'on armait des arcs, leva les yeux et vit des milliers d'autres soldats qui, perchés au sommet des remparts, le visaient avec leur arc. Ce qui était encore plus choquant, c'est qu'ils portaient les couleurs d'Escalon. Duncan plissa les yeux et se rendit compte qu'ils portaient l'insigne rouge et noir de Baris. Pourtant, il ne vit pas Bant parmi eux.

Duncan resserra son étreinte sur son épée et serra la mâchoire, furieux, en se rendant compte de l'étendue de la trahison. Il était sidéré que ses propres compatriotes puissent se retourner contre lui et stupéfait d'avoir entraîné ses hommes dans un piège.

Les hommes de Duncan remuèrent nerveusement de tous côtés en comprenant, eux aussi, qu'ils étaient cernés. Duncan se tourna vers Tarnis, furieux qu'il l'ait trahi. Pourtant, Duncan eut la surprise de voir sur le visage de Tarnis qu'il était choqué lui aussi. Duncan suivit son regard, se tourna, vit Enis émerger du côté Pandésien et se mettre à côté du gouverneur. Alors, tout devint clair : Enis avait orchestré tout ça. Il n'avait pas seulement trahi Duncan et ses hommes mais aussi son propre père.

Duncan se figea en comprenant que, pour la première fois de sa vie, il avait été battu. Ils auraient peut-être pu se battre contre les hommes qui les encerclaient, même contre un nombre encore plus grand d'ennemis mais, avec tous ces arcs pointés sur eux, ils ne pouvaient même pas prendre le risque de tirer l'épée.

Enis s'avança, un rictus satisfait au visage, s'approcha de Duncan et le toisa.

“Eh bien”, dit finalement Enis en brisant le silence pesant, “tu as eu ta chance. Maintenant, le Roi, ce sera moi.”

Duncan contempla ce garçon en fronçant les sourcils, dégoûté.

“Mon garçon, qu'as-tu fait ?” demanda Tarnis d'une voix affligée qui lui donnait l'air d'être bien plus âgé.

Duncan vit l'horreur authentique, le sentiment de trahison, sur le visage de Tarnis et il se rendit compte qu'au moins Tarnis n'avait pas collaboré avec son fils. Il n'était visiblement pas au courant de tout ça.

“Je n'ai pas fait pire que toi, Père”, répondit Enis, “quand tu les as laissés entrer. Je ne fais que terminer le travail que tu as commencé. Ton époque se termine. C'est la mienne, maintenant. Tu as ta façon de négocier et j'ai la mienne. On dirait que la mienne est bien plus efficace. Tout ce qu'il a fallu que je fasse, c'est vendre un homme et ses hommes pour sécuriser nos frontières. Un bon marché, non ?”

Duncan lui lança un regard noir.

“Tu es pire que ton père”, dit-il furieusement. “Au moins, Tarnis essayait d'aider notre pays, mais toi, tu as fait un pacte avec tes propres compatriotes pour tendre une embuscade à ton propre peuple. Et pas pour assurer la paix, mais seulement pour monter en grade. Ton père l'avait fait pour la sécurité mais toi, tu le fais pour le pouvoir.”

Kavos serra la mâchoire et resserra son étreinte sur sa lance.

“Je t'avais averti, Duncan”, dit-il d'une voix pleine de rage. “Je t'avais dit qu'il fallait tous les tuer.”

“Il n'est plus l'heure de parler”, dit Enis d'un ton sec en se tournant vers Duncan. “Dépose tes armes maintenant et j'épargnerai tes hommes. Si tu résistes, regarde là-haut : vous serez tous morts avant d'avoir pu tirer seule une épée. Il n'y a pas d'échappatoire.”

Duncan regarda furieusement autour de lui, sachant qu'il avait raison. En tant que soldat, il avait de toute façon terriblement envie de se battre, même percé de flèches, de se battre jusqu'à la mort mais, en tant que commandant de ces hommes, et maintenant en tant que leur Roi, il se sentait responsable d'eux. Il ne pouvait pas sacrifier la vie de tous ces hommes. Ils le suivraient n'importe où, se battraient pour lui n'importe où, et il ne pouvait trahir cette confiance sacrée.

Duncan baissa lentement son épée et l'air se remplit du son d'hommes qui, un à la fois, tiraient lentement leur épée la posaient sur la pierre. La cour fut remplie par le bruit métallique de mille morceaux d'acier qui frappaient la pierre.

Seul Kavos resta sur place en serrant son arme, tremblant de colère.

“Kavos”, dit doucement Duncan.

Kavos regarda Duncan longtemps et durement puis, finalement, à contrecœur, il posa son épée, lui aussi.

Satisfait, Enis sourit encore plus.

“Fils, tu ne peux pas faire ça”, dit Tarnis d'un ton paternel en s'avançant et en lui mettant une main sur l'épaule. “C'est indigne. J'ai négocié une trêve en mon nom. Tu la déshonores.”

“Ton nom était déjà déshonoré, Père”, répondit Enis. “Mais le mien, au contraire, vivra pour l'éternité”, dit-il. Il s'avança, sortit un poignard caché et poignarda son père au cœur.

Tarnis eut un hoquet de surprise et s'écroula par terre aux pieds de Duncan.

Duncan resta sur place, horrifié. Il avait peine à croire à ce qu'il venait de voir. Un père tué par son propre fils, tout cela pour le pouvoir. Tarnis ne méritait pas de mourir comme ça, quoi que Duncan ait à lui reprocher.

Furieux, Duncan se précipita en avant pour l'attraper mais, soudain, il sentit qu'on le saisissait lui-même et qu'on le tirait en arrière. Des soldats pandésiens se rapprochaient de tous côtés et le retenaient. Duncan se tordit de toutes ses forces mais ne put se libérer. Il regarda le cauchemar se dérouler devant lui. C'était à lui-même qu'il en voulait le plus. Kavos avait eu raison dès le début. Pourquoi leur avait-il fait confiance ?

“Tu me le paieras !” cria Duncan.

“Je ne crois pas”, dit Enis en souriant.

Soudain, Bant apparut du côté pandésien. Il s'avança et regarda Duncan avec mépris.

“On dirait que tu ne peux plus protéger tes petits chéris”, dit-il fureusement.

Alors, Bant s'approcha de Brandon et de Braxton, qui étaient tous les deux retenus par des soldats pandésiens, et les regarda avec mépris à seulement un mètre ou deux.

“Vous vous vantez moins, maintenant que votre père ne peut plus vous protéger ?” leur demanda-t-il.

Soudain, avant que Duncan ne puisse réagir, Bant leva une épée et poignarda Brandon puis Braxton à la poitrine.

En regardant ses garçons s'effondrer à ses pieds, Duncan eut l'impression que c'était lui qu'on poignardait.

“NON !” hurla Duncan.

Il se tordit de toutes ses forces, mort à l'intérieur, incapable de se libérer et, soudain, il sentit un gantelet en métal le frapper au visage et lui faire perdre conscience. Quand il heurta la pierre du visage et atterrit à côté de ses deux fils morts, il eut une dernière pensée en sombrant dans les ténèbres :

Kyra ? Où es-tu ?

CHAPITRE TRENTE-SEPT

Aidan parcourait à toute vitesse les ruelles d'Andros dans le jour naissant, Blanc à ses côtés. A bout de souffle, il refusait de s'arrêter. Il tournait dans d'innombrables rues, sillonnait la cité tentaculaire. Il avait les poumons sur le point d'éclater, les jambes qui brûlaient, mais il n'en avait que faire. Après avoir regardé ces hommes s'arranger pour trahir son père dans cette ruelle, il voulait plus désespérément que jamais le retrouver, l'avertir avant qu'il ne soit trop tard. Cependant, en voyant poindre l'aube, Aidan se décourageait car il savait qu'il était à court de temps. Il courut encore plus vite sans tenir compte de sa douleur.

Aidan courait sans cesse, traversait des petites places publiques, entrait dans des ruelles puis émergeait dans d'autres places publiques. Il essayait de suivre les indications que lui avaient données les gens auxquels il les avait demandées des heures auparavant. Il demandait sa route à tous les gens qu'il pouvait. Il suivait les panneaux indicateurs gravés dans les murs en pierre. Éclairés par la lumière des torches, ils étaient difficiles à déchiffrer. Le cité était si tranquille dans la lumière du début de matinée, si calme, si paisible qu'il était difficile de croire que le chaos, de quelque sorte qu'il soit, puisse être imminent.

Aidan s'arrêta et se reposa en émergeant d'une ruelle, s'appuyant contre un mur en haletant. Il s'essuya la sueur du dos de la main. Il ne savait pas s'il pourrait continuer. Il ne savait même pas s'il allait dans la bonne direction. Soudain, il entendit le son caractéristique des bottes, des soldats qui avançaient, des armures qui cliquetaient. C'était une armée. L'armée de son père, juste au-delà de ces murs.

Aidan traversa brusquement la place publique, fonça à nouveau avec détermination, courut si vite qu'il avait peine à respirer, suivi par Blanc qui tenait la cadence. Finalement, après avoir traversé une série d'arches, il tourna dans une ruelle, en émergea, vit une immense arche ouverte et ce qu'il vit de l'autre côté de cette arche l'éblouit. Il y avait une grande place publique, la plus grande de la capitale, et il vit avec un frisson que son père s'y tenait fièrement et menait des centaines d'hommes qui s'y rassemblaient.

Aidan se précipita en avant et allait s'engager dans la place quand quelque chose le retint. Il resta là, au bord de la place, dans la pénombre, car il avait remarqué autre chose : des milliers d'autres soldats, vêtus de bleu et de jaune, encerclaient son père. Le cœur d'Aidan fit une embardée quand il se rendit compte que c'étaient des Pandésiens.

Avec un choc, il se rendit compte que son père avait déjà été trahi.

Aidan regarda avec horreur son père et ses hommes déposer les

armes, son père être détenu par les soldats pandésiens et, surtout, ses deux frères aînés, qui se tenaient à côté de son père, se faire soudain poignarder au cœur.

“NON !” cria Aidan.

Il commença à courir, à foncer vers la place publique pour aider son père, ses frères, pour attraper la première épée qu'il trouverait et tuer autant de Pandésiens que possible.

Cependant, soudain, une main forte lui recouvrit le visage, lui ferma la bouche et le réduisit au silence. Elle le tira en arrière et l'immobilisa. La paume en question était grasse, charnue, humide de sueur. C'était la paume d'un homme en surpoids mais elle avait quand même de la force, assez de force pour le retenir. Aidan fut surpris que Blanc ne se mette pas à grogner et à l'aider puis il regarda et comprit pourquoi, choqué : c'était Motley.

Anxieux, voulant désespérément aider sa famille, Aidan se débattit pour se libérer.

“Laisse-moi y aller !” essaya-t-il de hurler entre les doigts de Motley.

Cependant, Motley resserra son étreinte et secoua la tête.

“Si je fais ça, tu finiras comme eux”, répondit-il fermement en le retirant violemment dans la pénombre.

Aidan essaya de résister de toutes ses forces mais Motley était trop fort.

“Pas comme ça”, dit Motley d'un ton pressant. “Tais-toi. Tu vas nous faire tuer tous les deux et tu ne seras d'aucune utilité à ton père ou à ses hommes.”

Aidan essaya de résister mais en vain. En dépit de lui-même, il revécut dans sa tête la scène où ses frères avaient été assassinés et sentit les larmes lui couler sur les joues.

“On peut s'y prendre autrement”, dit Motley d'un ton pressant, et d'une voix sérieuse pour la première fois depuis qu'Aidan l'avait rencontré. “D'une façon bien plus intelligente. Ne meurs pas ici. Si tu vis, tu te battras un autre jour. Je t'aiderai.”

Cependant, Aidan pensait à sa famille qui se trouvait là-bas, de l'autre côté de ce mur, à sa famille qui avait besoin de lui, et se dit qu'il n'avait pas fait toute cette route pour qu'on l'arrête si près du but. Il se contorsionna pour se libérer, même s'il savait, en son for intérieur, que Motley disait la vérité.

“Je suis désolé”, dit Motley. “Je ne veux pas faire ça mais, si je ne le fais pas, tu mourras.”

Motley enfonça un chiffon dans la bouche d'Aidan pour le bâillonner et le jeta par-dessus son épaule. Aidan essaya de crier, mais en vain; il donna des coups de pied et se débattit mais Motley était trop fort.

Avant même de savoir ce qui lui arrivait, Aidan rebondissait de haut en bas, jeté comme un sac de patates sur l'épaule de Motley, qui s'éloigna rapidement de la place publique et s'engagea dans les ruelles obscures, Blanc à ses côtés. Motley était bien trop gros et haletait sous l'effort mais eut le mérite de ne jamais s'arrêter de courir. Il réussit à les emmener loin de la place publique, loin de la mort des frères d'Aidan, de l'embuscade qui avait été tendue à son père, loin de toute cette misère, de tous les événements qui, comme le savait Aidan, allaient changer sa vie pour toujours, et en direction d'un autre monde.

CHAPITRE TRENTE-HUIT

Anvin montait la garde devant la Porte du Sud. Durge et ses hommes se tenaient derrière lui et, alors que le soleil s'élevait dans le ciel et que la chaleur montait sans relâche dans ce coin de désert, il resserrait et desserrait son étreinte sur son épée. C'était une vieille habitude qu'il reprenait toujours quand un danger approchait et, alors qu'il regardait nerveusement à l'horizon, il voyait le plus grand danger de sa vie s'y profiler.

Le grondement devenait de plus en plus fort depuis des heures. L'horizon était rempli par une mer de fantassins qui avançaient en hissant les bannières jaunes et bleues de Pandésia. Derrière eux arrivaient des rangées de cavaliers et derrière les cavaliers des rangées d'éléphants, de rhinocéros et d'autres animaux qu'il ne reconnut pas, tous chevauchés par des soldats. Les fantassins portaient toutes sortes d'armes et ils avançaient avec une discipline d'une terrifiante perfection. Le claquement de leurs bottes résonnait en permanence, comme un battement de cœur, minute après minute, heure après heure. Les fantassins ne rompaient jamais les rangs, ne ralentissaient jamais, n'accéléraient jamais. C'était ça qui le terrifiait le plus : la discipline. Il n'avait jamais vu de discipline aussi exigeante de toute sa vie, surtout dans une armée de cette taille, et il savait que cela ne présageait rien de bon. Avec une discipline comme celle-là et un tel nombre, des soldats pouvaient détruire n'importe quoi. Il ne pouvait qu'imaginer le niveau cruellement exigeant que les commandants pandésiens avaient dû imposer pour maintenir une telle discipline.

C'était comme si la moitié du monde se dirigeait vers lui. Maintenant, les innombrables rangées de soldats traversaient les Champs de Minerai. Leurs bottes martelaient la roche dure et noire, leur armure cliquetait et chaque pas était comme un tremblement de terre miniature. Impossible de s'y tromper : c'était le monde entier qui se dirigeait vers la Porte du Sud. Droit sur lui.

Anvin se tourna, regarda vers la Mer de Chagrin d'un côté et vers la Mer des Larmes de l'autre, et ce qu'il vit ne le réconforta nullement. Les océans étaient noirs de monde eux aussi et ils se refermaient tous les deux sur lui. Escalon était écrasé, cerné de tous côtés. Il n'y avait aucun doute : la grande invasion avait commencé.

Anvin s'y était attendu; pourtant, il s'était aussi attendu à ce que Duncan et ses hommes soient là pour le soutenir quand cela arriverait. La Porte du Sud pouvait les retenir tous mais il ne pouvait pas le faire tout seul et il ne pouvait pas protéger leurs flancs sans aide. Il avait besoin de Duncan et de ses hommes et, bien que Duncan ait promis d'être ici, il n'était pas en vue.

“Et où est ton Duncan, maintenant ?”

Anvin se tourna et vit Durge le regarder d'un air mauvais, les yeux froids et durs, blessé par ce qu'il considérait comme une trahison. Ses hommes, eux aussi, regardaient fixement Anvin avec la même expression sombre. Pour la millièème fois, Anvin se retourna et regarda par-dessus son épaule, scruta les plaines désolées de Thebus en s'attendant à voir Duncan et son armée apparaître à l'horizon à n'importe quel moment pour les soutenir comme il l'avait promis.

Pourtant, quand il regarda, Anvin fut choqué et découragé de ne rien voir. Il surveillait l'horizon depuis l'aube, convaincu que Duncan ne le laisserait pas tomber. Depuis toutes les années qu'ils se connaissaient, Duncan n'avait jamais rompu de promesse, ne l'avait jamais abandonné. Pourtant, maintenant, le soleil était au zénith et aucun renfort n'était arrivé. Anvin savait que, si les renforts n'étaient pas ici maintenant, ils ne viendraient pas. Duncan les avait tous abandonnés à leur triste sort.

“Tu avais promis”, dit Durge d'une voix tremblante de colère. “Tu avais promis que les hommes de Thebus ne subiraient pas de nouvelle trahison.”

“Duncan viendra”, insista Anvin en voulant y croire.

Durge le fixa avec colère.

“Tu te raccroches à tes rêves”, répondit Durge. “Ce n'est plus le moment de rêver. Nous sommes tout seuls, maintenant, abandonnés à notre triste sort.”

Anvin ne savait que dire. Si Duncan n'arrivait pas, il mourrait lui aussi.

“Il ne nous abandonnerait jamais”, insista Anvin. “S'il ne vient pas, cela ne peut signifier qu'une chose : il a été lui-même capturé ou tué.”

Thebus haussa les épaules, indifférent.

“Et ça me fait une belle jambe”, répondit-il.

En dépit de la mort qu'il voyait venir le chercher, Anvin s'inquiétait plus pour Duncan, qui était pour lui comme un frère. Pour que Duncan ne soit pas ici, il fallait qu'il ait été trahi, capturé ou tué, et si c'était effectivement arrivé, alors, Escalon était entièrement perdu. Ils avaient joué et perdu.

Anvin commença à comprendre que Duncan ne viendrait pas. Il allait se retrouver tout seul ici, avec ces quelques hommes, pour défendre la Porte du Sud contre les hordes du monde.

Et pourtant d'une façon ou d'une autre, quand il comprit, il n'eut pas peur. Aucun remords. Au lieu de cela, il ressentit de la reconnaissance. Il se sentit reconnaissant de pouvoir prendre une telle position dans la vie, de pouvoir mourir l'épée à la main, en infériorité numérique, en faisant courageusement face à l'ennemi, soutenu par une juste cause. C'était tout ce qu'un guerrier pouvait souhaiter.

Parfois, l'honneur avait son prix et, en vérité, ce prix était le précieux poids de l'honneur.

Le bruit de bottes devenait de plus en plus fort. Une série de cors assourdissants résonna et Anvin regarda les fantassins se mettre à trotter, puis à courir. L'écart diminuait; maintenant, l'ennemi n'était plus qu'à quelques centaines de mètres.

“Je refuse de mourir blotti derrière cette porte”, dit Durge.

Anvin vit son sourire sarcastique et comprit tout de suite, car il ressentait la même chose en même temps que lui.

“On ouvre les portes ?” demanda Anvin.

Pour la première fois depuis qu'ils s'étaient rencontrés, Durge fit un grand sourire.

“On ouvre les portes”, répéta-t-il.

Ils se tournèrent vers leurs hommes et hochèrent la tête. Leurs hommes eurent le mérite d'ouvrir les portes sans hésitation car, apparemment, ils pensaient tous la même chose et aucun d'eux n'avait l'air d'avoir peur. Ils tournèrent les lourdes manivelles, un tour à la fois et, lentement mais sûrement, les chaînes cliquetèrent et les énormes portes s'élevèrent de plus en plus haut.

Quand les portes furent assez ouvertes, Anvin sortit, Durge à ses côtés. C'étaient deux seigneurs de guerre vétérans, deux hommes qui avaient tout vu, qui avaient consacré leur vie à Escalon, deux hommes qui étaient tout à fait capables de commander des armées. Ils restèrent là, de l'autre côté de la porte, sans protection, l'un à côté de l'autre, face aux hordes qui leur fondaient dessus dans un grondement assourdissant. Ils se tinrent fièrement, inébranlables, et ni l'un ni l'autre ne regarda en arrière.

Anvin entendit des bottes faire crisser le gravier et eut la fierté de voir tous ses hommes venir les rejoindre de ce côté de la porte l'un après l'autre. Tous inébranlables, ils faisaient tous ce qu'ils étaient nés pour faire.

En plissant les yeux dans la lumière du soleil, dans les nuages de poussière qui s'élevaient, Anvin pensa à sa vie, à sa famille, à Volis. Il pensa à ses amis, à ses enfants. Il pensa à Duncan. Il pensa à Kyra, à l'admiration qu'il avait pour elle, se souvint qu'il avait toujours été son mentor et, pour une raison quelconque, une de ses dernières pensées fut de souhaiter qu'elle survive, elle plus que quiconque. Qu'elle vive pour le venger.

Les hordes s'approchaient. A présent, elle étaient à peine à une centaine de mètres et le sol tremblait. Anvin tira son épée, dont on entendit le son reconnaissable malgré le vacarme ambiant, pendant que Durge et les autres faisaient de même. Aucun d'eux ne regarda en arrière. Ils restèrent tous là à l'extérieur, sans porte ni protection devant eux. Ouverts. Prêts à accueillir leur destinée.

“HOMMES D'ESCALON !” cria Anvin. “POUR LA LIBERTÉ !”

Ils poussèrent tous un grand cri et, soudain, Anvin se mit à courir. Il refusait s'attendre l'ennemi et préférait se précipiter à sa rencontre. Ses hommes le suivirent juste derrière. Ils n'étaient que quelques hommes contre un million mais ils fonçaient vers la bataille, vers la mort et vers l'extase glorieuse de l'honneur.

CHAPITRE TRENTE-NEUF

A cheval sur Andor, Leo à son côté, Kyra galopait dans l'épaisse forêt de Ur dans la lumière du matin, hantée par ses visions et résolue à rejoindre son père à temps. Elle voyait le visage de son père, se souvenait de la vision où elle le voyait se faire tuer. Elle ferma alors les yeux et essaya de s'en débarrasser. Elle voyait aussi Theos qui gisait, mort, et elle espéra que et pria pour que, d'une façon ou d'une autre, tout cela ne soit qu'une illusion, qu'une autre mise à l'épreuve. Pourtant, d'une façon ou d'une autre, en son for intérieur, elle savait que tel n'était pas le cas.

Kyra continua à chevaucher comme elle le faisait depuis des heures. Elle savait que la capitale était encore loin mais elle était résolue à traverser Escalon. Elle ne s'arrêterait que lorsqu'elle l'aurait rejoint. Dans son esprit, elle entendait résonner l'avertissement d'Alva, qui lui conseillait vivement de ne pas partir, et elle essaya aussi de s'en débarrasser. Cependant, elle ne pouvait faire taire sa propre prémonition, selon laquelle elle se précipitait en plein danger. Elle n'en avait que faire; si son père était mort, alors, elle n'avait plus de raison de vivre, elle non plus.

Tête baissée, Kyra galopait de plus en plus vite en faisant autant d'efforts que possible. Soudain, quelque chose attira son attention dans la lumière du début de matinée. Du coin de l'œil, elle vit quelque chose luire dans les bois et, quand elle regarda, elle vit une mare qui reflétait la lumière. Elle eut la surprise de voir Kyle se tenir devant la mare. Il portait une belle cotte de mailles en argent, ses longs cheveux dorés lui tombaient jusqu'à la taille et il fixait Kyra de ses yeux gris ensorcelants. Kyle, le garçon qui l'avait sauvée, le garçon auquel elle avait été incapable d'arrêter de penser.

Il tendit une main en la regardant dans les yeux.

“Kyra”, cria-t-il. “Aide-moi.”

Kyra, ensorcelée par la voix, par ses yeux, n'avait pas le choix. Sans réfléchir, elle tira sur les rênes et fit s'arrêter Andor. Elle descendit rapidement de sa monture et traversa la clairière de la forêt au pas de course, en direction de la mare, pour l'aider.

Kyra s'arrêta à quelques mètres de lui. Le soleil matinal faisait briller ses yeux, qui diffusaient tant de beauté et d'amour qu'elle pouvait à peine respirer.

“Es-tu blessé ?” demanda-t-elle.

“J'ai besoin de toi”, répondit-il.

Elle sentait qu'il avait quelque chose de différent par rapport à d'habitude, comme, par exemple, sa voix. Il y avait quelque chose de différent dans sa façon de se comporter, dans son expression, une chose qu'elle n'arrivait pas vraiment à comprendre.

Elle se rapprocha d'un pas, perplexe.

“Qu'est-ce qui t'est arrivé ?” demanda-t-elle, soucieuse. Elle lui devait la vie et ferait n'importe quoi pour l'aider.

Kyle retira une main de sa poitrine et, quand il le fit, Kyra fut horrifiée de la voir couverte de sang.

“Qui t'a fait ça ?” demanda-t-elle, le souffle coupé, en se demandant s'il était en train de mourir.

Elle déchira rapidement une bande de tissu de sa chemise et la plaqua contre sa poitrine des deux mains en la pressant contre la blessure. Elle l'examina, s'attendant à la voir se gorger de sang, et fut abasourdie quand elle ne vit aucun sang sur le bandage. Elle leva les yeux vers la blessure, qui était maintenant entièrement guérie.

Kyra regarda Kyle, abasourdie, et fut choquée de ne plus voir le visage du garçon. Au lieu de cela, c'était le visage d'une vieille femme exténuée en armure qui portait le bleu et le jaune de Pandésia. Elle regarda Kyra d'un air sarcastique et avec un sourire haineux et, quand elle leva un objet étincelant et que Leo grogna, Kyra se rendit compte, trop tard, qu'elle avait été dupée. Finalement, ce n'était pas Kyle mais une puissante métamorphe.

Au même moment, Leo et Andor se précipitèrent en avant pour la protéger et bondirent vers la femme en grognant, mais la femme leva simplement une main ridée et, quand elle le fit, ils s'écroulèrent tous les deux sur le sol de la forêt, immobiles.

Kyra était trop sidérée pour réagir. Elle vit quelque chose étinceler et, un moment plus tard, avant qu'elle ne puisse entièrement comprendre ce qui lui arrivait, elle se sentit mourir quand une lame acérée lui perça la peau, lui perfora l'estomac et alla de plus en plus profond jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus respirer. Elle n'avait jamais ressenti une telle douleur de toute sa vie.

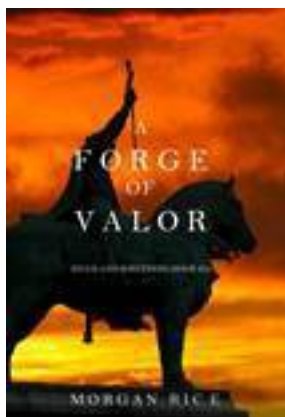
Kyra eut un hoquet de surprise et se mit à saigner. La douleur était si intense qu'elle ne pouvait plus réfléchir.

“Salutations de Pandésia”, dit la femme.

La femme ricana quand Kyra tomba par terre, flasque. Elle resta là, de plus en plus faible à chaque seconde qui passait. Elle n'était que faiblement consciente de ce qui l'entourait. Alors que le sang lui gouttait de la bouche et qu'elle sentait qu'elle quittait ce monde, une dernière pensée tourbillonna dans son esprit :

Pardonnez-moi, Père.

DISPONIBLE MAINTENANT !



UNE FORGE DE VALEUR
(ROIS ET SORCIERS — LIVRE 4)

« Une fantasy pleine d'action qui saura plaire aux amateurs des romans précédents de Morgan Rice et aux fans de livres tels que le cycle L'Héritage par Christopher Paolini Les fans de fiction pour jeunes adultes dévoreront ce dernier ouvrage de Rice et en demanderont plus. »

—*The Wanderer, A Literary Journal* (pour *Le Réveil des Dragons*)

La série à succès n 1, avec plus de 400 commentaires à cinq étoiles sur Amazon!

UNE FORGE DE VALEUR est le tome n 4 de ROIS ET SORCIERS, la série à succès de fantasy épique de Morgan Rice (qui commence avec LE RÉVEIL DES DRAGONS, en téléchargement gratuit) !

Dans UNE FORGE DE VALEUR, Kyra, à l'article de la mort, revient lentement à la vie, soignée par l'amour et le pouvoir mystérieux de Kyle. Quand il se sacrifie pour elle, elle retrouve ses forces, mais pas sans en payer le prix. Elle insiste pour qu'Alva lui dévoile le secret de son origine et il finit par tout lui révéler sur sa mère. Comme elle a dès lors la possibilité de partir en quête de la source de son pouvoir, Kyra doit faire un choix essentiel : achever son entraînement ou partir aider son père, qui croupit dans le donjon de la capitale en attendant d'être exécuté.

Soutenu par Motley, Aidan s'efforce lui aussi de sauver son père, piégé dans la dangereuse capitale, pendant que, à l'autre bout du royaume,

Merk, étonné par ce qu'il découvre dans la Tour de Ur, se prépare à faire face à une énorme invasion de trolls. Sa Tour est cernée et il doit combattre aux côtés de ses compagnons Gardiens pour défendre la relique la plus précieuse de sa nation.

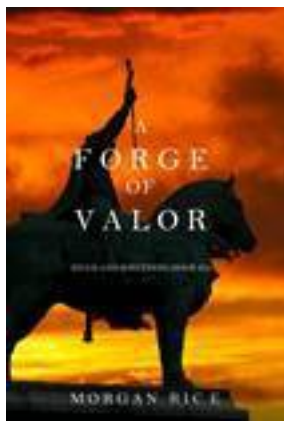
Dierdre se retrouve confrontée à une véritable invasion pandésienne dans sa cité assiégée de Ur. Alors que tout autour d'elle l'ennemi détruit sa précieuse cité, elle doit décider soit de s'échapper soit de résister avec héroïsme pour la dernière fois. Entre temps, Alec se retrouve en mer avec son nouvel ami mystérieux, en route pour un pays où il n'est jamais allé, un pays encore plus mystérieux que son compagnon. C'est à cet endroit qu'il prend finalement connaissance de sa destinée et du dernier espoir qu'il reste à Escalon.

Avec son atmosphère puissante et ses personnages complexes, UNE FORGE DE VALEUR est une saga spectaculaire de chevaliers et de guerriers, de rois et de seigneurs, d'honneur et de valeur, de magie, de destinée, de monstres et de dragons. C'est une histoire d'amour et de cœurs brisés, de tromperie, d'ambition et de trahison. C'est de la fantasy de haute qualité qui nous invite à découvrir un monde qui vivra en nous pour toujours, un monde qui plaira à tous les âges et à tous les sexes.

Le Tome n 5 de ROIS ET SORCIERS sera bientôt publié.

« Si vous pensiez qu'il n'y avait plus aucune raison de vivre après la fin de la série de L'ANNEAU DU SORCIER, vous aviez tort. Dans LE RÉVEIL DES DRAGONS, Morgan Rice a imaginé ce qui promet d'être une autre série brillante et nous plonge dans une histoire de fantasy avec trolls et dragons, bravoure, honneur, courage, magie et foi en sa propre destinée. Morgan Rice a de nouveau réussi à produire un solide ensemble de personnages qui nous font les acclamer à chaque page Recommandé pour la bibliothèque permanente de tous les lecteurs qui aiment les histoires de fantasy bien écrites ».

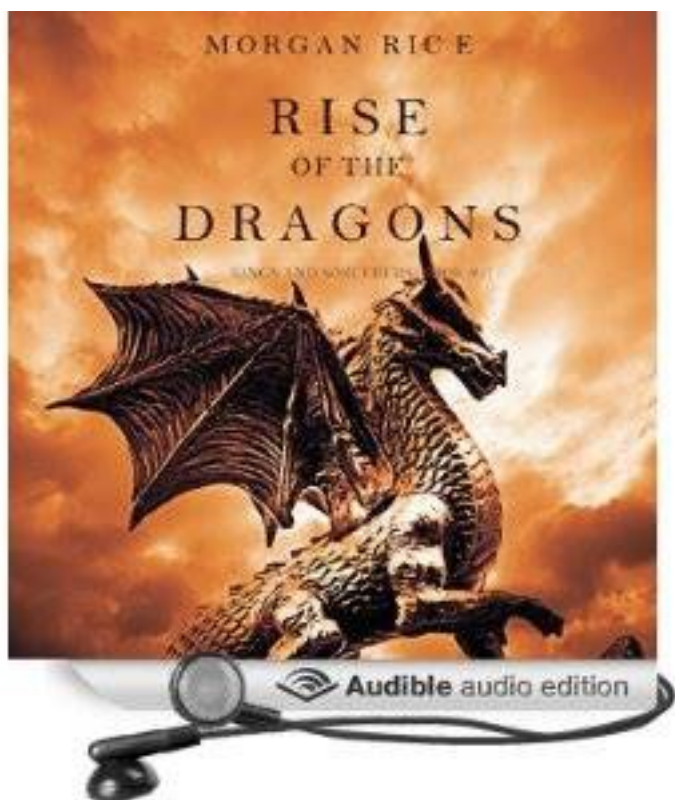
--*Books and Movie Reviews*, Roberto Mattos (pour *Le Réveil des Dragons*)



UNE FORGE DE VALEUR
(ROIS ET SORCIERS — LIVRE 4)

Vous voulez des livres gratuits ?

Abonnez-vous à la liste de diffusion de Morgan Rice et recevez 4 livres gratuits, 2 cartes gratuites, 1 application gratuite et des cadeaux exclusifs ! Pour vous abonner, allez sur : www.morganricebooks.com



Écoutez ROIS ET SORCIERS en édition audio !

[Amazon](#)
[Audible](#)
[iTunes](#)

Télécharger les livres de Morgan Rice sur Amazon maintenant!

KINGS AND SORCERERS



THE SORCERER'S RING



THE SURVIVAL TRILOGY



the vampire journals



Livres de Morgan Rice

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Livre n 1)
LE RÉVEIL DU VAILLANT (Livre n 2)
LE POIDS DE L'HONNEUR (Livre n 3)
UNE FORGE DE VALEUR (Livre n 4)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HEROS (Livre n 1)
LA MARCHÉ DES ROIS (Livre n 2)
LE DESTIN DES DRAGONS (Livre n 3)
UN CRI D'HONNEUR (Livre n 4)
UNE PROMESSE DE GLOIRE (Livre n 5)
UN PRIX DE COURAGE (Livre n 6)
UN RITE D'ÉPÉES (Livre n 7)
UNE CONCESSION D'ARMES (Livre n 8)
UN CIEL DE CHARMES (Livre n 9)
UNE MER DE BOUCLERS (Livre n 10)
LE RÈGNE DE L'ACIER (Livre n 11)
UNE TERRE DE FEU (Livre n 12)
LE RÈGNE DES REINES (Livre n 13)
LE SERMENT DES FRÈRES (Livre n 14)
UN RÊVE DE MORTELS (Livre n 15)
UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Livre n 16)
LE DON DU COMBAT (Livre n 17)

TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÉNA UN : LA CHASSE AUX ESCLAVES (Livre n 1)
DEUXIÈME ARÈNE (Livre n 2)

MÉMOIRES D'UNE VAMPIRE

TRANSFORMÉE (Livre n 1)
AIMÉE (Livre n 2)
TRAHIE (Livre n 3)
PRÉDESTINÉE (Livre n 4)
DÉSIRÉE (Livre n 5)
FIANCÉE (Livre n 6)
VOUÉE (Livre n 7)
TROUVÉE (Livre n 8)
RENÉE (Livre n 9)
ARDEMMENT DÉSIRÉE (Livre n 10)

À propos de Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteure de best-sellers #1 de USA Today et l'auteur de la série d'épopée fantastique L'ANNEAU DU SORCIER , comprenant dix-sept livres; de la série à succès MÉMOIRES D'UNE VAMPIRE JOURNAUX, comprenant onze livres (jusqu'à maintenant); de la série à succès LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, un thriller post-apocalyptique comprenant deux livres (jusqu'à maintenant); et de la nouvelle série épique de fantasy, ROI ET SORCIERS, comprenant deux livres (jusqu'à maintenant). Les livres de Morgan sont disponibles en format audio et papier et ont été traduits dans plus de 25 langues. .

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), **ARÈNE UN** (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et **LA QUÊTE DE HÉROS** (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et **LE RÉVEIL DES DRAGONS** (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit sur Amazon!

Morgan sera ravie que vous la contactiez, n'hésitez donc pas à visiter www.morganricebooks.com et à joindre à la liste de diffusion pour recevoir un livre gratuit, des cadeaux, télécharger l'application gratuite, obtenir les dernières nouvelles exclusives, connectez avec nous sur Facebook et Twitter, et restez en contact!